CONTRE LES BARBARES

1914-1915

Il a été tiré, de cet ouvrage,
dix exemplaires sur papier de Hollande,
tous numérotés.

ŒUVRES
DE PAUL MARGUERITTE

ROMANS

Tous quatre.
La Confession posthume.
Maison ouverte.
Jours d'épreuve.
Pascal Géfosse.
Amants.
La Force des choses.
Sur le retour.
Ma Grande.
La Tourmente.
L'Essor.
La Flamme.
La Faiblesse humaine.
Les Fabrecé.
La Maison brûle.
Les Sources vives.
Nous, les mères...

NOUVELLES

Le Cuirassier blanc.
La Mouche.
Ame d'enfant.
L'Avril.
Fors l'honneur.
Simple Histoire.
L'Eau qui dort.
La Lanterne magique

THÉATRE

Pierrot assassin de sa femme.
(*Pantomime.*)

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

Mon Père.
Alger l'hiver.
Le Jardin du passé.
Les Pas sur le sable.
Les Jours s'allongent.
Nos Tréteaux.

En collaboration avec
VICTOR MARGUERITTE

ROMANS

Le Carnaval de Nice.
Le Poste des neiges.
Femmes nouvelles.
Le Jardin du roi.
Les Deux Vies.
L'Eau souterraine.
Le Prisme.
Vanité.

UNE ÉPOQUE (1870-71

I. — Le Désastre.
II. — Les Tronçons du glaive.
III. — Les Braves Gens.
IV. — La Commune.

NOUVELLES

La Pariétaire.
Poum.
Zette.
Vers la lumière.
Sur le vif.

THÉATRE

Le Cœur et la Loi.
L'Autre.

ÉTUDES SOCIALES

Quelques idées.
L'Élargissement du divorce.
(*Brochure.*)

H1100
M3316c

PAUL MARGUERITTE

DE L'ACADÉMIE GONCOURT

CONTRE LES BARBARES

1914-1915

140298
12/10/16

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous les pays.

Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays.
Copyright 1915,
by Ernest Flammarion

A mon fils

YVES-PAUL

En mémoire de son Grand-Père

le GÉNÉRAL MARGUERITTE

Je dédie ce livre pour plus tard.

AVANT-PROPOS

«... et pour qui donc ai-je écrit ceci,
sinon pour toi, Justice éternelle ? »
MICHELET.

Ces pages ont été écrites pendant les neuf premiers mois de la guerre, au fond des Landes, dans un coin perdu que le contact des blessés et des réfugiés faisait communier avec la souffrance et l'espoir de tous.

C'est le cri de douleur, de révolte et d'indignation d'un témoin passionné, surpris, comme tout le monde, par l'effroyable cataclysme.

La Belgique suppliciée, la France envahie, l'Allemagne déshonorant sa bravoure par la traitrise, la cruauté, le sadisme, quel cauchemar pour qui a cru que le XXe siècle serait l'aurore de la grande paix !

En 1870, j'étais un enfant. Triste enfance, que la mort héroïque de notre père, les souvenirs de défaite assombrirent! Devenu un homme, je compris mieux par quelle épreuve nous avions passé, et pour en fixer la leçon je me fis, avec mon frère, le romancier et l'historien de cette époque.

Quand 1914 ramena la guerre, et quelle guerre! j'étais trop usé pour m'offrir comme soldat. Que pouvais-je, sinon servir de ma plume et, partout où j'aurais accès, attester ma foi invincible dans les vertus de notre peuple?

Ces heures tragiques, les oubliera-t-on jamais? Ces heures consolantes où le génie de notre race, menacé au dehors et miné au dedans, surgit, brandit d'une main le flambeau et de l'autre le glaive!

Aujourd'hui nous pouvons mesurer notre imprévoyance passée, le magnifique sursaut qui jeta nos armées contre l'ennemi à Charleroi, la retraite de nuit aux volte-face de jour, le miracle de fermeté et d'élan que fut la victoire de la Marne et, depuis, la stoïque

endurance des tranchées, le refoulement pas à pas des masses allemandes jusqu'au jour où elles s'émietteront, brisées sous les rafales d'obus et la pointe des baïonnettes.

Avec l'aide de nos alliés, avec l'entrée en jeu de l'Italie et peut-être d'autres concours, avec la valeur de nos soldats et la solidarité de la nation, l'horizon s'éclaire de plus en plus et nous devons, confiants, envisager l'avenir réparateur.

Les lois morales, pas plus que les lois naturelles, ne se laissent impunément violer. Après cette éclipse, la civilisation dissipera les sanglantes ténèbres de la *Kultur*. Lumineuse, elle rétablira le Droit et la Justice, le respect des faibles, le sentiment de la beauté, le culte de la foi jurée, tout ce qui fait le prix de la vie et l'honneur des hommes.

Juin 1915.

1914-1915

CONTRE LES BARBARES

CRI D'ALARME

Dix jours avant la guerre, je signalais une fois de plus, dans la Dépêche de Toulouse, *les deux grands périls que nous courions : la dépopulation et l'alcoolisme.*

Qu'on me permette de placer ici ces pages liminaires. Peut-être aujourd'hui paraîtront-elles sévères : alors elles n'étaient que trop justifiées. Elles restent plus que jamais actuelles.

POUR MON FILS

Yves-Paul, mon cher garçon, ce n'est ni aujourd'hui ni demain que tu liras cet article. Tu as deux ans ; à peine commences-tu à épeler l'univers sur les visages qui t'entourent, sur le relief sensible des objets et les formes mou-

vantes des animaux. Tu baignes dans un mystère confus et il te faudra des années pour arriver à en prendre une conscience à peu près nette et à discerner les fils essentiels de cet immense écheveau. Mais dans vingt ans, tu liras peut-être ces lignes. Ainsi, à celui qui part pour un long voyage, lance-t-on d'avance un câblogramme qu'il trouvera en débarquant.

Dans quelle France vivras-tu alors et y aura-t-il une France? Je me ferais crime d'en douter, et ce n'est pas moi qui proférerais un tel blasphème, bien que, à en juger par les apparences, la France de 1934, si elle continue à aller de ce train, doive être une France dépeuplée, offrant comme contingents de défense aux agressions du dehors un lot minable d'alcooliques, de dégénérés, d'épileptiques et de crétins.

Ne crois pas que j'exagère. Ce n'est pas une prédiction que je fais : je ne suis pas Mme de Thèbes, je ne lis pas l'avenir dans le marc de café et les tarots, je ne suis pas l'homme dont le portrait, à la quatrième page des journaux,

vous darde un œil perspicace et « connaît tous les secrets ». Je ne suis qu'un bon Français, qui voudrait voir son pays gouverné par de justes lois appliquées par les fonctionnaires et respectées par les députés qui les font, puisque actuellement notre régime est parlementaire.

Mais sous quel régime vivras-tu en 1934, Yves-Paul? Un régime de sagesse et de liberté, je le souhaite sincèrement; un régime où les gouvernants n'auront d'autre préoccupation que le bien public, et dont le patriotisme éclairé ne tendra qu'à rendre à une belle nation comme la nôtre toute sa force et toute sa grandeur!

Le patriotisme, on parle beaucoup de son réveil en ce moment-ci, et je suis loin de méconnaître l'opportunité d'un sentiment pareil. Je souhaiterais seulement qu'il se traduisît par des actes et non par des velléités. Le patriotisme, pour se manifester dans son noble esprit de défense nationale, se doit d'exprimer les aspirations d'un peuple robuste. Or, peut-on appeler robuste un peuple qui ne

veut plus faire d'enfants et qui laisse son Parlement donner toute liberté à l'alcoolisme, agent de corruption électorale, empoisonneur des foules ouvrières et rurales, l'alcoolisme qui sacrifie la race au berceau et la pourrit dans sa croissance? Entre l'avarie et la tuberculose, qui ne diminuent pas, j'imagine, nous voilà bien lotis!

La France de 1934 fera-t-elle des enfants? Tu en feras, j'espère, à une saine et courageuse compagne que tu aimeras et en qui tu les aimeras. Pourvu qu'alors il ne soit pas trop tard! Il y a quelques jours, dans un grand journal du matin, un sociologue et un statisticien, Jacques Bertillon, montrait le péril. Je l'avais fait à la même place, voici quatre ou cinq ans, et j'avais été couvert, il faut bien le dire, d'injures et de récriminations : c'est souvent le lot de ceux qui disent une vérité amère.

Je ne sache pas que l'article de M. Bertillon ait soulevé un *tollé* semblable. C'est que les idées, par la force même de leur sincérité, finissent par pénétrer les oreilles les plus

dures, et que le péril, loin de diminuer, s'est amplifié dans des proportions effrayantes.

La France s'en va, tout simplement. Elle dépérit avec une rapidité incroyable. La courbe qu'elle descend depuis vingt ans est une glissade, à pic, au fond du précipice. Privée de sève vitale, la France meurt, vidée de son sang comme par une de ces hémorragies auxquelles les médecins ne peuvent rien. Encore quelques années et nous ne serons plus grand'chose. Nous fondons à vue d'œil; la main-d'œuvre manque; nous n'avons plus de bras pour l'industrie et la charrue ; partout déjà des colonies de travailleurs étrangers suppléent les Français.

Oui, je sais bien, nous ne faisons plus d'enfants, les autres peuples non plus : leur boulimique appétit d'engendrer est rassasié, ils n'ont plus faim. Ce sont là des phénomènes que l'histoire a enregistrés hier et qu'elle enregistrera demain. Quelle bêtise qu'un argument pareil! Comme si nos grands voisins n'avaient pas une avance considérable!

Tu ne connais pas encore l'histoire de l'Ogre et du petit Poucet, mon enfant, on te l'ap-

prendra bientôt. Vois-tu, la France est le petit Poucet en face de l'Ogre, de plusieurs Ogres; et en cas de malheur, ce n'est pas en se sauvant avec des bottes de sept lieues qu'elle s'en tirerait. Il lui faudrait faire face et, comme le jeune David, abattre le géant Goliath d'une balle de fronde au visage. Si encore ce coup-là réussissait toujours !

J'espère vivement qu'avant vingt ans la France se sera ressaisie et que tu ne seras pas le seul, alors, à faire de beaux enfants drus comme le petit homme que tu es déjà. Et je compte bien aussi que l'alcoolisme aura reculé, traqué par les lois et condamné par le vote des femmes qui, sans doute, seront en ce temps-là électrices. Pourquoi n'aurions-nous pas aussi des députés consciencieux ou simplement bons patriotes?

Quelle belle histoire pourra-t-on alors écrire que celle de l'alcoolisme, pareil à ce Dragon invulnérable des légendes, le Minotaure, la Tarasque, ou le Fafner wagnérien. J'en ai entendu l'autre jour un épisode : c'est le récit de la lutte qu'un grand journal entama contre

les fabricants de liquides nuisibles, et comment ceux-ci eurent le dessus en boycottant le grand journal qui, déserté par des milliers de lecteurs, dut venir à composition et faire amende honorable.

Une telle défaite marque une des plus grandes tristesses de notre temps. Est-ce à dire que, dans une France qui fera des enfants et ne boira avec modération que du bon vin, tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles?

Non, certes, et il restera bien des erreurs à combattre, bien des préjugés à vaincre, bien des routines à déraciner. Dans quelque rôle que ton intelligence, ton labeur et le sort t'aient placé, tu auras alors beaucoup de bonne besogne à faire encore ; mais combien ta tâche sera aisée, qu'elle te paraîtra légère, quand même tu devrais brandir la lourde massue d'Hercule, mon tout petit, si c'est dans une France régénérée qui ne puera plus l'absinthe et l'alcool, et portera sur son fier visage le rayonnement lumineux de la belle santé jaillie du corps, et de l'âme !

LA HAINE [1]

Voilà vingt jours que la guerre hideuse est déclarée !

C'est leur plus grand crime, après tant d'autres, que de nous avoir appris la haine et forcé, comme dans les temples antiques, à voiler le visage de la divine Pitié.

La haine, nous n'en avions plus pour eux. Sans les aimer, nous commencions à oublier leurs atrocités de 70. Nous ne songions plus à l'Alsace-Lorraine qu'avec une tristesse et des regrets confus. Sans leur stupide oppression vis-à-vis de nos anciens frères, nous aurions accepté plus tôt le fait accompli.

(1) Les articles qui suivent ont paru à l'*Écho de Paris de Bordeaux*, au *Bulletin des Armées de la République*, et surtout à la *Petite Gironde*, que je remercie ici de son libéral accueil, autant que du réconfort qu'elle nous apportait chaque jour.

Pourtant, quel arrachement que celui de ces deux provinces, quelle plaie à notre flanc, quels souvenirs meurtris !

Nous nous disions :

— Puisqu'on a tant tardé, la paix vaut mieux.

Pas un Français, pas un, qui ne préférât la paix féconde, digne et forte.

Et ce sont eux, les vainqueurs insatisfaits, les vainqueurs voraces, qui ont voulu et déchaîné sur le monde civilisé la guerre.

Une guerre de brutes hypocrites, préparée comme un mauvais coup et assénée en traîtrise. D'abord, l'appât grossier de la trahison offert aux Belges; puis la violation de leur territoire, et une ruée furieuse sur ce petit peuple désormais si grand dans l'histoire.

Leurs premiers actes sur tout le front de guerre sont des actes de bandits. Ils fusillent, ils brûlent, ils saccagent. Eux, des civilisés ? Non, des apaches !

Et voilà la haine assoupie qui renaît; la haine contre ce peuple de proie, contre son César-Tartufe, ses hobereaux rogues, ses sou-

dards bottés, ses savants bouffis, ses journalistes menteurs.

Ah! quelle effroyable responsabilité l'Allemagne endosse!

Ce n'est pas assez de dire que nous voulions la paix. Tous les peuples la voulaient, sauf elle et sa commère l'Autriche. L'univers entier, à ce début du XXe siècle, croyait, malgré les grondements d'orage s'apaisant dans les Balkans, voir se lever l'aurore d'un temps meilleur.

On se disait :

— C'est fini. L'humanité consciente ne consentira plus à s'égorger. Peu à peu, l'Europe comprendra que son intérêt n'est pas de se ruiner en canons, en cuirassés, en armées. On pourra, dans la paix et l'effort, voir s'épanouir les grandes œuvres de la solidarité humaine, le progrès, la science, la beauté, la vie.

Et voilà : ils ont ressuscité la haine. Puisqu'ils nous y forcent, que la Némésis des criminels les châtie! Elle marche déjà en tête de la France soulevée d'héroïsme.

CROQUEMITAINES ET TARTUFES

Il serait puéril et indigne de nous de nier la valeur de leur armée. Elle apparaît comme une formidable machine de combat aux rouages coordonnés, aux pièces remplaçables; elle opère avec un automatisme et une puissance qui font penser à cette invasion des Marsiens qu'a dépeinte le magistral roman de Wells.

Que les soldats doivent leur courage à un entraînement méthodique, blocs rigidement encadrés et soudés coude à coude, ou qu'ils obéissent au revolver braqué de leurs chefs, ces soldats font preuve dans l'attaque, en précipitant sans trêve de nouvelles masses sur le corps des masses fauchées, d'un indéniable courage.

Nous ne refuserions pas notre admiration à un adversaire tenace et violent. Nous ne saurions lui reprocher de tirer juste et de frapper

dur : c'est la loi de la guerre, et l'Allemagne, dans un rôle de guerrière farouche et loyale, pouvait imposer au monde ce respect et cette estime d'ordre très spécial qu'inspire la maîtrise dans un art atroce, mais fatal comme les grands fléaux et comportant son esthétique et sa perfection.

Ce qui soulève un immense cri de révolte, c'est de voir ces soldats agir en bouchers et en incendiaires, fusiller des prêtres, des otages, des vieillards, forcer des femmes à marcher en tête des colonnes, brûler vifs des enfants, et se conduire en Vandales contre les usines, les églises, les ambulances et les monuments les plus précieux ; ce parti pris de destruction systématique ravale ceux qui l'emploient aux peuples les plus incultes et les plus barbares.

Encore sous cet aspect pourraient-ils, provoquant l'indignation universelle et appelant sur eux l'expiation due à un tel crime, assumer une sauvage et ignoble grandeur ; celle qui caractérise les Néron et les Caligula.

Mais il ne suffit pas aux Allemands d'être redoutables, ils veulent paraître terrifiants et

donner l'impression du *kolossal*. L'amour de la force les conduit au *bluff* de la force. La gloire d'Attila ne leur suffit pas, il leur faut celle de Croquemitaine. Et ils trahissent par là leur mentalité inférieure, la lourde médiocrité de leur caractère.

Leur confiance en eux-mêmes est si ridiculement enflée qu'elle les a conduits aux prévisions les plus erronées et aux déceptions les plus cuisantes. Violer la neutralité de la Belgique, ils savent ce que cela leur a coûté. Croire que l'Angleterre se prêterait à ce téméraire calcul : autre erreur. Écraser la France en attaque brusquée, ils n'y sont pas encore. Et ainsi de tout !

On est stupéfié de songer comme ils nous connaissent mal; nous serions humiliés de voir qu'ils nous comptaient pour si peu, si notre belle résistance ne nous donnait le droit d'être fiers. Quelle pauvreté de psychologie chez ce peuple qui nous croyait divisés, affaiblis, dégénérés et qui a vu se lever une nation courageuse, résolue à vaincre ou à périr.

Si encore ces bravaches — d'ailleurs braves,

c'est entendu — n'étaient que des Croquemitaines! Mais le pire est que ce sont, du souverain au dernier soldat, des Tartufes.

Leur prétention à se réclamer d'une Providence dont ils seraient l'instrument, est aussi bouffonne qu'odieuse. Leur aplomb à se présenter comme mandataires de la civilisation est un défi au bon sens. Eux, des hommes religieux? Eux, des civilisés? Autant dire que l'ours des cavernes honore Dieu et en respecte les commandements; autant dire que les loups en bandes affamées ont le sens du beau, du bien, du juste.

N'est-il pas inouï de voir ces deux Empereurs, complices comme larrons en foire, invoquer le *Deus Sabaoth* et certifier d'avance, avec une familiarité excessive et choquante, qu'il leur départira la victoire?

N'est-il pas abominable de voir leurs officiers et leurs troupes, ces prétendus civilisés, lecteurs de Nietzsche et de Schopenhauer, vouer, par leurs destructions sanglantes, leur pays à la vindicte des nations et à la malédiction des siècles ?

A cette heure tragique tout s'inscrit, tout se grave, tout demeure dans l'histoire. Aucun mensonge intéressé ne prévaudra contre ce qui fut prononcé. Aucun ménagement de tardive prudence ne fera oublier ce qui fut commis de cruel et d'abject.

Les Allemands n'effaceront pas, du *Livre rouge* qu'ils composent en ce moment, la bassesse des déclarations de leur Chancelier et de leur ministre des Affaires étrangères, ni les prescriptions féroces de leur ministre de la Guerre. Ils ne ressusciteront pas les morts innocents, ils ne rebâtiront pas les villages brûlés, et Louvain, merveille d'art et fleur du passé, monstrueusement anéantie par leur rage bestiale.

Croquemitaines et Tartufes, ils ont souillé, par leur jactance autant que par leur hypocrisie, une incontestable valeur militaire. Ils auraient pu faire trembler l'Europe, et ils ne laisseront dans le souvenir des hommes libérés de leur joug qu'une impression complexe de pitié, d'horreur et de dégoût.

LA VÉRITÉ

Nous pensons à elle comme à la grande Isis voilée. Nous attendons le jour où on soulèvera sans sacrilège son voile. Ce jour viendra.

Quel spectacle que celui de ce peuple habitué à tout apprendre, tout deviner, tout juger, le vrai et le faux, le possible comme l'improbable, ce peuple qu'assourdissaient les mille voix clamantes de la presse, et sur qui est tombé le silence tragique du secret, imposé pour le salut de la patrie.

Les partis ennemis, soudain fondus dans une seule âme, ont accepté cette loi; le pays s'est incliné. De brefs communiqués lui ont seuls appris la marche des armées et il les a vu, comme derrière une mer de brume, évoluer avec mystère, immenses corps sans têtes, troupes anonymes conduites par des fantômes.

Rien de plus angoissant pour notre imagination et nos cœurs. Les généraux? Sauf deux ou trois, on ne sait pas leur nom. Les soldats? On ne sait pas leur place. Les mères, les femmes, les fiancées, suivent par la pensée ces absents dont elles ignorent presque tout, tant qu'ils vivent.

La France a accepté cela. On lui a dit qu'il le fallait. Son patriotisme, son calme, sa résignation ne se sont pas démentis. Elle soupçonne pourtant que cette vérité qu'on lui a promise et qu'on lui donne n'est pas toute la vérité. Elle porte un masque qui reproduit la ressemblance sans modeler rigoureusement les traits. Parfois le masque s'écarte : une lueur, un éclair. On croit comprendre ce que tait la bouche muette : des blessures, des morts innombrables, des défaites peut-être réparées à mesure, tous les risques du jeu de la guerre, ce qui est et ce qui sera; les horreurs vandales, les douleurs, les misères, les épidémies, tous les fléaux de la mort.

La France le sait et espère. Elle espère, parce qu'elle compte en ses chefs responsables

et sur elle-même. Plus tard, on osera critiquer tel ou tel détail. Aujourd'hui, silence et foi! Mais de quelle ardeur patiente et contenue la France appelle le jour où l'histoire qui s'écrit en ce moment dans le serpentement des armes, dans les ornières des caissons, dans l'éclair des sabres, dans la trajectoire des obus, lèvera son masque noir de poudre et de fumée, pour apparaître avec son vrai visage où l'on apercevra, comme dans un miroir magique, le reflet des villages brûlés et les convulsions des êtres sans défense massacrés.

Quels sillons sanglants, quels ulcères nous montrera ce visage de la vérité! Soulevés de compassion et d'horreur, nous le contemplerons sans faiblir pourtant, si Celle à qui nous avons fait un si large crédit de confiance, porte dans ses yeux farouches la Victoire!

La Victoire! C'est pour elle que tout un peuple souffre, meurt en silence. Que ton visage alors, si ravagé, si affreux soit-il, nous paraîtra beau, mère des hommes libres, auguste Vérité!

LA DETTE SACRÉE

Tous les fils de la France sont debout pour défendre la mère commune attaquée. Tous savent, égaux dans le risque et l'honneur, pourquoi ils se battent.

Ils se battent pour la justice et le droit. Ils se battent pour sauver notre race, une des plus belles races de l'univers, parce qu'elle sait faire face à l'épreuve, s'affirmer brave dans le danger et rester généreuse après. La France « éternelle », comme l'a si bien dit M. Poincaré, est indispensable aux autres peuples, parce qu'elle marche à l'avant-garde, dressant le flambeau du progrès et lançant de tous côtés la semence des belles idées.

Tous nos fils savent qu'ils défendent quelque chose de plus grand qu'eux-mêmes : la Patrie,

Et la Patrie n'est pas seulement la douce terre natale, chaque village et son clocher, chaque ville et ses rues : cela, c'est l'image matérielle de la Patrie, l'image qui remplit nos yeux et nos cœurs, avec le beau regard des mères et le pur sourire des fiancées.

Les soldats de la France savent qu'ils luttent pour autre chose encore : ils veulent conserver à l'Avenir le patrimoine glorieux de nos ancêtres, le trésor des traditions, des mœurs, des lois, des hauts faits de notre histoire, tout ce qui est fixé impérissablement dans les œuvres fécondes de l'action humaine, dans les livres, dans les monuments et surtout dans notre langue si vive, si claire et si forte.

Supposez, en effet, une Europe où ne résonneraient plus les paroles françaises, est-ce possible? Pensez à nos frères de Lorraine qui durent apprendre un idiome étranger, aux petits Alsaciens des écoles, à qui il fut interdit de parler français. Imaginez-vous le sort réservé, en cas de défaite, à nos plus riches provinces? Car l'Allemagne a la voracité de

l'Ogre, témoin un récent livre qui a pour titre : *Le Partage de la France*. On y voit la carte de notre pays coupée aux deux tiers d'un trait rouge. La plus grosse part, de la frontière à Bordeaux, l'Allemagne compte se l'adjuger et l'avaler d'une bouchée; rien que cela, mes amis !...

Comme vous savez et saurez la défendre, avec tout le reste, cette belle langue française qui est notre façon de penser et de sentir, le gage de notre influence dans le monde, cette langue qui enregistre chaque jour les découvertes de nos savants et le courage de nos aviateurs, cette langue qui fait vibrer les chansons d'amour de nos provinces ou la *Marseillaise!* au chant de laquelle vous chargez à la baïonnette l'ennemi épouvanté !

Et ce faisant, vous ne défendez pas seulement contre le flot des Barbares votre Patrie, son prestige intellectuel et moral, son présent et son avenir, vous acquittez aussi une dette sacrée envers les survivants et les morts de la cruelle épreuve de 1870-71, nos pères bien-aimés.

Ils n'étaient pas vengés, ceux-là! Et tant d'années s'étaient écoulées (quarante-quatre ans, presque un demi-siècle) que nous semblions résignés à la paix qui du moins assurait le développement de la civilisation.

Mais voyez l'ironie des choses : c'est l'arrogance de l'Allemagne, c'est son défi grossier, c'est son agression brutale qui nous ont contraints à la guerre, cette guerre qui nous coûtera du sang et des larmes, mais après laquelle nous pourrons, selon le mot de M. Viviani, notre président du Conseil, aller, dans un pieux pèlerinage, « bénir les tombes profanées des héros de 70 qui ont attendu si longtemps, avec le tendre embrassement de la Patrie, le réveil terrible de sa justice. »

Oui, vous pensez tous à ces nobles vaincus qui ont tant souffert : soldats de l'armée régulière décimés à Sedan ou affamés sous Metz, mobilisés et gardes nationaux de Paris, troupes improvisées des armées du Nord, de la Loire et de l'Est, à nos pères qui, inférieurs en nombre, ont stoïquement tenu tête à l'ennemi furieux et harassé.

A cette heure suprême où nous nous sentons si unis et si forts, c'est leur grande âme qui passe dans notre âme; c'est leur mémoire qui soulève la France entière. Ce sont eux qui vous soufflent, dans un sublime élan, la volonté inflexible de la revanche et la certitude finale de la victoire !

LA VICTIME

Elle est bien à plaindre !

Qui ça? La Belgique violée, bombardée, piétinée et résistante? Non.

L'Alsace-Lorraine, holocauste sacré, en partie délivrée, perdue, reprise, livrée aux représailles? Non !

La victime, c'est l'Allemagne.

Elle seule est digne d'égards, de sympathie et de pitié.

Qui l'affirme? Un de ses écrivains démocrates, Gerardt Hauptmann. Espérons que l'interview est apocryphe :

« On nous avait, dit-il, mis un anneau autour de la poitrine, et nos poumons, en se gonflant, avaient rompu le cercle qui les opprimait. L'Allemagne voulut vivre et brisa ce cercle. »

Voilà! L'Allemagne manquait d'air. Et il lui en fallait beaucoup, venu des grèves de la mer du Nord et des sables de l'Adriatique, de l'air passant sur la riche Belgique, de l'air de nos forêts, de nos plaines, de nos pâturages et de nos vignobles.

Vite, des sels, du vinaigre! L'Allemagne, mère Gigogne pléthorique, défaille, et, comme la Gargamelle de Rabelais en mal de tripes, elle halète sous le poids de sa camelotte de bazar à treize sous. Trop de soldats sous leur pas de parade martèlent sa respiration, et ses cuirassés, cachés sous ses bras, lui donnent des bouffées de chaleur.

Elle suffoque, vous dis-je! Pour qu'elle aille mieux, il lui faut une Europe vaincue ou tributaire. En ne lui faisant rien, on l'attaque. La paix du monde lui est un outrage. Alors elle se rue, pour la civilisation!

Ne lui reprochez pas ses atrocités. M. Hauptmann répond : « Nous, des barbares? Nous, des brutes? Nous sommes un peuple de haute culture. Nos soldats ne comptent pas un illettré. Beaucoup, dans leur giberne, em-

portent Schopenhauer, Homère, Nietzsche, la Bible. Nous aimons la France, nous admirons sa peinture, sa sculpture et ses romanciers. Est-ce notre faute si nous sommes forcés de respirer? Nous respirons, c'est simple! »

Et comme on est des savants, on assassine les femmes; on a lu Schopenhauer, on brûle les enfants; on goûte Homère, on égorge les otages, comme les béliers noirs des sacrifices; on pratique « Zarathustra », on saccage le « pecus » anglais et belge; on médite la Bible, et, peuple élu d'Israël, on passe les tribus au fil de l'épée.

Ils aiment la France? Oui, comme l'ogresse aimait la chair fraîche. Déjà Bismarck aimait nos vins et leurs officiers nos pendules. Ils aiment nos arts, témoin leur joie démoniaque en 71 quand ils crurent que la Commune allait brûler le Louvre. Ils aiment Balzac, Flaubert, Maupassant; quelle chance pour ceux-là d'être morts; ils les auraient fusillés!

Et la Belgique, ils l'aiment aussi sans doute! Et c'est pour cela que ces dilettantes ont brûlé Louvain et ses merveilles!

L'Allemagne respire? Mais ce n'est que dans la destruction, la sauvagerie et la mort.

Alors, dame! alors, il est trop juste qu'appelant la violence, elle subisse la violence. Plus le châtiment tardera, plus elle paiera cher. Tiens, voilà pour Schopenhauer! Tiens, voilà pour Nietzsche! De quoi te plains-tu? On te traînera par les pieds au char de la victoire? Mais c'est dans Homère, tu le sais bien. Et ta Bible, n'a-t-elle pas dit : « Qui frappe par le glaive périra par le glaive! »

Tu étouffes? On déchirera la robe de ton unité impériale. De l'air? On brisera ton corset de forteresses. Pour une victime de ta sorte, il n'est qu'une fin digne de toi : qu'aux lamentations vengeresses des innocents immolés, sur les ruines fumantes que tu as faites, on te dépèce toute vive et qu'on te serve, en curée chaude!

LEUR MENTALITÉ

Décidément l'Allemagne est le moins perméable des pays : crâne dur, front obtus, cerveau muré à ce qui n'est pas l'idée fixe : l'impérialisme conquérant. On ne peut lui refuser un idéal : elle en a un, la grandeur de son peuple élu, taillée dans la chair vive des voisins, et s'érigeant sur le massacre et la dévastation.

Ne dites pas que cet état d'esprit est purement militaire; il a gagné toute la nation germanique; je dirai plus, c'est une maladie endémique chez elle. Déjà en 1870, la haine des universitaires, des savants, des pasteurs allemands, cette haine avait arraché à un de leurs intellectuels ce cri du cœur, lors du bombardement de Strasbourg :

« La France était pleine de charme, de finesse, de beauté, mais il fallait une bonne fois serrer ses doigts délicats jusqu'à ce que le sang jaillisse de ses petits ongles roses. »

Récemment encore, dans les familles les plus bourgeoises, les plus imprégnées de cette bonhomie qui a un nom spécial dans leur langue, les petits enfants de quatre ans déclaraient à l'hôte d'occasion, Français ou Française : « Quand il y aura la guerre, je tuerai tous les Français! »

Voilà comment ils nous aiment, n'est-ce pas, Gerardt Hauptmann?

Mais nous haïssant à ce point, comment se fait-il qu'ils nous connaissent si mal? A quoi servent leurs espions, qui pullulaient encore hier chez nous? Ils avaient des yeux pour relever les plans des moindres localités, ils avaient des oreilles pour entendre tout ce que notre imprudente franchise confessait librement. Et on dirait qu'ils n'ont rien vu, rien entendu. Ils nous ignorent autant que si nous habitions par delà le Kamtchatka, séparés d'eux par des mers, des continents, des im-

mensités de lieues, ou comme si nous vivions dans Mars ou Mercure.

Et nous sommes à leur frontière; et livres, journaux, va-et-vient des trains, coudoiement de vacances à l'étranger ou dans les stations d'hiver multipliaient d'eux à nous la pénétration. Non seulement ils entraient librement en France, mais ils y vivaient, ils y fourmillaient comme l'acarus de la gale dans les sillons de la peau.

Qu'y faire? Ça n'est pas leur faute : en mille ans, il ne nous comprendraient pas davantage; lourds et obstinés, ils se figent dans leur mentalité orgueilleuse de Barbares, comme les qualifie leur Maximilien Harden, qui s'y connaît.

Un autre Allemand, très Français celui-là, Henri Heine avait dit : « Ils sont bêtes. »

Oui, ils sont bêtes. Cela n'exclut ni la patience, ni la sagacité, ni l'étude, ni même une certaine forme d'intelligence, sauf celle qui pénètre et compare. L'Allemand ne nous connaît pas et ne cherche pas à nous connaître : il trouve plus facile de nous mépriser.

A ses yeux, nous sommes un peuple de filles et de dégénérés ; Paris sert de mauvais lieu à l'univers ; nos femmes sont sans pudeur, nos hommes sont sans vertus. Nous voici la proie désignée pour l'esclavage, le bétail qu'il sélectionnera pour l'élevage ou la charrue.

Vous avez lu les ineffables propos tenus par un général allemand à une vieille Française distinguée, mère d'un de nos chirurgiens :

« Quand vous serez Allemande, lui dit-il en matière de préambule, car vous serez Allemande, Madame, n'en doutez pas, votre nation étant finie, archi-finie... »

Et tous l'ont cru : ces aviateurs qui, avec les obus de leurs « tauben », lâchaient des écrits conviant les Parisiens à se rendre; les officiers et les soldats, dans les lettres qu'ils envoyaient; et leurs armées massives contre lesquelles nous luttons avec un si stoïque courage, et qui croyaient, rien que par la terreur de l'invasion, entrer sans coup férir dans Paris désemparé.

Ah ! comme ils nous connaissent mal ! Nos

défauts sont grands, nous n'avons pas leur ténacité d'organisation haineuse, nous n'avons pas couvé comme eux quarante-quatre ans la guerre ; mais quel réveil magnifique, quelle union des cœurs, quel élan du peuple en armes !

Une nation qui comme l'Allemagne méconnaît à ce point son adversaire, qui témoigne à son égard une si grossière erreur de psychologie, a beau entretenir des milliers d'espions, tenir à jour avec minutie des fiches de renseignements, cette nation-là accuse son infériorité mentale. Les plus beaux plans de son état-major, l'entêtement farouche de ses colonnes d'assaut risquent de se briser, du fait de cette erreur, contre le ressort, le grand ressort d'acier bandé en catapulte de la France.

Le kaiser voulait dîner à Paris le onzième jour de la campagne, et il avait tout concerté : les convives, le restaurant et le menu. Seulement, il n'avait pas prévu la résistance des Belges et encore moins celle des Français. Lui aussi nous ignore ; pas plus que son peuple, il ne nous connaît ni ne nous comprend.

Doit-il s'étonner si la salle du festin s'écroule et si la main de feu trace sur la muraille : « *Mané*, les jours de ton règne sont comptés; *Thécel*, tu as été pesé dans la balance et rejeté; *Pharès*, ton royaume sera démembré. »

L'empereur et l'Allemagne avaient compté sans leur hôte.

LA FOLIE ALLEMANDE

Mais pourquoi mentent-ils comme cela?

C'est stupéfiant! Voilà tout un peuple atteint de la contagion du mensonge. Et ce peuple n'est pas composé de femmelettes hystériques et d'enfants peureux, mais d'hommes lourds, gras et barbus, d'hommes vraiment forts.

Car l'Allemagne voyait hier encore son industrie et son commerce florissants. Elle fabriquait énormément d'enfants, elle vivait d'une vie riche. Elle possédait et possède une armée redoutable, qui manœuvre et combat avec une précision d'automate.

Quand on compte parmi les grands peuples du monde, pourquoi, diable! mentir, et ne pas laisser ce subterfuge aux faibles?

Mentir, ils ne font que cela du matin au

soir. C'est plus fort qu'eux, on dirait une épidémie nationale. Leurs commerçants, lorsqu'ils glissaient leurs produits médiocres sous des marques suisses et françaises, mentaient; leurs innombrables espions, commis exacts, contremaîtres modèles, mentaient.

Voyez cet homme en uniforme : œil dur et faux, moustaches en crocs, air soucieux : c'est Guillaume II, l'impérial menteur, le menteur par excellence, l'homme qui, le premier jour, a menti au tsar, et qui aujourd'hui ment au président Wilson :

« Je vous dénonce, télégraphie-t-il, ces cruels Français qui emploient les balles dum-dum ! Et aussi ces affreuses femmes belges qui crevaient les yeux de nos soldats. »

Mensonges ! Mensonges !

On a frappé. Qui est-ce qui entre ? C'est M. de Bethmann-Holweg, chancelier de l'empire. Il s'incline :

— Sire, voici le rapport que Votre Majesté m'a ordonné de faire parvenir aux États-Unis.

Et il déclame un tissu d'invectives contre

la France, qui voulait violer la neutralité de la Belgique (voyez-vous cela !); contre la Russie, qui s'est refusée (petite méchante !) à maintenir la paix si chère au kaiser, et enfin contre l'Angleterre, qui a pris de si mauvais prétextes pour rompre.

Mensonges ! Mensonges !

Passons dans les rangs d'un régiment prussien. Les officiers préviennent leurs hommes que « la campagne sera courte et facile, puisque les Français sont des ramollis et des lâches, ce qui ne les empêche pas de fusiller les prisonniers ».

Mensonges ! Mensonges !

Entrons dans ce bureau de journal : des messieurs, qui ont l'air de serpents à lunettes, rédigent pour l'édification des gogos les faits-divers les plus saugrenus : « La France est en révolution; Paris est rendu à l'heure qu'il est. »

Mensonges ! Mensonges !

Écoutons cette voix qui, dans la rue, passe par la fenêtre ouverte. C'est un maître d'école : il enseigne que nous faisons marcher les

femmes devant les colonnes, égorgeons les petits Allemands joufflus et brûlons tous les villages.

Mensonges ! Mensonges !

Quel vertige s'est emparé de cette nation ? Car, enfin, ce n'est pas naturel. Il faut être fous ou malades : on ne ment pas ainsi par plaisir. Pourquoi mentent-ils, tantôt arrogants, tantôt pleutres, et toujours avec une inconcevable bêtise ?

Pourquoi ? Je vais vous le dire.

Parce que l'Allemagne, géante au corps d'airain, a des pieds d'argile trop faibles pour la soutenir ; ils se fendillent, craquent, et vont entraîner sa chute dans un écrasement formidable. L'Allemagne ment parce qu'elle a une mauvaise conscience. Elle ment parce qu'elle a tort. Elle ment parce qu'elle a peur. Oh ! non pas de se battre, car elle n'a jamais craint de mourir et de tuer. Ne lui dénions pas le courage de ses armées, organisées pour la guerre sans merci.

Ce dont l'Allemagne a peur, c'est d'une chose pire que la mort : elle recule, effarée,

devant le déshonneur qui flétrira sa défaite et l'ignominie où sombreront ses funérailles. Elle se sent mise au ban de la conscience universelle. Elle tremble devant l'Histoire qui la clouera, râlante, au pilori.

« PLUS GRANDE, PLUS BELLE ! »

Je pense que vous l'avez remarquée et cueillie au passage. C'est une perle, et si jolie que vous regretteriez de la laisser perdre. L'huître où l'on a pu la voir briller de son éclat le plus nacré n'est autre qu'un grand journal allemand.

« Évidemment, déclare cette feuille qui ose du moins braver le ridicule, c'est très regrettable que l'on ait brûlé la cathédrale de Reims. Elle avait une réelle valeur, et offrait à nous autres Allemands, archéologues et artistes, un intérêt historique tout spécial. Mais, pour fâcheux que soit l'accident, ne nous frappons pas. Nous en serons quittes pour la reconstruire plus grande et plus belle. »

Qu'en dites-vous?

Plus grande? De combien de mètres? Haussera-t-on les tours au niveau de la tour Eiffel? Plus belle, comment? Remplacera-t-on les vitraux incomparables par ces verres de commerce peints qui décorent leurs brasseries colossales?

Plus grande et plus belle : où l'orgueil va-t-il se nicher? Et que voilà bien, saisi sur le vif, un de ces traits qui conquièrent à tant d'inconcevable sottise un titre à l'immortalité!

Comment voulez-vous discuter avec des gaillards de cette force? Une cathédrale, soulevée de terre dans une ascension de foi et élevant vers le ciel ses bras en prière, portant dans chacune de ses pierres la communion intime du rêve des artistes avec l'âme des foules, ils confondent évidemment cette œuvre du temps et de la conscience religieuse avec une gare ou une caserne, ou un de ces pavillons géants qui, aux Expositions universelles, attestent la splendeur des jambons allemands et des saucisses allemandes.

Plus grande et plus belle! Froidement, un homme muni d'un cerveau a pu écrire cela et,

qui pis est, le croire. Car, n'en doutez pas, il l'a cru. Et ses lecteurs aussi. C'est essentiellement une idée allemande qu'ils font tout plus beau et plus grand que les autres : la qualité, c'est la quantité; le chiffre, c'est le nombre. Tout chez eux doit paraître colossal : l'ineptie aussi.

Car enfin, on pardonnerait à peine pareille prétention aux nègres les plus obtus de la plus camuse Afrique, mangeurs de chair humaine, et plus semblables à des singes qu'à des hommes. Et ne croyez pas que notre Philistin se moque de nous et de lui-même, il est de bonne foi. Il est persuadé, comme ses congénères, que la moindre pacotille allemande vaut les plus beaux trésors du passé, les plus précieux souvenirs de l'art et des siècles.

Ceux-ci néanmoins, ayant du prix, sollicitent ses cambriolages, ainsi qu'il advint pour le kronprinz à Champaubert.

Mais pourquoi épiloguer? Ce n'est pas eux, Dieu merci, qui reconstruiront la cathédrale de Reims, mais les catholiques de France et

de la chrétienté. Et oserai-je là-dessus dire toute ma pensée?

Je ne souhaite pas qu'on réédifie trop tôt cette grande merveille. Je crois que telle quelle, dans sa misère injuriée, elle prend un aspect plus éloquent, plus vengeur que rebâtie à neuf.

Il persiste dans les ruines une beauté douloureuse qui parle haut et se prolonge profond. Mutilée, calcinée, la cathédrale de Reims se doit d'attester pendant un certain temps aux fidèles indignés, aux pèlerinages émus de tous les points du globe, ce que des hommes soi-disant pieux, se réclamant de leur « Vieux Dieu » complice d'un empereur néronien, ont su faire d'un des plus admirables monuments, d'un temple qui concentre en lui, exemple sans rival, les traditions de l'histoire, le sacre des rois, l'âme de Jeanne d'Arc, les symboles les plus glorieux de la vie d'un peuple.

Et quand tous les croyants de l'univers auront défilé devant cette ruine consacrée deux fois par sa destination et la barbarie

dont elle fut victime, alors seulement il conviendra de la relever avec une ferveur qui n'empruntera rien à l'orgueil imbécile de la faire, comme ils s'en targuent, « plus grande et plus belle ».

Il est malheureusement des destructions qu'on ne peut pallier qu'en partie, qu'on essaie de réparer sans y parvenir entièrement.

Le bombardement de la cathédrale de Reims restera, pour la honte de l'Allemagne et pour nos regrets, une catastrophe irréparable.

RECOMMENCEMENTS

Les mêmes qu'en 70 ? Non, ils sont pires. Leurs grands-pères et leurs pères s'étaient montrés cruels, brutaux, pillards ; ceux-ci sont atroces. Les soldats de Guillaume Ier et de Bismarck proclamaient que la force prime le droit ; les soldats de Guillaume II, de son ministre Schœllendorf massacrent et brûlent par ordre. Ce n'est plus la fièvre chaude de la lutte, c'est la méthode à froid d'un délire organisé qui, dans l'horrible même, veut atteindre le colossal !

En 70-71, ils s'exerçaient ; aujourd'hui, ce sont les apaches disciplinés du vandalisme et de la terreur en grand. C'est vrai qu'ils avaient bombardé Strasbourg ; mais Strasbourg, ville

de guerre, se défendait. C'est vrai qu'ils avaient brûlé sa cathédrale ; mais ce n'était pas le crime énorme et tenace qui anéantit une ville d'art comme Louvain ou la basilique de Reims, un des joyaux du monde !

A cela près, ils sont ce que les enfants des singes ou des tigres sont aux types ancestraux, ils font penser à ces fauves que Wells, dans *l'Ile du docteur Moreau*, suppose, par l'art d'un chirurgien dément, modelés à notre effigie : ils se tiennent sur leurs pattes, ils ont visage d'hommes, ils accomplissent les rites, ils psalmodient la loi ; mais la bête originelle reprend fatalement le dessus et un jour se jette, effroyable, sur les hommes véritables pour les lacérer.

Tels, les Allemands dégénérés d'aujourd'hui, car ces civilisés sont des déchus ; leur caporalisme à outrance, l'appétit vorace qui les pousse à se faire de la place par le fer et le feu, tout cela montre la folie contagieuse qui, du souverain, à gagné la nation.

Ils ont toujours été fourbes, mais que leur fourberie a donc fait des progrès ! Empereur,

chancelier, ministre des Affaires étrangères, officiers, pédagogues, journalistes, tous mentent et tous, avec la plus inepte hypocrisie, invoquent la Providence et se targuent de morale et de haute culture.

Sans doute ils étaient orgueilleux de leur force et nous l'ont fait lourdement sentir, mais ce n'était pas encore la démence collective d'une nation se croyant « au-dessus de tout » et capable de tout, pour imposer sa suprématie intolérable à une Hollande et à une Belgique germanisées, à une France démembrée, à une Angleterre humiliée et à une Russie passive !

Sans doute, c'étaient des goujats ; souvent nos parents ont dû, derrière eux, nettoyer tapis, rideaux comme on lave une bauge ; mais comme ils apparaissent plus repoussants aujourd'hui, où quarante-quatre ans de paix et de progrès semblaient avoir reculé la barbarie dans le passé.

Ignobles, certes, ils le furent ; mais là ou ils coupaient le doigt avec la bague, ils tranchent la main ; et qu'est-ce au prix des

sévices qu'ils infligent à des femmes, à des jeunes filles, aux ambulancières même, qui soignent leurs blessés avec les nôtres?

Non, non ! Ils sont pires, cent fois pires ! Et c'est cela qui les condamne ; à ce degré là on tombe au-dessous de l'étiage où s'arrêtent les criminels, les épileptiques meurtriers, les sadiques pour cabanon.

Comme bien d'autres, j'avais cru que c'en était fini du cauchemar de 70. Après m'être plongé avec mon frère dans cette histoire douloureuse, après avoir vécu ensemble sept années durant, sous l'amas des documents et des recherches, ce passé de sang, de fièvre et d'héroïsme, j'espérais ne pas revoir tant d'heures tragiques. A la fin de ces quatre livres, d'*Une Époque* où nous nous étions penchés sur un tel gouffre de misère : l'écroulement d'un empire, la résistance opiniâtre de Paris et de la province dans la pluie et dans la neige, l'humiliante paix et la guerre civile, j'éprouvais l'allégement que dut avoir, en revenant à la lumière, l'imagination du grand Dante échappant aux ombres furieuses et dé-

solées, lorsqu'il eut exploré les cercles infernaux dans la barque noire.

Sans doute, la guerre demeurait toujours en suspens, cette guerre que notre modération éludait sans la craindre. Mais qui aurait jamais prévu que le haineux vainqueur de 70 la recommencerait plus hideuse? Qui aurait pensé qu'à l'aube du vingtième siècle il se trouverait un peuple pour commettre de telles infamies, que la plume qui voudrait les stigmatiser hésite de dégoût entre les doigts?

Mais ce n'est pas l'Allemagne au muffle bestial, qu'il nous faut seule regarder : c'est la France si belle dans sa régénération, cette France stoïque et pure, qui a vu se lever tout son peuple pour la défendre et la grandir dans l'histoire : c'est notre France, dont nous entrevoyons, avec ferveur, le triomphe final et chèrement acheté.

Alors, devant ce spectacle exaltant, les écrivains de la guerre de 1914 oublieront par quelles fondrières de fange allemande ils devront passer. Serviteurs de l'inflexible vérité, ils écouteront la voix de l'impartiale justice.

Haussés par l'ambition de rendre un pieux hommage aux morts et aux survivants, l'un d'entre eux, peut-être celui qui signe ces lignes, aura, s'il en a la force, l'honneur de conter aux enfants de la France cette nouvelle épopée des « braves gens » et, cette fois, non plus le désastre, mais la victoire !

CEUX QU'ON NE REVERRA PLUS

Combien sont-ils, déjà ? Belles fleurs de notre race, fière jeunesse couchée dans les sillons, sur les crêtes, dans les chaumes. Foule d'ombres héroïques où se confondent rangs et grades, nos fils, nos frères, nos amis : nos morts !

Non seulement nous ne les reverrons plus, mais nous ne les aurons pas assistés à l'heure où le dernier souffle s'est exhalé de leurs lèvres : nous ne savons quels visages se seront penchés sur leur souffrance, quelles mains pieuses auront pansé leur agonie. Et c'est une amertume inexprimable, entre tant d'autres !

Tous sont à présent égaux dans la grande paix ; tous également nous les pleurons ; et

avec leurs proches, leurs camarades et l'histoire où survivra leur nom, nous sommes fiers d'eux qui moururent en sauvant la patrie.

Il en est cependant auxquels nous pensons avec une tendresse plus poignante, parce que — et ils furent légion — la noblesse de leur mort se vit certifiée d'avance par la noblesse de leur vie, et préparée en quelque sorte au suprême holocauste par l'exercice quotidien du devoir et du sacrifice.

En écrivant ceci, c'est à vous entre tous que je pense, vous que vos camarades appelaient le capitaine Emile Détanger, et qui pour nous écrivains fut Emile Nolly : vous dont tous les lettrés ont aimé ces livres délicats qui s'appellent : *Hièn le Maboul*, *La Barque annamite*, et qui évoquent, à travers des paysages lointains, votre œuvre féconde de soldat colonisateur.

Il semblait que votre jeune gravité, votre simplicité altière, votre distinction à la Vigny fissent prévoir votre douloureux sort. Votre regard nostalgique et fier contemplait, par delà les réalités médiocres, l'idéal qui sacre

les hautes victimes. Vous portiez le signe mystérieux des héros.

Avec quelle ardeur concentrée vous avez su décrire, dans ce livre de souvenirs personnels : *Gens de Guerre au Maroc*, la beauté du métier d'officier pour qui est un véritable officier, c'est-à-dire l'homme d'un perpétuel dévouement, et qui unit en lui la lourde responsabilité et la rigoureuse discipline.

Blessé une première fois, vous n'aviez pas voulu quitter vos hommes. Une seconde blessure vous a couché à terre, et vous êtes mort et vous avez été inhumé le 5 septembre dans le cimetière de Blainville, petite commune de Lorraine, à dix kilomètres de Lunéville. Nous ne savons rien de plus, sinon que votre dernier livre portait ce titre prophétique : *Le Chemin de la Victoire*.

Quelle saisissante analogie entre votre âme profonde et l'obscure prescience de votre fin, vous fit choisir alors ces mots si émouvants, et vous fit tomber au front de bataille, sur le chemin funèbre et magnifique qui conduira la France à ses nouvelles et glorieuses destinées ?

Vous n'avez pas vu le triomphe final, mais vous êtes mort pour que ce triomphe fût. Vos livres exhalèrent l'écho d'une belle pensée, votre vie est à elle seule une œuvre, votre mort sert d'exemple sacré. Emile Nolly, je vous admire ; Détanger, je vous envie!...

LEUR PHILOSOPHIE

Voyons, rêvons-nous ? Sommes-nous hallucinés ?

Il faut pourtant que cela ait un sens ! On voudrait comprendre. Faire de leurs soldats des incendiaires, des voleurs, des assassins, et dire : « C'est une méthode » n'explique pas le pourquoi de cette méthode. Terroriser, anéantir vite et à fond ? Bien, c'est entendu ; mais après ? Civilisés, comme l'affirme Gérardt Hauptmann, ou barbares, comme a ricané Maximilien Harden, tous ces êtres, qui ont l'air d'automates frénétiques, se réclament cependant d'un principe. Lequel ?

Le secret de leur philosophie ne serait-il qu'un effroyable rêve de leur folie des grandeur

Enivrés par la victoire de 70 qui cimenta leur unité, demeurés sous pression d'enthousiasme, s'estimant, dans un grossier mysticisme, le peuple élu d'un Dieu des armées fourbe et cruel comme eux, serait-ce possible qu'ils aient conçu cette démence idéologique : imposer le bonheur tel qu'ils le comprennent à l'humanité, une humanité façonnée à leur ressemblance, la seule qu'ils consentent, désormais, à tolérer ? Et ce bonheur, dont ils se réservent l'égoïste monopole, ne consisterait-il que dans l'expansion d'un matérialisme abject, épanoui en un bien-être orgueilleux et sensuel, à la fois commercial, industriel, administratif et guerrier ? On le croirait.

Certains de leurs écrivains le croient : Curt Wigand entre autres, qui leur reproche leur brutalité volontiers obscène, leur goujaterie, leur inculture, leur malfaisance et — il lâche le vrai mot — leur dégénérescence.

Leur philosophie, énigme arbitraire et monstrueuse, quelques-uns des leurs en donnent le mot en déclarant que l'Allemagne doit réduire en esclavage le peuple de parasites et

de mendiants que nous sommes, car nous occupons sans droits des terres riches dont eux, Allemands, tireront un parti merveilleux et, pour se débarrasser plus vite de nous, a écrit le docteur Rommel, ils nous inoculeront des maladies appròpriées et nous empêcheront de nous reproduire.

Ces surhommes imbus de Schopenhauer et de Nietzsche, nous appliqueraient le traitement qui convient à la pire déchéance physique et morale, et ce, pour que l'Allemagne accomplisse les hautes destinées de la civilisation et du progrès qu'elle incarne, comme chacun sait.

C'est un point de vue, évidemment. L'Allemagne sur notre sol produirait énormément de canons, beaucoup de machines, quantité d'objets de luxe, de quincaillerie, des montres à six francs cinquante, des jouets à trois sous; en même temps, elle se couvrirait de forteresses, d'arsenaux, de casernes, de maisons de rapport et de brasseries colossales. Voilà qui vaut pour un peuple le droit souverain de vivre et d'être, comme ils disent : *au-dessus*

de tout, en prenant pour devise le titre d'un vieux livre de Buchner : *Force et Matière.*

La France, elle, a une âme, un idéal, un passé de foi, d'art, de pensée incomparables, des ressources merveilleuses pour l'esprit de découverte et d'examen, pour la divulgation des idées généreuses, pour tout ce qui constitue la pure et haute culture. Qu'est-ce que cela ? Est-ce que ça compte ? Bagage de parasites, loques de mendiants. Parlez-nous de l'Allemagne : elle seule est grande, savante, délicate, noble; aussi, seule, elle veut vivre, seule elle veut dominer, seule elle proclame qu'il n'y en aura que pour elle. Elle entend bâfrer, jouir, gorger son coffre-fort, et qui en grogne, le décerveler, « de par sa chandelle verte ! » ou le faire exploser, « tel qu'un palotin ! »

Ne cherchons plus. De la farce amère d'Alfred Jarry, l'Allemagne a fait son dogme et son credo. Oui, elle a sa méthode; oui, elle a sa philosophie, oui, elle a sa Bible : c'est *Ubu-Roi.*

Elle en joue le rôle au naturel. Comme

Ubu-Roi, elle a le profil d'oiseau-goinfre, la bedaine entripaillée, les mains d'équarisseur. Elle a, comme *Ubu-Roi*, la bestialité insultante, la cruauté fantasque, les appétits de luxe criard et de basse luxure; si elle n'en sue pas toute la lâcheté, c'est qu'elle ne se croit pas encore perdue. Attendons : on verra quel visage la peur et la servilité imprimeront à ce peuple que Bebel a qualifié « un peuple de laquais », lorsque le rideau tombera sur le cinquième acte de ce cauchemar d'horreur, tel que l'humanité n'en vit jamais !

LE PEUPLE ALLEMAND

Où est-il, ce peuple allemand que nous devrions ménager, et en tout cas ne pas solidariser avec les Hohenzollern et le clan militaire ?

Je le cherche, et je ne le vois pas.

J'aimerais mieux qu'il existât, je vous assure. Mais où donc est-il ? Je vois tous les hommes valides de l'Allemagne dressés comme un seul homme, les plus jeunes comme les barbes grises : les uns conduisent les trains d'artillerie, ceux-ci, fantassins au pas lourd, avancent par bloc, les autres la lance au poing, galopent à travers haies et champs, ceux-là roulent en automobiles blindées ; en voici qui survolent de leurs « tauben » nos villes et avec leurs

bombes tuent des femmes et des enfants; et en voilà qui, munis de grenades, de cordons explosifs et de pétrole, sont les ravageurs du feu, les héros de Louvain, de nos villes et de nos villages en ruines.

Où donc est-il, le peuple allemand ?

Il est là qui veut nous submerger et faire de la France une colonie germaine; car, ne nous y trompons pas, c'est le moyen âge qui recommence avec ses hordes et ses tueries.

Il ne s'agit pas d'armées de métier, comme aux derniers siècles, qui sacrifiaient l'écume héroïque d'un pays, et, en onze mois de guerre, faisaient dépendre la victoire et le traité de paix d'une ou deux petites glorieuses batailles. Aujourd'hui, il n'y a plus que des nations en armes.

Ne cherchez pas : le peuple allemand vous crève les yeux. Il inonde la Belgique et, refoulé sur la Marne, résiste encore, pour le suprême ahan, le long de cette bataille géante qui, de la frontière des Vosges, remonte par le Soissonnais à la mer du Nord.

Dirons-nous qu'il reste en Allemagne un

peuple de femmes, d'enfants et de vieillards ? Mais ce sont les pères, ce sont les fils, ce sont les mères et les épouses de ceux qui haïssent la France, son génie, son passé et veulent l'anéantir. Est-ce sur leur modération, leur sagesse que vous comptez ; ne savons-nous pas que, gagnés à la folie des millions de mâles guerriers, tous et toutes attendent, anxieux et avides, la curée ?

Où donc est-il, le peuple allemand ?

Je vois des professeurs qui prêchent l'expansion de la plus grande Allemagne. Je vois des socialistes, amis de l'humanité et du peuple, qui manient le fusil aussi bien que de vieux soldats. Je vois des intellectuels qui, étayant la méthode de guerre du kaiser de pilotis philosophiques, inventent une merveilleuse théorie de la force, baptisée Nécessité, et qu'ils revendiquent comme le forceps libérateur d'un monde régénéré, pour mieux masquer leurs appétits de proie et la satisfaction de leurs instincts.

En vérité où est-il, le peuple allemand ?

Je vois des poings tendus, des visages âpres

et furieux, une nation aveuglée d'espoirs crédules, empoisonnée d'absurdes mensonges, illuminée d'enthousiasme par les proclamations délirantes de son Empereur.

Quand ce terrible agité disait à ses troupes chargées de châtier les Boxers : — « Comme il y a mille ans, les Huns, sous leur roi Etzel, ont conquis un renom qui maintenant encore les fait paraître terrifiants, de même l'Allemagne, etc... », le peuple allemand applaudissait avec transport, et, loin de trouver infamante cette comparaison entre des « civilisés » et les pires Barbares, y voyait une sublime raison d'orgueil.

Quand le kaiser déclarait, au début de la guerre à ses troupes de l'Est : — « Je suis l'instrument du Très-Haut... Qu'ils périssent, tous les ennemis du peuple allemand ! Dieu exige leur destruction ! Dieu qui parle par ma bouche ordonne d'exécuter ma volonté », un enthousiasme frénétique répondait, dans le peuple élu, à ce jargon mystique et sauvage.

Alors où est-il, le peuple allemand, et à qui

apporterions-nous plus tard des messages de paix et des paroles de concorde ?

Jadis, il y eut des Saxons, des Bavarois, des Wurtembergeois ; et Gœthe, dans ses conversations avec Eckermann, vantant les foyers lumineux des villes d'art et de pensée, ne cachait pas ses craintes contre l'unité future de l'Allemagne avec Berlin pour capitale ; car il prévoyait une ère sans beauté, sans joie, vouée au seul culte des intérêts matériels et brutaux. Or, depuis 71, cette unité s'est faite; on ne voit plus un Royaume de Prusse, on se trouve en face d'un Empire allemand et d'un seul peuple : le peuple allemand qui veut être le maître du monde et qui s'intitulerait comme Attila : « Le Fléau de Dieu ! ».

Force et Nécessité ! Voilà donc cette loi nouvelle, cette loi qu'à vrai dire l'homme des cavernes avait découverte et appliquait, et contre laquelle précisément s'était levée peu à peu la conception du droit et du juste.

Force et Nécessité ! Nous aussi, la nécessité nous jugule, une nécessité sacrée, celle de nous défendre et de vivre, afin non seulement

de perpétuer la patrie, mais de grandir encore sa valeur d'âmes et son énergie féconde. Nous aussi, nous devons employer la force qui incarne le droit méconnu et la civilisation en péril.

Quand la Justice aura frappé, la tardive Pitié pourra élever la voix. Pas avant !

POURQUOI NOUS VAINCRONS

Notre force consiste en ceci : que nous faisons une guerre nationale, non assaillants injustes, mais défenseurs du sol sacré. Cette guerre, nous la faisons non seulement avec les énergies vives de nos armées — l'Allemagne en fait autant — mais avec la volonté de la France fondue en un être unique, n'ayant plus qu'une seule conscience et une seule âme.

C'est ce qui en 1870 nous avait manqué, malgré d'admirables vaillances collectives et individuelles.

Et pourtant!...

En dépit de la préparation insuffisante, du désordre, de l'encombrement incroyable qui jetait alors aux quais de débarquement soldats fourbus, armements en vrac, denrées

pêle-mêle ; en dépit des deux grandes catastrophes où avait sombré l'Empire, le gouffre de Sedan et le blocus de Metz ; en dépit de l'incohésion des troupes appelées en hâte, jaillies de terre à la grande voix de Gambetta ; en dépit des refoulements successifs des armées de la Loire et de l'Est, à l'heure même où Paris, bombardé et à bout de vivres, se rendait après plus de quatre mois d'investissement ; à l'heure où la retraite de Chanzy le Tenace dans la Mayenne, et le passage de Clinchant avec ses soldats de misère en Suisse, semblaient signifier l'écrasement de notre patrie, oui, à cette heure même, entendez bien, si le pays avait voulu, si l'idée de résister jusqu'à la mort avait haussé tous les cœurs, rien n'était perdu !

Si la France, moins Paris momentanément sacrifié, s'était groupée, résolue, autour de ces deux mâles patriotes, Gambetta et Chanzy, non seulement elle eût fourni de nouvelles chances à la guerre acharnée, gagnant pied à pied ou reculant pouce à pouce, mais elle eût peut-être réussi à l'emporter.

Gambetta le croyait, Chanzy l'espérait, et ce leur restera un immortel honneur. Les Allemands eux-mêmes depuis, par la plume de leurs écrivains militaires, ont confirmé qu'ils se sentaient las, que certains de leurs corps d'armée étaient à bout; Bismarck ne craignait rien tant que cette prolongation désespérée de la lutte. Et aujourd'hui nous pouvons, nous devons nous dire devant cette leçon mémorable du passé :

— Si nous avions voulu!

Oui, si nous avions voulu! Rapide, merveilleuse, sous l'impulsion de Freycinet, de de Serres et de Dorian, l'industrie fondait des canons, amoncelait des obus. Faidherbe se concentrait dans le Nord; Chanzy, à Laval, ralliait de nouvelles troupes, réorganisait les anciennes, vieilles d'hier à peine. Il nous restait au moment de l'armistice, les chiffres officiels l'attestent, 220.000 fantassins, 20.000 cavaliers, 34.000 artilleurs, 1.232 canons attelés et des munitions et des voitures à l'infini; les divisions territoriales pouvaient fournir en plus 350.000 hommes, 130.000 recrues

de la classe 1870 et 443 canons montés, et aussi 98 batteries fournies par les départements.

Il nous restait l'armée de Faidherbe et celle qui se concentrait en Bretagne, l'armée de la Loire prête à rentrer en ligne, un corps d'armée à Bourges, les fractions d'un autre à Chambéry; un troisième se formait à Lyon. Les hommes ne manquaient pas, le courage non plus à ceux qui s'étaient battus si vaillamment à Bapaume, à Villersexel, à Beaune-la-Rolande, à Loigny, à Villorceau, à la retraite du Mans. Non, ce fut l'Assemblée nationale élue par les départements (29 nommaient Thiers, partisan de la paix, contre Gambetta, l'homme de la guerre, élu seulement par 9), ce fut l'Assemblée nationale qui manqua de foi dans l'avenir. Ce fut la nation elle-même qui se renonça. Nous l'avons payé assez cher.

Cinq milliards et deux provinces, sœurs entre les plus belles, furent la rançon de notre courage enfin démoralisé, de notre fléchissement presque universel.

Quelles différences aujourd'hui!

Elles éclatent aux yeux. Au lieu de recrues improvisées, de milices sans lien, des hommes exercés par séries d'âge aux exigences de la guerre. Au lieu d'un pays qui, habitué aux armées de métier, résigné ensuite aux levées de la Défense nationale, les regardait se battre, c'est le pays entier qui, de toutes ses forces viriles, prend part à l'action formidable, oppose un million de poitrines à l'ennemi. Au lieu de partis politiques désunis autour de l'écroulement d'un trône, la République, symbole de la patrie une et indivisible, pousse au feu, d'un élan qui rappelle la gloire de Valmy, des armées frémissantes, soulevées de patriotisme.

Notre vraie force, celle qui nous assure le succès, la voilà!

A l'heure actuelle, pas un de nos ouvriers, de nos paysans qui ne sache pourquoi il se bat et qui n'accepte comme un dur mais nécessaire honneur ce devoir vital; car il sait à présent, s'il ne l'accomplissait pas, ce que les Allemands font des cités, des villages, des

usines, des cathédrales, des femmes et des enfants. Pas un de nous qui consente une paix sans honneur et même une paix qui n'assurerait pas l'anéantissement de l'autocratie et du pangermanisme. Aujourd'hui, la France entière frappe et tue pour garder son fier cerveau, son corps robuste, son âme éternelle et, parlons net, pour sauver sa peau, sous laquelle bat la plus noble vie.

C'est pour vivre encore, longtemps et toujours, que le peuple de France veut chasser l'ennemi hors frontières et l'acculer chez lui. Ce sera long, dur, épuisant. Qu'importe! la France le sait et elle veut vaincre, en s'aidant de ses alliés et du temps, du temps qui en 71 eût été, si nous l'avions voulu, notre meilleur appoint.

La confiance dans ses chefs, la confiance en elle-même, la confiance dans le coude à coude, le cœur à cœur qui agglomère en murs de fer et de flammes ses combattants : voilà ce que n'a pas su assez la France de 1870, malgré tant de « braves gens » morts glorieusement pour elle; voilà ce que met en œuvre

la France de 1914, la France non du désastre, mais de la revanche, la France qui, selon le mot de Schiller, un grand Allemand celui-là, « a mis son épée d'airain dans la balance de la Justice ».

UNE LEÇON DE CHOSES

Je dirai tout à l'heure pourquoi l'article qui suit a paru ici et non ailleurs :

« Aujourd'hui, soldats mes amis, vous êtes fixés. Vous vous battez contre des ennemis courageux et disciplinés qui vous vendront cher votre victoire. Ce n'est pas cela qui paralysera votre ténacité et votre élan, selon qu'il vous faudra tenir des positions ou foncer en avant.

« Vous aimeriez seulement avoir affaire à des soldats et non à des brutes capables de tous les excès qui ravalent l'être humain au plus bas degré de la sauvagerie. Et sur ce point-là aussi, vous voilà renseignés!

« Ceux que vous combattez fusillent des

cultivateurs inoffensifs, forcent des femmes à marcher devant leurs colonnes, brûlent villages et cités, refoulent au besoin les habitants dans le brasier; ils massacrent des enfants, ils achèvent des blessés, ils tirent sur les hôpitaux, blessent les médecins, outragent les ambulancières; ils s'en prennent, dans leur férocité stupide, aux monuments de la foi, de la gloire et de l'art. Après Louvain, ils détruisent la cathédrale de Reims; ils bombardent de leurs avions les villes ouvertes, ils frappent de contributions monstrueuses les mairies, cambriolent les maisons et envoient le mobilier chez eux; ils enlèvent par centaines les hommes valides, les adolescents et jusqu'à des enfants de quinze ans pour en faire des travailleurs esclaves; il n'est pas de meurtres et de rapines qu'ils ne commettent chaque jour.

« Vous le savez, et un furieux besoin de représailles vous monte au cerveau, fait battre plus fort le sang de vos veines.

« Ah! si l'on s'écoutait, quelle vengeance n tirerait d'eux quand on les aura repoussés

de notre France et qu'on foulera leur terre! Comme cela soulagerait de se dire :

« — Puisque ce peuple ne connaît que la force brutale, le vol et l'assassinat; puisque sa méthode de guerre n'est autre que le Code des apaches, nous allons lui donner la seule leçon qu'il puisse comprendre : nous allons nous montrer plus cruel que lui, tout saccager, tout flamber et, froidement, pour l'exemple, donner à l'univers le spectacle de Berlin évacué par ses habitants et livré aux flammes jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un tas de cendres.

« Oui, ce serait excusable de se dire cela, parce qu'ils ont fait trop de mal et ont laissé derrière eux trop de deuils et de misères, et qu'on ne traite pas des barbares de cette espèce comme des hommes.

« Seulement, voilà, vous ne pouvez pas! Français avant tout, fils de la nation chevaleresque, cœurs nobles et fiers, vous ne pouvez pas vous abaisser à faire comme eux ou pire. Il n'y a pas moyen. Après, vous auriez honte et dégoût. Quand on s'est dressés tous debout

d'un tel ensemble pour sauver notre patrie et notre civilisation menacées, on reste digne des idées sacrées pour lesquelles on lutte jusqu'à la victoire définitive.

« Non, vous ne ferez pas de mal à leurs petits, à leurs femmes, à leurs vieux, à leurs églises, à leurs musées : agir ainsi, c'est bon pour des « Boches » ! Et voulez-vous que je vous dise quelles représailles vous leur infligerez?

« C'est, sur le champ de bataille, d'en tuer le plus possible. Oh! là, allez-y jusqu'à ce qu'il n'en reste pas un! Visez juste! Obéissez sans hésiter aux ordres, endurez la fatigue, les privations, le froid ; dominez la souffrance, persévérez enfin dans ce que vous faites si bien depuis le premier jour.

« La voilà, la vraie guerre! Plus ils commettront de vilenies, plus vous vous montrerez braves, plus vous vous affirmerez stoïques. D'une inlassable volonté, vous concentrerez dans un immense effort toute votre haine, toutes vos rancunes, toute votre rage contre eux. Impitoyables pendant l'action et respec-

tant ensuite les prisonniers et les blessés : cela seul est digne de vous, cela seul est grand, cela seul est beau et permettra de dire après le terrible règlement de comptes :

« Les Français ont du mérite! Après tout ce qu'on leur a fait d'ignoble, ils ont su garder leur sang-froid, maîtriser leur instinct exaspéré. Ils se sont vengés de leurs ennemis en les décimant et en les anéantissant; ils n'ont répondu à la lâcheté bestiale que par un loyal et implacable héroïsme.

« Ce sont des gens braves et de « braves gens » : Honneur à eux! »

Cette page, vous l'avez peut-être deviné, était destinée au *Bulletin des Armées de la République*. Il a semblé, et il m'a semblé aussi à la réflexion, que ces paroles risquaient d'être mal comprises par nos soldats qui souffrent et se battent, à l'heure où les atrocités allemandes sont niées par les intellectuels de Berlin, de Munich et de Dresde, à l'heure où nos armées, exaspérées contre tant de déloyale scélératesse, préfèrent n'envisager que le ter-

rible effort présent, et ne veulent pas entrevoir ce qui se passera lorsqu'à leur tour elles envahiront le sol allemand.

C'est la leçon de choses que je tenais à dégager ici.

L'Allemagne, en provoquant ce cataclysme sans nom et en stupéfiant l'univers d'horreur par sa barbarie, a appelé sur elle de telles fureurs que l'on ne peut aujourd'hui parler de générosité. Macbeth avait tué le sommeil. Elle a tué la pitié.

Un grand écrivain français, pour avoir prononcé un mot prématuré, a soulevé une révolte des consciences. Un Anglais, l'ingénieux et puissant romancier H.-G. Wells, vient d'affirmer qu'il s'agissait surtout d'une lutte de cultures intellectuelles et morales, et que ce n'est pas des représailles d'intérêt matériel que les alliés devront exercer, mais un appel « au sens commun et à la fraternité de l'humanité ». Belles paroles sans écho actuel!

C'est que la violence appelle la violence et que, selon le mot du Christ : « Celui qui frappe par le glaive périra par le glaive. »

La première phrase que j'ai écrite, au début de la guerre, a été pour déplorer la moisson de haine que l'Allemagne allait faire lever dans les cœurs. Elle a semé, elle récoltera!

En crevant l'outre d'Éole, grosse des furieuses tempêtes, en brisant la boîte de Pandore, lourde de tous les maux, elle a libéré les fléaux dévastateurs qui se retourneront contre elle.

SI J'ÉTAIS LE PRÉSIDENT WILSON

Le romancier anglais Wells s'adresse aux États-Unis, et, dans une lettre éloquente, leur demande ce qu'ils comptent faire pendant la lutte, et ce qu'ils pensent faire quand elle aura pris fin.

Il les adjure, puisqu'ils jouissent en sécurité de la paix, de la conserver d'une manière loyale; il les adjure de se souvenir qu'en ce moment les fils de l'Angleterre, de la France et de la Belgique marchent par centaines de milliers au-devant de la mort, il les adjure de se souvenir que l'Europe combat pour la création d'une Europe libérée de l'écrasante oppression germanique, avec une Pologne libre, une Finlande libre, un Schleswig libre, des Balkans apaisés.

Je ne sais ce que les États-Unis et leurs journaux répondront. Mais si j'étais le président Wilson, il me semble que je ne me bornerais pas à répondre à la demande d'arbitrage moral du kaiser, que je sens vivement l'honneur fait par lui à un *neutre*.

Si j'étais le président Wilson, il me semble que je ne me bornerais pas à réserver mon opinion sur les assertions mensongères du kaiser concernant les « cruautés belges et françaises », ce qui revient à la réserver aussi envers les protestations indignées de M. Poincaré.

Si j'étais le président Wilson, il me semble que je n'ajournerais pas à un examen impartial des faits après la guerre l'expression de la tristesse et de l'indignation que m'inspireraient des actes aussi avérés que la ruée allemande en Belgique et la dévastation, par le fer et la flamme, de Louvain.

Si j'étais le président Wilson, il me semble que j'aurais trouvé un mot, un mot d'homme, un mot du cœur, au moins pour la Belgique, en qui les droits des *neutres* ont été foulés aux pieds dans le sang et les ruines.

A cette heure, on doit opter entre les civilisés et les barbares.

Il y a des prudences et des sagesses qui peuvent paraître le renoncement de la justice, la défaillance de la conscience universelle.

NOTRE PENSÉE

A qui croyez-vous que nous pensions, sinon à vous, mes amis? Pour n'y pas penser, il faudrait que nous soyons aveugles et sourds. De brefs, mais substantiels communiqués nous apprennent chaque jour vos mouvements; et dans l'écho de toutes les conversations, c'est de vous qu'il s'agit, de votre endurance, de votre bonne humeur, de votre courage. Pour ne pas penser à vous, il faudrait n'avoir point d'âme et ne pas aimer cette France que vous êtes en train de sauver, et à laquelle vous préparez des destinées plus belles.

On pense à vous quand il pleut; on se dit : « Pourvu qu'ils n'aient pas trop d'eau dans leurs tranchées? » et on se représente les ornières qui giclent sous les roues des cais-

sons. On pense à vous quand il fait beau; on se dit : « Voilà un bon temps pour marcher ! » On pense à vous quand le facteur passe : « Apportera-t-il de vos nouvelles? Avez-vous reçu nos lettres? » Une carte postale arrive; quelle joie : « Allons, tout va bien ! »

On pense à vous en voyant les mères, les femmes, les jeunes filles tricoter de la laine pour en faire des cache-nez, des gilets, des passe-montagnes; on se dit : « Avec cela, ils braveront l'hiver. » A l'heure du repas, quand la soupe fume dans les assiettes, on voudrait partager avec vous ce qu'on a. Et quand on visite et qu'on soigne à l'ambulance les blessés, c'est alors qu'on pense à vous plus tendrement; car vos plaies, c'est le sang national le plus pur et le meilleur; et en vous soutenant on touche, avec des mains qu'on s'efforce de rendre douces, la chair meurtrie de la France elle-même.

A quoi pourrait-on penser si ce n'est à vous, quand l'aube grise pointe aux volets, et le soir, quand le crépuscule descend sur les routes? Les mêmes étoiles brillent à vos

yeux en même temps qu'aux nôtres; et la lune baigne de sa lueur paisible ces champs, ces villages qui sont les nôtres et que vous défendez ou arrachez à l'ennemi.

Quand vous êtes couchés pendant le combat, agrippés à la bonne terre française, afin qu'elle produise plus tard son meilleur vin et ses plus riches moissons, nous pensons à vous comme à des frères; blessés, vous devenez nos enfants; et ceux qui sont morts dans la gloire, nous les pleurons comme des héros.

Pas un de nous qui n'ait parmi vous un fils, un parent ou des amis. Combien l'on songe à eux : « Vont-ils bien? Ont-ils ce qu'il leur faut? Où sont-ils, à présent? » On cherche leurs noms dans la liste funèbre. Non? Quelle chance! Et si leur nom y figure, on les plaint pour mieux les admirer.

Je pense à vous, blessés de la petite ambulance où chaque matin ma femme allait vous panser; et je revois ce jour où les plus valides d'entre vous nous ont fait l'amitié de nous rendre visite et de goûter sous nos pins de la lande.

Avec quelle émotion nous vous regardions avancer, pâlis, ankylosés, ceux-ci le bras en écharpe, ceux-là appuyés sur une béquille, mais tous « tenant le coup », tous avec le sourire; simples, parce que vous veniez de faire simplement une grande et belle chose : votre devoir.

A l'un de vous, cité à l'ordre de l'armée pour avoir, sous le feu, accroché seul l'attelage enchevêtré et ramené sa pièce, je disais : « Il ne faut pas repartir trop tôt; reposez-vous encore un peu, laissez-vous dorlotter »; il a tourné vers moi un clair et bon visage : « Il ne faut pas, on s'amollirait! » Et le lendemain, en route; à Dieu vat!

La petite ambulance se vide, car les plaies se cicatrisent vite ici; l'air est pur, chez nous. Où êtes-vous maintenant, chers camarades repartis au feu?

Et je pense aussi à vous, dont la dépêche m'a tant ému le premier jour de la guerre. Elle portait ces mots : « Nous vengerons le général! Vive la France! » C'était signé : « Un groupe de mobilisés de l'armée de l'Est. »

Ma gratitude vous a suivis bien des fois dans les bois de la Meuse, vous qui, pas plus que vos compagnons, n'oubliez les morts de 70 et voulez venger un de ceux, entre les meilleurs, qui, comme vous êtes prêts à le faire, donna alors son sang pour l'honneur de la France.

L'honneur de la France, voilà ce qui brille à la pointe de vos baïonnettes et ce qui palpite dans les plis de votre drapeau. L'honneur de la France, c'est pour lui que vous endurez le froid, la fatigue, les blessures et affrontez tout, même la mort. Et c'est parce que vous ajoutez chaque jour, par votre vaillance, à cet honneur immortel dont nos sommes tous fiers, que nos pensées et nos cœurs sont avec vous pieusement, mes amis !

AUTRE GUITARE

C'est M. Maximilien Harden qui en joue, et il ne l'envoie pas dire aux intellectuels Allemands : ce sont des niais et des cuistres. Que viennent-ils plaider, ergoter, nier ? Propos déplacés et sacrilèges :

« Voyons, l'Allemagne est-elle forte ? Oui. Que me chantez-vous donc là, professeurs en lunettes et théologiens en pantoufles ? Est-ce que le droit existe ? Est-ce que les nobles idées valent quelque chose ? Quelles chimères allez-vous défendre ? Un principe compte, un seul, qui résume et contient tous les autres : la Force. Réclamez-vous d'elle, et nargue aux billevesées ! La Force, voilà qui sonne haut et clair, voilà qui a du style et de l'allure. La Force : un poing, c'est tout ! »

A la bonne heure ! j'aime beaucoup la franchise brutale de M. Maximilien Harden : je la préfère grandement au manifeste des 93, révoltant d'hypocrisie ou, s'il est sincère, idiot. Allemands, nous sommes forts ; donc nous faisons ce qui nous plaît et nous n'avons de compte à rendre à personne.

Voilà qui est parlé !

La raison du plus fort est toujours la meilleure
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Mais là où le doux La Fontaine raillait la bête cruelle, M. Harden, lui, l'admire sans vergogne. Son peuple est loup, lui aussi est loup. Vivent les loups !

Déjà, au début de la guerre, il écrivait avec un ironique orgueil : « Barbares ? Mais oui, nous sommes des Barbares ! Tenez-vous-le pour dit. Ce n'est pas la première fois que les Barbares ont conquis le monde, et nous aussi nous agissons en Barbares, maîtres des destinées mondiales ! » Qui ne goûterait ce langage savoureux ? Que je préfère cette jactance aux prétentions de la « Kultur ! » Eh

oui, Français que nous sommes, nous le soupçonnions bien, que nous avions affaire à des Barbares, et que, en dépit des affirmations de Gérardt Hauptmann, des Barbares qui emportent dans leur giberne Nietzsche et Schopenhauer n'ont rien de commun avec « l'héritage sacré d'un Gœthe, d'un Beethoven et d'un Kant ». Barbares vous vous déclarez, Barbares vous êtes en effet, et c'est en Barbares qu'on vous traitera!

N'allons pas croire que M. Maximilien Harden, enfant terrible et polémiste rageur, soit seul de son avis. Toute la jeunesse intellectuelle de l'Allemagne pense de même, si l'on en croit M. Karl Wolfskell, polémiquant dans une revue suisse avec M. Romain Rolland.

Nous nous plaignons des férocités allemandes; une méthode de guerre qui saccage Louvain et bombarde la cathédrale de Reims nous écœure? Nous avions tort. Nous ne pénétrions pas bien le sens des choses. M. Karl Wolfskell l'affirme et même le crie pour que l'Europe l'entende, « si elle a des oreilles »,

(sic !). Il justifie, au nom de ses jeunes confrères, ce que nous, gens frivoles, nous prenions pour un abject vandalisme.

« Il faut comprendre, dit-il en un jargon métaphysique autant qu'inspiré, il faut comprendre : l'Allemagne est en train d'accomplir le Destin. Elle traduit la Nécessité-Force, à la fois morale et créatrice, source de Beauté, de Devoir, de Liberté, de tout ce qui est grand, de tout ce qui est noble, et par quoi fleurira dans le sang l'Ère nouvelle. Ce cataclysme effroyable ouvre la régénération du monde. »

Ne vous étonnez pas pour si peu. M. Karl Wolfskell sourirait de votre stupeur : c'est qu'il a le sens philosophique. Tâchons plutôt — il nous y convie impérativement — de pénétrer « le mystère de ce temps. N'allons pas surtout confondre la fureur de destruction, qui navre tous les intellectuels allemands, avec les douleurs d'enfantement du grandiose avenir. »

C'est très gai comme perspective et très simple aussi, vous voyez. Seulement, nous ne

savions pas : il fallait savoir ; à présent, nous savons ! Quand ils violent la foi des traités, c'est un « acte de nécessité virilement avoué », quand ils brûlent les villes, c'est un devoir tragique qu'ils accomplissent ; quand ils bombardent églises et ambulances, c'est de la Beauté en puissance de Devenir ; quand ils veulent nous exterminer, c'est la Liberté qui s'avance pour notre bonheur. Car il paraît que l'Allemagne aime « la fière, la chevaleresque, la libre et vénérable France ». Chose bien agréable à penser : que serait-ce donc s'ils ne nous aimaient point ?

Notons en passant ce trait. Ce n'est pas la première fois que l'Allemagne a déclaré ne pas nous haïr. Si paradoxal que ce soit, la mentalité de ce peuple est si décevante qu'après tout il s'imagine peut-être nous aimer ; mais alors ce serait moins d'amitié que d'amour. Plaisanterie à part ! L'amitié est calme : elle ne montre pas cette fureur ni cette sauvagerie. Un tel génie de destruction ne peut être que le signe de l'amour jaloux et irrité qui veut nous amener à lui de gré

ou de force, et nous faire comprendre, pour la dernière fois, la beauté souveraine de la Force Allemande : la Force qui brûle, souille et dévaste.

Si un être humain, dans la rue, vous tenait les propos sadiques de M. Maximilien Harden ou de M. Wolfskell, vous le feriez bien vite boucler et soigner dans un cabanon.

Or, voilà tout un peuple qui se réclame de la Force pour se mettre au-dessus de tous et de tout : il s'ensuit que la France et ses alliés ont, eux aussi, une haute et réconfortante mission à remplir : désarmer, ligotter et doucher si bien ce peuple fou qu'il ne puisse plus désormais mordre ni détruire.

Pour vous aussi, Maximilien Harden, Karl Wolfskell, et vous, Messieurs les intellectuels, nous aurons été, par une juste réciprocité, « le Destin, la Nécessité, la Volonté, la Force enfin qui, d'après vous, contient le Droit, la Vérité, la Vie ! »

Quand cette massue que vous brandissez avec tant d'orgueil et de cynisme, se retournera contre vous et vous fracassera, c'est

la Force victorieuse, la Force suprême, la Force admirable qui aura imposé sa loi à vos dépens.

Et qu'aurez-vous à dire alors, s'il vous plaît ?

LA PAIX ALLEMANDE

Pourquoi les Allemands, avec une obstination de taureaux aveugles, foncent-ils sur nos lignes des Flandres, cherchent-ils à nous enfoncer ici ou là? Nous l'expliquons par leur hantise d'arriver à Calais. Mais pourquoi Calais ?

Pour menacer l'Angleterre? Un résultat aussi précaire ne vaudrait pas l'emploi de si grands moyens. Pour obéir au kaiser? L'entêtement et l'orgueil d'un homme, si dédaigneux qu'il soit de la vie de ses soldats, n'expliqueraient pas de pareilles hécatombes.

Pourquoi tiennent-ils tant à avoir Calais, qu'ils en fixent par fanfaronnade la prise au 10 décembre?

M. Maximilien Harden, dans sa revue la

Zunkunft du 17 octobre, nous donne peut-être l'explication : ce serait pour faire la paix.

Oui, s'ils avaient Calais, ils pourraient — c'est M. Harden qui parle — déposer les armes et dire au monde : « Vous avez vu ce que peut la force allemande...»

Après plus de trois mois de guerre, après le coup manqué sur Paris, après la défaite de la Marne et un certain nombre d'échecs retentissants en Prusse orientale, Pologne et Silésie, l'Allemagne consentirait généreusement à la paix. Elle ne demanderait rien, pas même le remboursement de ses dépenses de guerre : « La salutaire frayeur causée tout autour d'elle par les campagnes de cet automne lui seront un dédommagement suffisant. »

(Tiens, tiens ! Est-ce que les vins de la Champagne et les raisins de la Bourgogne seraient devenus trop verts ?)

Non ! dit avec dédain M. Maximilien Harden, des compensations, qu'est-ce que cela ? Où trouver dans cette guerre contre quatre grandes puissances, dont le front occidental

s'étend des Alpes à la mer du Nord, un gain qui vaille pour le peuple vainqueur ? »

(Vous voilà bien dégoûté, seigneur Picrochole, qui parliez il y a trois mois d'avaler le tiers de l'Europe !)

« L'on ne nous dédommagera jamais, déclare M. Harden, de la perte des innombrables jeunes forces dont nous portons le deuil après seulement quelques semaines de guerre. Si, sur dix mille braves tombés, ne se trouvait qu'un seul cerveau créateur, ce ne serait pas assez pour celui-là de mille millions. Et quel morceau de pays, nécessaire à notre germanisme, pourrait nous accorder en Europe soit la France, soit la Russie ? »

(Hum ! Hum ! voilà un désintéressement bien étonnant !)

Non, pas de conquête, pas de contributions de guerre, aucun démantèlement de forteresse ; une paix sans traité, sans parchemin ni cachets.

(En effet, pour ce que vous faites des chiffons de papier !)

Généreuse et magnanime, l'Allemagne se

contentera de « hisser la bannière d'assaut de l'Empire sur l'étroite bande de terre qui conduit au vaste monde des mers ».

(Ah ! ah ! c'est à vos ennemis détestés les Anglais que vous en avez, à présent ?)

« Donc, prétend M. Harden, nous garderons la Belgique à laquelle nous joindrons une petite bande de territoire un peu au delà de Calais. »

Calais et la Belgique, gages de la paix, M. Harden n'en demande pas davantage ! La Belgique fait très bien son lot : « Nous avons besoin d'un pays d'industrie et de chemins conduisant à la mer, d'une grande colonie non morcelée, de matières premières et de conditions lucratives de travail ».

M. Harden sait que, malgré la modération allemande, les Belges seraient hostiles au pouvoir nouveau; mais l'intérêt, l'intérêt, comment ne comprendraient-ils pas leur intérêt ?

(Dites donc, Harden, il me semble que ce peuple que vous qualifiez de positif et de mercantile, a su cependant faire passer, avant tout intérêt, son honneur ?)

L'honneur ? M. Harden est-il homme à s'embarrasser de pareilles niaiseries ! « La colère, s'écrie-t-il dithyrambiquement, ne pourra céder que lorsque le voisin verra de près le peuple à l'haleine de feu, chanté par Schiller, et se rendra compte des avantages que peut lui procurer la communauté. Anvers, non pas contre, mais avec Hambourg et Brême ; Liége à côté des fabriques d'armes de la Hesse, de Berlin, de la Souabe ; Cokerill allié avec Krupp ; les fers, les charbons, les tissus belges et allemands dirigés ensemble sur le marché du monde ; le Cameroun et le Congo réunis ; de tels profits ne sont-ils pas pour consumer la haine ? De l'ennemi mortel à qui on ne peut casser la tête, le sage, après réflexion, se fait un ami. »

Retenez cette phrase : elle en dit long sur la mentalité germanique !

LE CERVEAU MALADE

Est-ce là tout le cerveau de l'Allemagne?

On craint d'en être sûr, pour sa honte éternelle.

Ils sont, si je compte bien, quatre-vingt-treize intellectuels, professeurs de droit, d'histoire, de jurisprudence, de théologie protestante et catholique. Ceux-là forment le gros. Viennent ensuite les sciences positives : chimie, physique, météorologie, astronomie ; je ne relève qu'un professeur de médecine et qu'un d'anatomie : sans doute, les autres travaillent sur le champ de bataille. Deux écrivains, des musiciens, le président de la Société des Artistes allemands, deux conservateurs de musées et un directeur de bibliothèque complètent la fournée. Trente-huit

Berlinois, onze Munichois font nombre ; le reste s'émiette entre Heidelberg, Carlsruhe, Leipzig, Iéna, Stuttgart, Breslau, Halle, Gœttingue, Tubingue, Dusseldorf, Fribourg, Wurtzbourg, etc. On a voulu faire impression par cette surface géographique.

Je le répète : est-ce là tout le cerveau de l'Allemagne ?

Faut-il n'y voir qu'une minorité d'intelligences exaltées et perverties ? Reste-t-il une élite qui pense, qui juge, qui compare et qui se tait par prudence, par patriotisme ou par peur ?

Si cette élite existe, elle a tort de se taire ; et par là, elle partage la responsabilité écrasante endossée par ceux qui parlent, et sur quel ton ! Qu'il y ait près de cent intellectuels osant nier, à la face du monde civilisé, les pires crimes nationaux, cela suffit à condamner un peuple où n'apparaissent même pas les « dix justes » par qui le salut peut descendre. Devant cet effarant spectacle, nous avons le droit de dire :

Si tout le cerveau de l'Allemagne n'est pas infecté, il l'est assez pour que le mal soit

invétéré ou incurable autrement que par les moxas et la saignée, la manière forte si chère à ces messieurs.

Je ne relèverai pas l'absurdité de leurs dénégations : l'opinion publique de tous les pays en a fait justice ; et comment y ajouterait-elle foi, quand ces dénégations ont attendu, pour se traduire avec tant d'éclat, que le militarisme, avec lequel la culture allemande se solidarise comme le cerveau moteur avec le bras qui frappe, ait couvert la Belgique et la France de ruines et de cadavres, se soit souillé par le viol, l'incendie et le pillage ?

Il est trop tard, pour affirmer que l'Allemagne n'a pas voulu la guerre, quand les Livres blanc, vert, orange, de toutes couleurs et de toutes les diplomaties la lapident et la clouent au pilori. Il est trop tard, pour accuser la Belgique d'avoir commencé à massacrer les violateurs de son territoire. Il est trop tard pour se poser en défenseurs du droit des gens et de l'humanité. On vous connaît, beaux masques, on vous connaît !

Et voilà qui est bien le phénomène le plus curieux et le symptôme le plus morbide de la folie allemande. A voir ces intellectuels, « représentants de la science et de l'art allemands », ânonner de pareils mensonges, se targuer de semblables théories, et de surcroît se réclamer de « l'héritage sacré d'un Gœthe, d'un Beethoven, d'un Kant », comment douter que le cerveau de l'Allemagne ne soit irrémédiatement gâté?

Un pays, devant l'Histoire, témoigne surtout par son élite, car elle est le verbe agissant; elle éclaire les actes publics et leur donne toute leur signification. La pensée allemande, en révélant une misère d'âme qui n'exclut pas la perversité, dépose le bilan du Droit, de l'Histoire et de la Philosophie, pour ce peuple qui a eu de grands juristes, de grands philosophes et de grands historiens, car le Droit, l'Histoire, la Philosophie des peuples conscients réprouvent ces monstrueux sophismes. Et c'est là une faillite sans exemple.

Si un pays est solidaire de son élite, com-

bien celle-ci n'est-elle pas, de son côté, responsable de l'exemple et de l'enseignement qu'elle donne ! Voilà donc les éducateurs réfléchis de la jeunesse cultivée d'Allemagne, leurs maîtres, leurs guides; quelle abdication de ce que l'esprit reflète de plus lumineux, de ce que la loi morale exprime de plus pur ! « Il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Danemarck, » a dit Hamlet. Nous constatons : le cerveau de l'Allemagne est pourri par ses fausses doctrines d'orgueil, d'égoïsme et de cruauté; un afflux de sang lui fait voir rouge et la pousse à agir en démente furieuse.

Il eut été consolant de sentir que la pensée allemande subissait, en les blâmant, l'emprise de forces extérieures à elle; on eut aimé percevoir qu'elle gardait son sens critique, réservait son jugement; on eut souhaité de se dire que ces intellectuels, dont beaucoup se prétendaient nos amis et des admirateurs du génie latin, ne montreraient pas, dans ce déchaînement de haine contre nous, le regrettable aspect de la « Bêtise au front de taureau ».

Il faut en prendre son parti : le cerveau de l'Allemagne est perdu. Elle atteste, par la voix de ses intellectuels, par leurs mensonges absurdes, leurs affirmations ineptes et leur mégalomanie délirante, qu'il n'y a rien à espérer de sa raison et de sa lucidité. Il est inutile de discuter ; autant s'adresser à un mur.

La parole est au canon. En batterie, le 75!

OFFICIERS ALLEMANDS

Ils sont l'armature de la force allemande; privés d'eux, elle verrait assez vite ses rouages se désaccorder et ses pièces d'automates géants se désunir.

Recrutés presque tous dans la haute et petite noblesse, ils forment la caste supérieure du pays et ils ont, de leur caste, l'esprit exclusif, l'orgueil intense, l'arrogant maintien.

Sans doute ils sont fiers d'être officiers, ils savent quelle conception de l'honneur cela suppose, — un honneur très spécial, et plus proche du point d'honneur que de l'honneur même. — Ils savent que la bravoure est une des conditions essentielles de leur métier, et la plupart sont braves.

Mais ce n'est pas, comme chez nous, de

leur conscience profonde, de la beauté morale de leur rôle qu'ils tirent leur suprématie : c'est avant tout de se savoir des officiers, oui, mais des officiers nobles et des officiers allemands.

Un officier qui n'est pas noble, à leurs yeux, manquera toujours de quelque chose d'essentiel, gardera comme une tare native mal compensée par sa générosité, s'il est riche, et son seul mérite, s'il est pauvre. Car la pauvreté d'un noble allemand investi du grade d'officier toise de haut la pauvreté du non noble et la richesse, cependant profitable, du camarade sans quartiers ni parchemins, dans lequel il ne consentira jamais à voir un égal.

Être Allemand constitue à ses yeux un titre d'orgueil non moins grand, avec la conviction que rien, dans l'univers entier, n'approche d'un officier allemand. S'estimant de beaucoup supérieur aux officiers des autres nations, il ne faut pas demander en quel mépris l'officier allemand tient l'élément civil : pour moins que rien, alors même que ces civils, riches industriels, savants et professeurs et

hauts employés, contribuent pour une large part à la grandeur et à la prospérité de la nation.

Imbu du sentiment absolu de la caste, isolé par goût et par habitude de ce qui n'est pas le cadre restreint de sa vie propre, l'officier garde vis-à-vis de ses subordonnés la même morgue et la même attitude de Dieu descendu de son Olympe. Aucun lien de protection mâle et affectueuse du supérieur à l'inférieur, aucune de ces familiarités bourrues ou paternelles qui, sans diminuer le prestige du galon, rapprochent dans le péril l'homme qui commande et l'homme qui obéit. On ne voit guère l'officier allemand, prisonnier ou blessé, s'occuper du bien-être de ses hommes, mais dans trop de cas réclamer âprement le sien propre, refuser de monter dans le même wagon ou de coucher dans la même salle que ce bétail à deux pieds qu'est à ses yeux la troupe passive, bonne seulement pour la boucherie.

Inhumain, au nom d'un idéal de force armée et de préexcellence nationale, l'officier garde, que ce soit en paix, que ce soit en

guerre, cette figure raide et figée; hautaine et impérieuse, calquée d'après l'effigie suprême, le modèle parfait du grand reître, l'Empereur.

Ce que cette inhumanité peut atteindre de vil et d'odieux, et à quel degré l'obéissance farouche aux ordres reçus constitue pour l'officier allemand un devoir sans réplique, les cruautés et les sauvageries prescrites par le commandement en font foi. Ces majors et ces colonels qui décrètent l'assassinat et l'incendie, sont les dignes lieutenants de l'Attila moderne dont ils ont fait leur fétiche.

Cette mentalité, que ne légitiment pas même l'état de guerre et son enivrement brutal, s'aggrave, dans la vie de garnison, d'étranges défaillances qui, aux yeux d'un officier français, passeraient pour des manques de délicatesse et des forfaitures à l'honneur.

S'il faut en croire un livre écrit par un des leurs, le capitaine Pommer, cité par Téodor de Wyzéwa, dans la *Revue des Deux-Mondes*, l'officier allemand, surtout lorsqu'il est très

entiché de sa valeur sociale de hobereau, ne recule pas devant des expédients qui conduiraient en correctionnelle un maquignon sans scrupule. Il vendra très bien et fort cher à un camarade changeant de garnison un cheval dont il vantera les performances et qui, quelques jours après, se révélera boiteux, ou malade, ou déplorable rosse. L'officier allemand paye le moins possible ses fournisseurs, et entre le jeu et la dette tient un équilibre instable plus propre aux condottieres et aux rastas qu'à un chef d'élite de l'armée allemande.

Toujours d'après le capitaine Pommer — bien mauvaise langue, décidément — l'officier allemand se saoûle ignoblement à des repas de corps ou de gala, et termine ces dégoûtantes orgies en cassant, aux hurlements d'une horde en folie, la vaisselle et les meubles de l'hôtelier. Ce sont là jeux de prince, et ils se renouvellent, au gré de l'annotateur qui en fut témoin, trop fréquemment pour qu'il ne voie pas là une fâcheuse marque de décadence.

Ces remarques, affirme le capitaine Pommer, visent dans son ensemble la caste et le corps des officiers, partagés entre une existence de parade, de corvées militaires et une oisiveté tapageuse. Elles fortifient l'idée que nous inspire de plus en plus l'épreuve de la guerre : l'officier allemand est peu aimé de ses soldats et ne mérite pas de l'être, puisqu'il ne fait rien pour eux, sinon de les traiter souvent avec insultes et menaces, les frappant au besoin et les conduisant, revolver braqué, à l'ennemi.

Bon manœuvrier, solide outil de guerre, endurant et tenace, l'officier allemand, comme chef, vaut donc surtout par le servilisme mécanique des troupes; là où il manque, l'élan s'arrête; là où il tombe, le soldat est bien près de lever la crosse.

C'est que l'armée allemande, dans son intelligence informe et sa coordination massive, ne peut que refléter les qualités et les défauts de ses chefs. Elle en reproduit la férocité, les instincts de proie et de basse jouissance, l'orgueil allemand dans ce qu'il a de plus fréné-

tique; mais elle ignore cet élan d'âme, ce sublime ressort intérieur, cette force morale qui suppléent au nombre et qui, laissant à chacun de nos troupiers une force individuelle consciente, l'amalgament au faisceau des énergies collectives, toutes dévouées, toutes croyantes, toutes animées de ce souffle qui vient de l'esprit lorsqu'il brandit le glaive, et non de la bête stupide et déchaînée.

LA PENSÉE FRANÇAISE

L'Académie française vient de protester de haut contre le manifeste des 93 intellectuels allemands. Elle a bien fait, il était temps.

Beaucoup se demandaient, en effet, s'il n'y avait pas, pour l'élite de notre pays, une réponse unanime et éclatante à faire à ces messieurs d'outre-Rhin ? Sans doute leurs dénégations hypocrites ne méritaient que le mépris. Mais ce mépris, songeait-on, n'eût-il pas gagné à s'exprimer plus fortement encore que dans le verdict de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et à travers le grand discours de M. Louis Renault, en séance solennelle ?

Au moment où les Universités allemandes renforçaient de leurs déclarations le premier

manifeste, il s'imposait que l'Académie française, avec sa grande autorité, flétrisse comme elle a su le faire ces professeurs d'histoire, de droit, de théologie protestante et catholique, de chimie, de physique, ces conservateurs de musées, ces musiciens, ces littérateurs osant nier l'évidence et s'en venant affirmer leur étroite union avec le militarisme par lequel l'Allemagne se suicide.

Le public, qui est simpliste, n'eût pas très bien compris un excès de ménagements; et bien qu'il soit louable à des assemblées de haute culture de ne céder qu'avec réflexion à l'opinion, ce n'était certes pas le cas pour l'Institut de rester dans les nuages de l'idée pure et de l'abstraction motivée. Il l'a senti, et on doit l'en louer.

Nous sommes en guerre, agissons selon la guerre. Quand l'ennemi s'avance, on barre les routes, on fait sauter les ponts. Il convenait de signifier aux intellectuels allemands qu'aucun lien, matériel ou fictif, ne pouvait subsister entre eux et nous. Ne l'oublions pas : il s'agit pour la France de reprendre son rang

de grande nation, ou de végéter démembrée et anéantie, conformément au vœu des penseurs d'Allemagne.

N'allons pas réserver des possibilités de rapprochement ultérieur inopportunes. A quoi bon? Si elles doivent jamais se produire, il sera temps alors d'aviser. N'arguons pas qu'après ces terribles convulsions l'accalmie viendra, engendrant l'oubli.

Sans doute il existe un oubli historique, qui obéit à des causes complexes. Au premier rang figurent la sympathie ou l'antipathie, états d'âme souvent irraisonnés tenant à d'obscures et profondes racines, chez les peuples comme chez les individus. Viennent ensuite des facteurs moraux ou matériels : l'estime, la crainte ou l'intérêt.

Les raisons dynastiques ou politiques ont parfois mis aux prises des nations qui ne se haïssaient pas et qui, ensuite, se raccommodaient. D'autres fois, des malentendus, des irritations passagères amenaient cette tension d'orage qui fait dire dans le peuple : « Flanquez-vous une bonne peignée, et que ça finisse ! »

Certes, nos aïeux eussent été bien étonnés, après la lutte de Napoléon contre l'Angleterre, de prévoir que cent ans plus tard nous marcherions, Anglais et Français, amicalement côte à côte. Je tiens, de mon grand-père, un boulet rond craché sur nos troupes par un canon russe de Sébastopol, et qui maintenant sert, sur ma table de travail, d'inoffensif presse-papier.

Une perpétuelle bascule compensatrice, l'évolution d'idées et d'intérêts nouveaux, des sujets de crainte surgis de circonstances fortuites ou fatales, modifient de génération en génération le jeu des alliances. L'oubli historique s'instaure peu à peu quand l'âge des anciens adversaires a affaibli le ressort de leur haine, quand la mort a couché peu à peu dans la même paix funèbre la plupart de ceux qui s'étaient rués les uns contre les autres.

Cet oubli-là, après bientôt un demi-siècle, nous allions peut-être commencer à le connaître vis-à-vis de l'Allemagne, malgré la plaie jamais cicatrisée de l'Alsace-Lorraine. Nous voulions la paix, on ne saurait trop le répéter. La fureur

même qui nous anime ne fait que traduire l'amertume de nos illusions déçues, notre regret des sacrifices inutiles pendant quarante-quatre ans de paix, l'horreur de cette lutte indispensable contre la sauvagerie.

Oui, c'est chose sombre et terrible; mais qu'y faire? Sinon de réaliser impitoyablement cette nécessité; plus tard, sur le champ dévasté nous ramènerons la charrue et sèmerons le blé de vie.

Déjà, sans doute, pour échapper à l'horreur du cauchemar, chasser tant d'effroyables visions de villages en flammes, de cités bombardées, de joyaux de l'art anéantis, d'innocents fusillés, est-il des esprits sincères et génereux qui s'efforcent d'apercevoir, derrière les ténèbres rouges, l'aube d'un jour plus calme et le réconfort d'une réconciliation tardive. Ceux-là, devant les catastrophes engendrées, se demandent dans quelles conditions, entre la France et l'Allemagne, pourra descendre l'apaisement de l'oubli ?

Si ce souci avait retenu les intellectuels de France et mitigé leur indignation contre l'élite

allemande, il eût été à craindre qu'ils se fussent trompés.

En raison des haines presque inextinguibles soulevées par les procédés des soldats du kaiser, et en raison de la mentalité de cette nation entière, tout présage que nous ne pourrons oublier avant bien longtemps la conduite de l'Allemagne. Franchissant l'étape tracée par Bismarck, qui déclarait que la Force prime le Droit, elle a proclamé que la Force crée le Droit. Tant que de pareilles idées garderont leur puissance d'intoxication individuelle et collective, impossible d'espérer une chance même de rapprochement.

Le cataclysme hideux dont nous sommes témoins aura bouleversé trop profondément les cœurs et ébranlé les cerveaux pour que de sitôt les hommes en perdent la mémoire. L'âme du monde entier a été trop brutalement heurtée dans sa foi et ses aspirations d'un meilleur avenir pour n'en pas rester, pendant de très longues années, écœurée et révoltée.

C'est le châtiment de certains crimes commis contre l'humanité qu'ils entraînent une

série de maux incalculables. Jusqu'à quel millésime frappé sur la monnaie du Temps l'Europe se souviendra-t-elle de cet effroyable bain de sang ? Il est impossible de le prévoir. Devant tant d'agonies et de souffrances, on ne peut songer qu'aux réparations, complètes et terribles, qui s'imposeront !

VILLES OTAGES

Qui ne serait ému du cri de révolte poussé par Maeterlinck, prévoyant les désastres sacrilèges que la fureur de l'Allemagne exercera sur la Belgique, quand ils se verront forcés de l'évacuer ?

Ils ont avec un art infernal miné, assure-t-on à Bruxelles, la Grande Place de l'Hôtel-de-Ville et la cathédrale : une étincelle, et ces merveilles du temps ne seront plus qu'un amas de décombres. Qu'épargneront-ils ? Ils ont piétiné cette terre martyre, ils en ont souillé les femmes, mutilé les enfants, ravagé systématiquement les villes et les villages. Après Louvain, après Malines et tant d'autres crimes, ils assouviront leur rage de déception, ils déploieront l'horrible cruauté des fous

criminels. La fatalité de l'inexpiable les entraîne.

En se ruant sur ce petit peuple, désormais si grand dans l'histoire, ils ont commis la pire lâcheté, celle du fort contre le faible; et la fière résistance que leur a opposée l'admirable Belgique, a exaspéré, de toute leur vilenie, leur rancune. Ils ne pardonneront pas à cette terre de douleur, par leur espoir déjà conquise, sa délivrance.

Oui, d'eux tout est à craindre!

Au début de la guerre, le 6 août, un frère de pensée de Maeterlinck, un écrivain connu, le délicat poète Valère Gille, nous écrivait de Bruxelles ces lignes poignantes :

« Chers cœurs,

« Je donne ce mot à une personne qui se rend à Paris.

« A l'heure même où nous luttons, où nous souffrons, où nous mourons, car nous nous ferons tous tuer, je vous adresse le salut de la Belgique.

« Allez dire à Paris que les Belges sont

morts pour obéir aux lois de l'honneur et pour la cause de la civilisation.

« Ma femme, nos petits et moi nous vous embrassons comme on s'embrasse sur le navire qui va sombrer. »

Testament désespéré d'un poète et d'un homme de cœur ! Heureusement, la Belgique n'est pas morte, elle va ressusciter; mais comme on l'a saccagée; de quelle torture sortiront ces lieux et les êtres garrottés dans le premier réseau de l'occupation, alors que l'armée Belge, aux côtés de son noble roi, lutte et force l'admiration des peuples!

Avec quelle angoisse ai-je pensé, depuis, à tout ce que j'ignore de cet ami, à ce qu'il a dû souffrir, à ce qu'il souffre encore, à ce que souffrent sa courageuse jeune femme qui n'a pas voulu le quitter, et ses adorables enfants dont la santé a été menacée peut-être, quand les approvisionnements ont manqué.

Cette belle et pure famille opprimée, entre toutes, a incarné à mes yeux la Belgique sacrifiée. Que deviendront-ils, ces amis précieux, si les prévisions sinistres de Maeter-

linck se réalisent, et si Bruxelles, dans les flammes, devenait un autre Louvain ?

Comment arrêter ces reîtres sans honneur ni scrupules ? Quel respect auront pour une cité glorieuse des généraux qui proclament leur mépris de la Beauté ? Quels raisonnements auraient prise sur ces crânes durs ? Quelle pitié saurait émouvoir ces cœurs de silex ? Maeterlinck ne se fait pas d'illusions, ni personne ; il sait ce que peut endurer encore sa lamentable patrie, lorsqu'il écrit :

« Ils ne semblent plus accessibles à la raison, à aucun des sentiments dont s'honorent les hommes. Ils ne sont sensibles qu'aux coups. »

Et il propose avec une indignation vengeresse justifiée par son patriotisme, que, dès ce jour et d'urgence, les alliés désignent des villes otages, vouées a répondre pierre pour pierre de l'existence des cités belges :

« Si Bruxelles, par exemple, était détruite, Berlin serait rasé jusqu'au sol. Hambourg disparaîtrait si Anvers était dévasté. Nuremberg garantirait Bruges, et Munich serait la caution de Louvain. »

Il faudrait que cette menace fut solennellement notifiée, que l'engagement en soit pris, non seulement vis-à-vis de l'Allemagne, mais devant l'univers entier. Et Maeterlinck ajoute :

« C'est le seul moyen qui nous reste : il n'y a pas de temps à perdre ! »

Il a raison, nous ne pouvons lutter avec des procédés chevaleresques contre cette barbarie cultivée, fière d'être la Barbarie. C'est très beau de parler sentiment et honneur : nul plus que nos soldats n'est sensible à ces arguments-là ; et certes, une guerre loyale les eût vus généreux contre l'ennemi vaincu. Sauront-ils l'être toujours, quand, exaspérés par les visions d'horreurs, songeant à ce que la Belgique et notre peuple de France ont souffert, ils refouleront l'ennemi râlant sur son propre sol ? L'Allemagne a-t-elle songé aux périls qu'elle assume ?

Des villes otages : oui, il y a de la grandeur dans ce sombre mot. Il répond, comme un glas de réparation à cet autre mot navrant : les villes immolées. Ecoutons la voix de ce poète et de ce penseur qui a aimé l'Allemagne

dans son passé et qui l'abomine dans son présent. Fixons les villes qui serviront de rançon aux cités d'art belges.

Les Allemands n'entendront pas la menace. Habitués au bluff, ils ricaneront : « Quelle blague ! » N'importe, avertissons-les. Et s'ils nous y contraignent, si le feu s'abat sur leurs villes otages, peut-être alors comprendront-ils la leçon de la Force et de la Nécessité, leurs Déesses au glaive, leurs Walkyries sauvages.

Ah! je sais bien : nous ne voudrons pas ! nous reculerons à l'idée de détruire des œuvres façonnées par le lent essor des volontés et des intelligences, pétries par le sentiment des plus hautes solidarités religieuses ou civiques. C'est ici que les peuples nobles s'avouent désarmés. Ils hésitent à répondre à l'ignoble par des actes contraires au génie de la civilisation.

Soit ! Épargnons les monuments du passé, mais il y a autre chose en Allemagne : il y a les palais de leur industrie « colossale », il y a les temples neufs consacrés à la préparation

de la guerre, ports, arsenaux, casernes, forges de canons ; il y a des villes comme Berlin qui peuvent disparaître sans que l'Art verse une larme. Décrétons, d'accord avec nos alliés, que Berlin capitale, symbole de l'unité germanique, sera la victime expiatoire si le cœur de pierre fleurie de Bruxelles disparaît.

Ce châtiment, si l'orgueil de ce peuple de *Mattoïdes* l'exige, ne signifiera pas des représailles haineuses, mais, annoncé d'avance et sous conditions, aura le caractère d'un châtiment d'ordre mondial, la leçon de la Justice autant que de la Force!

SI J'ÉTAIS DIEU LE PÈRE

On a lu dans les journaux que le président Wilson a ordonné des prières publiques au Très-Haut, en le suppliant d'arranger les affaires que les hommes « ne peuvent eux-mêmes ni gouverner ni diriger », en l'adjurant de montrer « dans sa miséricordieuse bonté, un chemin là où les pauvres hommes n'en discernent aucun ».

Eh bien, si j'étais Dieu le Père, je répondrais :

— Merci, Wilson. Je ne puis qu'être fort sensible à votre intention : si l'encens plaît aux dieux, comment ne plairait-il pas au seul et vrai Dieu? Toutefois, n'attendez pas trop de mes bons offices, vous auriez l'air de chercher une échappatoire commode à une situa-

tion embarrassante. Rappelez-vous le proverbe : aide-toi, le ciel t'aidera.

« Vous dites que les hommes ne peuvent ni gouverner ni diriger leurs affaires. Alors, pourquoi êtes-vous président? Vous vous calomniez, mon cher. Si on vous a élu, c'est précisément pour que vous sachiez prendre les responsabilités que vous impose votre charge et pour agir selon les principes du droit et de la justice éternels.

« Vous dites encore que je dois montrer un chemin là où les pauvres humains n'en discernent aucun. Aucun, Wilson? Vous m'étonnez. Vous ne lisez donc pas les journaux? Les journaux américains, tenez, vous indiqueraient très bien, et à eux seuls, par leurs protestations indignées contre la sauvagerie allemande, les paroles modérées que vous auriez pu prononcer à l'occasion, par exemple, de la destruction de la cathédrale de Reims, où mon nom était sanctifié.

« Vous ajoutez que seul je puis « remédier à la paix » et « restaurer une fois de plus parmi les nations cette concorde sans laquelle

il ne saurait y avoir ni bonheur, ni vraie amitié, ni résultats sérieux du travail de la pensée dans le monde. « Bien dit! Très bien dit! Mais pourquoi voulez-vous que j'intervienne plutôt que vous et les autres États qui ont cru devoir suivre, avec une impartialité que j'admire, le développement de ces événements déplorables et en attendre l'issue pour fixer leur opinion?

« Intervenir? Et pourquoi donc moi et non vous, je vous prie? Je suis sollicité de trop de côtés à la fois pour satisfaire tout le monde, et ne veux, pas plus que vous, me mettre mal avec quiconque. L'empereur d'Autriche n'a pas douté une seconde que mon appui de Tout-Puissant ne secondât ses armées. L'empereur Guillaume a voulu me confisquer en m'appelant familièrement « son vieux Dieu ». Doutez-vous que le tsar, le roi Georges, le roi Albert, le roi des Serbes et les chrétiens de France — il en reste! — ne comptent eux aussi, et à meilleur titre, sur ma protection?

« Non, mon cher président. Je ne me mêle-

rai pas d'imposer le holà, je n'éclairerai pas des gens qui savent très bien ce qu'ils font, les uns pour le bien, les autres pour le mal. Je ne vous donnerai aucun conseil, car vous êtes assez grand à votre âge pour savoir où est la vérité et où est l'erreur. Souffrez que je prenne comme vous un parti prudent, sage et pratique. Moi aussi, mon cher Wilson, je reste neutre (1) ».

(1) Un comité d'artistes et de gens de lettres, présidé par MM. Léon Bonnat et Gabriel Hanotaux, a offert à l'ambassadeur des États-Unis, M. Sharp, en séance solennelle à la Sorbonne, un album de dessins et d'autographes dus aux artistes et aux écrivains français, en gage de gratitude envers la générosité des œuvres d'assistance américaines.

Je ne confonds pas pour ma part l'attitude circonspecte que M. le président Wilson crut devoir garder pendant si longtemps, avec les sentiments de révolte exprimés par la presse de son pays contre la conduite des Allemands. Les lignes qui suivent, inscrites sur l'album de M. Sharp, en font foi :

« J'admire le peuple américain pour son individualisme qui permet à chaque être de se développer à plein. J'admire le peuple américain pour le sentiment qu'il a de la vie intense, et qui ne se voit que chez les peuples

forts et neufs. J'admire le peuple américain pour sa faculté d'intégrer et d'assimiler toutes les races qui se fondent en lui, comme des alliages riches ou des scories dans une coulée de métal en fusion. J'admire le peuple américain pour la beauté physique de sa race, pour la culture que révèle son élite, et pour les magnifiques destinées qui l'attendent s'il sait faire triompher l'idéal des intérêts moraux sur les intérêts pratiques et utilitaires.

« Comme Français et comme homme, je garde au peuple américain une reconnaissance émue pour le noble et généreux élan qui l'a poussé à secourir les maux sans nom d'une guerre monstrueuse où nous avons été assaillis, et où nous défendons, non seulement notre Patrie, mais la justice du droit méconnu et la liberté en péril du monde. »

TROIS GUERRES EN UNE

Ce n'est pas une, c'est trois guerres que nous fait l'Allemagne. La première, la guerre classique, la guerre éternelle du feu et du fer, oppose ses soldats à nos soldats. Par la seconde, elle massacre et emmène en esclavage nos populations civiles, saccage nos monuments et nos usines : c'est la guerre à la richesse humaine et foncière de notre pays. La troisième et la plus moderne accumule l'amas de mensonges, de calomnies, de fausses nouvelles par les journaux complices ou achetés, par les conférences en pays étrangers, toute l'énorme et intensive propagande grâce à laquelle elle s'efforce de concilier des sympathies en rejetant sur nous et nos alliés ses propres méfaits.

Si paradoxal que ce soit, la moins redoutable de ces trois guerres est la guerre d'armées. Oui, en dépit du nombre, des levées d'adolescents et de vieux, de la masse compacte et formidable des combattants qui se jettent sur nous, nous ne nous plaindrions pas de l'horreur de ces tueries si notre adversaire respectait le code de l'honneur militaire et le code de l'honneur, tout court.

Nous ne reprocherions même pas à l'Allemagne sa nuée invraisemblable d'espions, le réseau de trahisons dont elle nous enveloppe, si elle n'ajoutait à ces procédés de sa fourberie habituelle les plus laides déloyautés : fausses sonneries, déguisements, drapeaux parlementaires masquant le tir à bout portant, emploi des balles dum-dum, achèvement parfois des blessés, enfin l'ignoble vilenie d'une soldatesque des vieux temps.

*
* *

En voyant l'Angleterre saluer courtoisement la perte du corsaire l'« Emden » et de son commandant, qui se montra chevaleresque,

c'est-à-dire qui remplit après le combat son devoir d'homme et d'officier, nous pouvons évaluer, à l'exceptionnel de ce cas, à quel point s'en éloignent sur terre les procédés de guerre allemands. Et, je le répète, ce n'est pas là le pire. Entre gens qui s'exterminent avec courage peuvent naître, à défaut d'une sympathie impossible, une relative estime militaire, certains ménagements, comme la trêve de l'heure des cuisiniers dans les tranchées, et certaines générosités comme celles que nous avons témoignées à des blessés et prisonniers allemands.

Cette guerre-là, même affreuse, peut rester loyale.

Où elle devient abominable, c'est quand elle emprunte la seconde forme : celle de la cruauté bestiale envers les citadins ou les villageois innocents, excusables même s'ils défendaient leur pays envahi. De cette guerre-là qui a pris dès le premier jour, vis-à-vis des Belges et à notre égard, un caractère de sauvagerie digne des plus antiques tribus de proie, rien ne lavera l'Allemagne. Chaque

heure, chaque jour qui s'écouleront, apportant plus de lumière, la feront maudire davantage.

Qu'ajouter, en effet, aux premiers résultats de l'enquête de M. Mirman dans la Meurthe-et-Moselle, à ces chiffres impressionnants d'otages, de fusillés, de maisons en cendres ? Et que pourra-t-on dire après M. Lloyd George proclamant dans son dernier discours que les Allemands ont tué en Belgique trois fois plus de femmes, d'enfants, de vieillards qu'ils n'ont décimé de soldats dans l'armée du roi Albert ?

*
* *

Quant à la troisième forme de la guerre allemande, en quels termes mesurés flétrir cette campagne de mensonges qui associe la presse et l'élite intellectuelle, ces agences de télégrammes frauduleux, ces colportages par ballots de livres, brochures, journaux destinés à « éclairer » les pays neutres, ces lettres d'Allemandes intellectuelles, ces démarches de socialistes allemands, ces affidés qui, par milliers et partout, s'évertuent à démontrer le bon droit de l'Allemagne à l'heure où le

kaiser dévoile l'ambition d'un Empire germanique maître du monde et ouvrant à l'Humanité une ère de bonheur inespérée ?

Cette troisième guerre, tandis que les deux autres font rage, bat son plein. Elle s'exerce avec une égale astuce et sous les masques les plus divers, tant dans l'intérêt de l'Allemagne victorieuse que dans celui de l'Allemagne acculée un jour à la paix. Cette paix, la guerre n° 3, la guerre des fausses nouvelles, des factums insidieux, des plaidoyers impudents déjà la préparent.

L'Europe et le Nouveau Monde sont inondés de journaux dans le genre de celui que je viens de recevoir et qui me vient de Suisse. Il est imprimé moitié en français, moitié en allemand. Que dit-il ?

Oh ! les choses les plus benoîtes du monde, mais d'un parti pris non douteux. Résumons-les :

L'Allemagne et la France ont été *également de bonne foi* en se croyant attaquées l'une par l'autre. Si les Allemands ont fusillé et incendié en Belgique, c'est pour *répondre* à une

guerre populaire belge, *contraire à leur tempérament*. Les Français qui se battent ne peuvent pas être *juge et partie*; donc ils ne doivent recourir à aucunes représailles; leur haine les conduirait à des actes injustes. Il est évident que les forces ennemies aux prises sont *égales*, et les résultats de la guerre *égaux;* dans ces conditions, la prolongation d'une lutte inhumaine s'impose-t-elle? Faut-il continuer à sacrifier des vies précieuses : est-ce qu'une paix *honorable* pour tout le monde...?» Et patati et patata !... Il y en a des colonnes sur ce ton !

*
* *

Que répondre, sinon que la France ayant à réduire non seulement une armée de soldats, mais des hordes d'apaches et tout un peuple de diffamateurs patentés, fera la paix quand elle aura prouvé à Guillaume II qu'elle n'est pas «la moribonde», comme il l'appelle, mais la Puissante et la Victorieuse. L'Allemagne, pour sa triple guerre, a mobilisé toutes les forces destructrices, la préparation militaire,

la terrorisation en grand et la pire perversité mentale : elle se dresse comme un monstre complexe et retors, d'une espèce unique en tératologie.

La France et ses alliés ne remettront l'épée au fourreau qu'après avoir délivré le monde, pour le Droit, la Justice et la Vérité.

PENSONS A L'AVENIR ! [1]

Un Allemand, le Dr Rommel, qui ne passe pas pour fou, bien qu'il le soit pour le moins autant que les Ostwald, les Lasson et autres intellectuels, a écrit que, sitôt les Français réduits en esclavage, il faudrait les affaiblir par des maladies appropriées et les empêcher de se reproduire. On les remplacerait ensuite avantageusement par la solide et féconde race allemande.

(1) Depuis que cet article fut écrit, des décisions de commandants de corps d'armée, des mesures administratives, des protestations indignées dans la presse n'ont cessé de signaler le péril croissant de l'alcoolisme et son permanent scandale : blessés des hôpitaux qui retardent ainsi leur guérison; soldats de l'arrière encombrant les bistros; femmes de mobilisés en perpétuel état d'ivresse. Qu'attend-on pour prendre des mesures énergiques, des mesures de salut public?

D'abord vous vous esclaffez, et puis à la réflexion... il ne faut pas dédaigner ce que disent les fous. Ils ont d'étranges lueurs et, dans leur absurdité, parfois la vérité perce. Aussi bien, notre bon sens public se serait de lui-même avisé qu'à deux grands périls il faut deux grands remèdes.

Deux grands périls? Oui. Ce n'est pas l'heure de trop nous accuser de nos fautes, alors que notre peuple en armes, stoïquement, les fait oublier; mais ce serait nous mentir à nous-mêmes que de nier nos erreurs. Constatons-les pour n'y pas retomber. A quoi servirait le tragique enseignement de la guerre, si nous ne savions en profiter?

Une autre France va sortir de ce creuset géant de sang, de boue et de cendres. Une large coupure rouge sépare déjà le passé de l'avenir. Des idées nouvelles prendront leur vol. Méditons les paroles du fou.

S'inspirant de la théorie américaine de rendre les criminels inaptes à engendrer une postérité goitreuse, tuberculeuse, épileptique et meurtrière, nous tenant pour si dégénérés

que nous ne devrions plus être qu'un bétail de somme au service de l'Allemagne, il propose froidement de nous interdire toute procréation.

Vous protestez, et je le conçois ! Notre race se réclame volontiers du coq gaulois, dressé sur ses ergots et chantant clair après victoire. Pourtant, ne faisions-nous pas déjà le jeu de notre ennemi par notre dépopulation croissante ? Sans elle, eussions-nous dû rétablir en hâte le service de trois ans ? N'était-elle pas tellement entrée dans les mœurs que c'était, il y a quelques années (j'en sais quelque chose !) heurter violemment l'opinion que de réclamer pour les Français une postérité plus nombreuse ? Que d'injures ai-je reçues pour avoir écrit dans un grand journal parisien que chaque famille française devrait avoir trois ou quatre enfants !

Sans vouloir insister trop, comment ne pas reconnaître que ce qui fait la force allemande si dense et si massive, c'est précisément parce que, très prolifique, l'Allemagne n'a cessé de mettre au monde de futurs soldats, jusqu'à

s'arrondir chaque année du nombre d'un corps d'armée, alors que chez nous — les économistes et quelques écrivains le signalaient en vain — on économisait parcimonieusement la vie nationale, si riche pourtant en énergies héroïques, au risque de la voir se raréfier, tarir même en certains départements agricoles de façon inquiétante. L'Allemand nous propose un moyen radical : plus d'enfants du tout! Nous y allions plus lentement, mais à la longue, hélas! nous y serions allés tout de même.

Qu'importe, objectera-t-on, puisque la qualité remplace la quantité et que finalement nous serons vainqueurs, nos alliés aidant? Très vrai! Mais pensez-vous, là, de bonne foi, si nous avions fait beaucoup d'enfants depuis quarante-quatre ans, que nous nous en porterions plus mal aujourd'hui avec des centaines de mille soldats jeunes et robustes en plus?

Second point : le Dr Rommel propose de nous inoculer des maladies pour précipiter notre déclin. Charmante idée! Ne souriez pas : nous commencions à en avoir déjà une dans

le sang, et une terrible maladie. Heureusement qu'il dépend de nous de l'éliminer, et nous le ferons, j'espère. Vous savez comme moi de quel fléau je veux parler : l'alcoolisme, qui affaiblit, qui hébète l'intelligence et vicie le sens moral; l'alcoolisme, qui prépare des générations inférieures, vouées aux tares nerveuses et aux impulsions homicides. Bien que les ravages de l'alcoolisme eussent pu s'avérer bien pires, on les a vus à l'œuvre avant la guerre, comme aussi l'indifférence regrettable des parlementaires, jusqu'au jour où, la mobilisation déclarée, le gouvernement a supprimé l'absinthe.

Excellente mesure! Encore n'est-ce, m'affirme-t-on, que dans certains départements, et ne sera-ce peut-être que temporaire, alors que l'occasion s'impose décisive à tous les préfets pour exorciser partout à la fois la Fée verte, la sinistre empoisonneuse. Et pourquoi pas du même coup la Fée blanche et la Fée jaune de l'alcool?

Est-ce que l'État russe ne vient pas de donner un magnifique exemple en renonçant

à la vente fructueuse du poison sous toutes ses formes?

Qu'importe, dira-t-on, est-ce que nos hommes s'en battent moins bien? Ils se battent admirablement; mais qui peut dire si dans trente, cinquante ans, l'alcoolisme grandissant, ils montreraient, après le coup de fouet du début, la ténacité, la patience résolue, l'endurance inouïe dont ils font preuve? Si l'absinthe est nuisible pendant quelques mois de guerre, pensez-vous qu'elle soit bonne pendant les longues années de paix? Si l'alcool ruine la race, pensez-vous qu'il doive être respecté comme un dieu? Nous avons le vin, le bon, le gai vin de France : celui-là, quand on n'en abuse pas, ne fait pas de mal; au contraire, il réjouit le cerveau et ranime le cœur. Qu'il nous suffise! Mais l'alcool, le funeste alcool populaire, mais l'absinthe!

Français, mes amis, ayons le courage de prendre une bonne résolution : profitons des leçons du fou, ou mieux ne prenons conseil que de nous-mêmes. La France a besoin d'enfants; eh bien! la victoire obtenue et les foyers

reconstitués, croyez-moi, faites des enfants dans la mesure de vos ressources. On n'en a jamais trop quand il s'agit de défendre sa patrie. Et croyez-moi aussi, guerre à l'alcoolisme ! Ne lui permettons pas d'obscurcir notre flamme d'intelligence, de bonne humeur, de vivacité. Elle ne doit rien à la drogue corrosive; elle est notre signe lumineux, elle éclaire le monde : gardons-la intacte !

OFFICIERS FRANÇAIS

Si les officiers allemands forment l'armature rigide de leur armée, les officiers français en sont le souple et le merveilleux ressort, l'âme d'acier. Rien dans leur idéal, dans leur conception du métier, dans leur façon de vivre avec leurs hommes qui les fasse ressembler à leurs adversaires.

L'officier français ne constitue pas une caste dans le peuple, il forme une élite. Il rêve sans doute lui aussi la supériorité de son pays; mais son hérédité mentale, sa culture, son tempérament ne lui permettent de concevoir cette supériorité qu'en accord avec les principes éternels de la justice et de la civilisation. La guerre, à ses yeux, est moins un moyen de s'agrandir en terres et en richesse que de se

multiplier en valeur d'énergies françaises. Il n'y voit point une méthode de proie organisée, mais une école de vertus fécondes qui trouvent en elles-mêmes leur raison et leur but.

L'officier français n'est pas issu, comme l'officier allemand, d'un dur arbre généalogique et ne va pas rechercher ses racines dans l'orgueil d'un passé mort. Il sort de la foule, du puissant terreau des origines nationales de toutes natures. Aristocrate, il ne se targue certainement pas en ce moment, seyez-en sûrs, de ses quartiers de noblesse ; pour un peu il s'appliquerait le mot de Gœthe : « Ce que tu as hérité de tes pères, conquiers-le, si tu veux le posséder ! » Bourgeois, il sait qu'il a des traditions à maintenir, des exemples à donner. Plébéien, il ne tire pas plus vanité qu'il ne convient de s'être créé lui-même. Il ne considère pas que ses galons l'isolent ; il voit en eux le lien mystique qui l'attache à ceux qu'il commande.

L'officier allemand juge qu'il fait grand honneur au bétail de guerre en le poussant au feu ; l'officier français considère que c'est un

honneur pour lui d'être élu pour les responsabilités et désigné pour le sacrifice. Jamais êtres ne différèrent autant, même si parfois ils se rejoignent dans le même effort antagoniste, la lutte pour la défaite ou la victoire.

S'ils contrastent essentiellement dans la façon dont ils traitent leurs inférieurs, ils accusent encore cette différence dans le maintien de la discipline. La discipline, force principale des armées, l'officier allemand l'impose s'il y a lieu par la brutalité, l'injure, les menaces, les coups, la contrainte qui asservit le soldat et l'hébète; il agit avec un complet mépris de la vie humaine, du troupeau dont il dispose pour la boucherie, alors que l'officier français agit par l'autorité morale du commandement, la clarté d'un regard et d'un sourire, le mot qui fait vibrer la fibre essentielle, la connaissance enfin du cœur de ses hommes.

Comme elles sont françaises, ces histoires qu'on nous a contées, fruits d'héroïsme au suc léger et savoureux, et si nombreux qu'on les cueille à tout venant. Vous les avez lues

comme moi dans les journaux. A ces minutes terribles où il faut marcher, et où parfois les plus braves hésitent, pris au dépourvu par une rafale de balles, c'est par exemple le capitaine qui, côte à côte avec le commandant, se promène en causant, comme sur le mail, devant les fantassins couchés. C'est l'officier qui avise un pommier et commande, pour empêcher la panique : « Allons, quatre hommes pour la corvée des pommes ! » C'est le lieutenant qui prend son kodak et, sous le feu : « Ne bougeons plus ! » photographie sa section, la forçant par ce simple acte à regarder en face et à se tenir ferme. C'est le sous-lieutenant qui met ses gants comme pour le bal, et pique à son képi son « casoar» de Saint-Cyrien comme pour une revue. C'est cet autre qui, avant la charge, dit : « Et maintenant, mot d'ordre : le sourire ! »

Des traits comme ceux-là sont milliers.

Ménager de l'existence de ses hommes quand il le peut, soucieux de leur bien-être, partageant avec eux les privations, aidant à panser leurs blessures, conservant jusqu'à la mort

cette intime communion du cerveau qui commande avec le bras qui exécute, l'officier français, là où l'Allemand se contente d'observer un point d'honneur restreint, a pour loi l'honneur, dans la vaste et belle acceptation du mot.

Ne cherchez pas ailleurs l'explication de l'endurance et du courage de nos armées. Entente profonde de l'officier et du soldat : là est le secret. Et si vous vous demandez pourquoi, malgré leur morne courage, leur entêtement haineux et l'idéal farouche qui les anime, les Allemands ne nous ont enfoncé ni dans l'Argonne, ni sur l'Aisne, ni sur la Somme, ni dans les Flandres, voici la réponse : l'officier allemand peut conduire ses hommes à l'assaut, mais il ne les domine pas dans le mystérieux et le profond d'eux-mêmes ; il ne les tient pas par le faisceau de ces forces spirituelles : la confiance dans le chef, l'estime, la sympathie, le respect pour le chef.

N'attribuez pas à autre chose la bonne humeur à souffrir que montrent nos hommes

dans les tranchées : cette guerre, nouvelle pour eux, merveilleuse adaptation de combattants préparés à l'offensive, au bond héroïque, et qui ont dû apprendre et qui ont appris la patience la plus difficile, celle qui consiste à attendre la mort ou à la donner en silence, dans l'immobilité d'une taupinière.

La victoire que nous payons chèrement, mais que nous obtiendrons par une prédestination sûre et inévitable comme une résultante de lois organiques, viendra de là et non d'ailleurs, de cette centralisation parfaite de la pensée motrice et du rouage humain obéissant.

Ça sera la grande leçon de cette guerre. Les Allemands ont préparé pendant quarante-quatre ans l'outil de conquête : ils ont forgé des canons lourds, gonflé des zeppelins, fabriqué des avions, multiplié les automobiles blindées, façonné au pas de parade des automates au visage d'hommes. Tout ce que l'enseignement de l'orgueil, de la brutalité, de la ruse et de la cruauté peut donner d'exaltation à des êtres de guerre et à l'emploi des engins

de destruction, ils s'y sont employés sans mesure.

Et cependant, les voilà refoulés, demain assaillis, dans quelques mois vaincus. Ils ne leur servira de rien d'avoir violé et saccagé l'héroïque Belgique : un homme de cœur, le roi Albert, et un petit peuple ont suffi pour leur infliger la première défaite, pour paralyser leur mauvais coup, pour attirer contre eux la haine tenace de l'Angleterre et l'indignation des neutres les plus indifférents.

D'où vient ce prodige, et pourquoi les avons-nous chassés de la Marne, et pourquoi demain les refoulerons-nous, avec nos courageux alliés, hors de Flandres? Par cette vertu qui unit, du chef suprême au dernier petit soldat, nos armées désormais entraînées, habituées à tout, bravant la fatigue et le danger, par cette puissance morale que rien ne remplace, non, pas même la force brutale, et qui vient non de la matière, mais de l'Esprit !

L'AIGLE NOIR
ET LE VAUTOUR CHAUVE

Quel châtiment le destin réserve-t-il à ces deux répugnants complices, tous deux empereurs, tous deux fourbes, tous deux féroces ? Il faudra cependant bien qu'ils expient, et terriblement !

De Guillaume II et de François-Joseph, de ces deux hauts rapaces, l'un vaut l'autre.

Tous deux se ressemblent comme les oiseaux noirs au cou décharné, au bec ouvert, aux pennes écartées de leur blason d'Empire. Un même signe d'orgueil et d'hypocrisie les stigmatise. Confiants dans la force brutale de leur armée, tous deux ont voulu rejeter sur autrui la responsabilité de leur crime, tous

deux ont invoqué un Dieu à leur ressemblance ; on les a vus l'un et l'autre résister à la suprême adjuration de l'Eglise, au descendant de Saint Pierre, comme ils ont résisté à la sagesse parlée par leurs pairs, les souverains d'Angleterre et de Russie.

Même dédain chez eux de la faiblesse : ils sont forts, c'est pour écraser. La Serbie se soumettait ; François-Joseph lui déclare la guerre, sachant que le premier coup de canon aura des échos dans les Vosges et fera sursauter la Russie. La Belgique résiste parce qu'elle ne veut pas être forcée ; Guillaume l'envahit, la piétine, la brûle et l'extermine sans pitié, avec une férocité inconnue des temps modernes, dans une frénésie de viol et de meurtre sans exemple.

Comme ils se ressemblent, l'un dément et l'autre au cerveau affaibli ! Même mépris chez les deux empereurs de ceux qui les servent, de ces peuples qu'ils ont enivrés d'un mauvais vin de mensonges, échauffés de rêves injustes, nourris d'ambitions creuses. C'est à l'égorgement qu'ils précipitent par centaines

de milliers leurs soldats sans compter, sans hésiter, avec on ne sait quel absurde aveuglement, comme si l'instinct du bec, du ventre et des serres les ruait sans réflexion sur la proie convoitée.

Leur cruauté foncière les apparie. Guillaume laisse ses officiers de troupe achever parfois les blessés, aussi bien les leurs que les nôtres ; ses médecins laissent mourir dans l'encombrement ceux qui ne peuvent retourner se battre. François-Joseph fait fusiller ses propres régiments : officiers et soldats tchèques. Envers l'ennemi, les ordres sont les mêmes : le Serbe ici, le Belge et le Français là, populations civiles, villages et cités seront détruits parce que la terreur fait partie du système. Le souverain qui préside de loin à la destruction de Louvain et celui au nom de qui on menace Venise de bombardement, si l'Italie bouge, appartiennent à la même race.

Où ils diffèrent, c'est de mentalité. Entre associés de rapine, il en est un, plus fourbe, qui exploite l'autre. L'Autriche-Hongrie s'aper-

cevra bientôt, si ce n'est fait, qu'elle a joué le rôle de dupe. De moindre valeur militaire, ayant subi déjà des défaites mémorables, elle sentira la première passer sur elle le frisson de l'épouvante. Si chambré, si influencé que puisse être François-Joseph, il finira bien par connaître, à défaut de remords, l'humiliation amère de voir son empire disparate se désagréger et, lui vivant, échapper à ses mains décrépites. Alors il sera temps de commander son cercueil.

Sans vaine cruauté, n'est-ce pas le vœu de notre conscience en ce moment ? Que les deux sanglants coupables ne meurent pas trop vite, car ce serait une dérision du sort. Imaginez-vous le kaiser râlant d'un chaud et froid, mourant de la bronchite qui l'a forcé au lit ! Le voyez-vous encore foudroyé, comme il n'a tenu qu'à quelques minutes de hasard, par une bombe d'avion ? Non, non ! Lui aussi doit souffrir dans son orgueil, dans ses sentiments, dans sa chair, pour l'abominable torture physique et morale qu'il a infligée sciemment à des millions d'innocents.

Déjà la rançon s'annonce. Déjà il paie. L'avez-vous vu, errant et fantômal, statue drapée de la cape grise dans ses autos de rechange ou ses trains de luxe maquillés en ambulances, courir, comme dans un brusque affolement, d'un bout à l'autre de son empire menacé ? Vous le croyiez aux Vosges, il était à la frontière contre les Russes ; vous le supposiez en Belgique, rentré à Potsdam, il repartait pour Coblentz ou Aix-la-Chapelle. Il a déjà l'air hagard des criminels que l'invisible Némésis traque. Ses cheveux ont blanchi. Il passe des nuits sans sommeil. En ce moment, la fièvre le brûle.

Qu'est-ce que cela : appellerons-nous cela souffrir ? Non ! Il lui faut un châtiment digne de sa perversité. Ne me dites pas qu'il est irresponsable : il jouit de la responsabilité atténuée qui conduit très bien les simples hommes en cour d'assises. Objecterez-vous qu'on lui a forcé la main, que son fils...? C'est Guillaume II qui règne et non un autre. Maximilien, Louis XVI, Charles Ier étaient cer-

tainement moins coupables que lui, et on les a condamnés.

A Guillaume, à François-Joseph, qu'est-ce que le destin réserve ? La défaite, le démembrement de leurs empires, le désarmement de leur force militaire, des contributions de guerre formidables ; oui, mais après ?

Il seront déposés, dévêtus du manteau de sacre, décoiffés de la couronne ; on leur enlèvera le globe de la Terre qu'ils voulaient étreindre et la main de Justice qu'ils n'ont su respecter ; mais après ?

Comment seront-ils atteints ? L'assassinat de l'émeute les guette-t-il ? Sera-ce le verdict des alliés qui les vouera, prisonniers d'une île lointaine, à un crépuscule de regrets désœuvrés ? Echapperont-ils à ce qui serait la justice, leur procès instruit devant un tribunal des Peuples ou jugé par ce Congrès de La Haye dont ils ont violé toutes les conventions ? Fraudant l'échafaud mérité, promèneront-ils, rois errants redevenus des particuliers pauvres, une morne fin de parias qu'infâme l'opprobre de leur passé ?

L'avenir le sait. Un seul vœu, dieux justes, est permis! Qu'ils ne disparaissent pas, indignes de cette consolation, dans un fracas de bataille et les armes à la main; qu'ils ne meurent pas en soldats!

ENTRETIEN DE GŒTHE AVEC ECKERMANN

« Nous Allemands, nous sommes d'hier. Depuis cent ans nous nous sommes très sérieusement cultivés; mais il se passera encore quelques siècles avant que nos concitoyens acquièrent assez d'esprit et de haute culture pour qu'ils puissent rendre, ainsi que les Grecs, hommage à la beauté, s'enthousiasmer pour un beau chant, et que l'on ose dire d'eux que dès longtemps ils ne sont plus des Barbares. » GŒTHE.

Gœthe était assis sur sa vieille chaise de bois; sa tête reposait contre l'appui-tête qu'il fit faire, il y a bien des années. Il portait sa robe de chambre en flanelle blanche, et ses jambes étaient enveloppées de la couverture de laine qui l'a suivi partout, dans sa campagne en Champagne.

A mon grand étonnement, il ne me témoigna pas son urbanité ordinaire et, tant il était absorbé, répondit à peine à mon salut.

— Quel affreux spectacle, Eckermann, me dit-il; l'Allemagne ne court pas seulement au suicide, elle entend ne disparaître du monde qu'accablée d'un mépris éternel.

Je vis qu'il avait fait retirer, d'un des casiers chargés de gravures, le portefeuille qui contient les vues des monuments et des tableaux les plus précieux de la Belgique.

— C'est trop certain, reprit-il avec une amertume bien peu conforme à sa sérénité habituelle, c'est trop certain! Les Allemands ne sont plus que des Barbares et, qui pis est, des « Barbares civilisés »! Quoi, parce qu'un petit peuple dont ils violent la neutralité se permet de leur résister, ils ont détruit à Louvain, à Malines, des monuments historiques de la plus grande beauté, broyé sous les bombes ce que la pensée humaine a élevé de plus délicat et de plus noble, brûlé des chefs-d'œuvre, peintures, missels, livres rares; et les Vandales du xxe siècle, capables de pa-

reilles abominations, sont des Allemands, nos frères !

— Sans doute, fis-je, il est regrettable, Excellence, de voir commettre contre les choses inertes de pareils attentats, mais n'est-il pas aussi douloureux de penser qu'on frappe de mort horrible des populations innocentes, à moins qu'on ne puisse douter des atrocités qu'on prête à nos soldats ?

*
* *

Gœthe répliqua avec énergie :

— En douter ? Plaisantez-vous ? Ils portent sur eux des ordres écrits, entendez-vous, pour brûler tout, fusiller les femmes, les enfants, les otages ; ils savent qu'ils doivent partout répandre la terreur. On a beau nous mentir, semer les fausses nouvelles les plus absurdes, je sais, de source trop sûre, que nos troupes ne se font aucun scrupule de jeter des enfants dans les flammes ; à d'autres ils coupent le poignet ; ils en ont même été chercher jusque dans le ventre profané de leur mère, afin d'anéantir la race des Français.

— N'exagère-t-on pas? objectai-je.

Gœthe répondit :

— Il suffit qu'un certain nombre de ces faits soient vrais, pour entâcher à jamais notre mémoire et appeler sur nous un châtiment sans merci. Au reste, Schœllendorff, un de nos ministres de la guerre, n'a-t-il pas proclamé qu'à se battre tout est bon, et qu'il faut chez l'ennemi saccager le territoire et détruire les habitants?

— Il est patent, dis-je, que ces procédés répondent à la haine de l'Allemagne contre la France.

— Certes, interrompit Gœthe, cette haine est implacable; elle tient à l'envie jalouse contre une rivale prospère, et aussi au poids d'une mauvaise conscience, car l'Allemagne n'a pu digérer sa spoliation de l'Alsace-Lorraine; cette conquête est restée entre les deux peuples comme un champ de discorde. Mais dans ces actes de sauvagerie coexiste un autre élément dont vous devez tenir compte : c'est la méthode d'un délire d'ambition démesurée. Je dis bien, une méthode; c'est-à-dire

un système organisé de ravages et de meurtres.

« Voilà ce qui me révolte le plus ! J'ai assisté jadis à la guerre contre ces mêmes Français, à qui je ne puis refuser de la sympathie et de l'admiration. Jamais alors nos soldats ne s'étaient abaissés à de pareils excès ; et, quant aux Français, j'en fus quitte à bon compte. J'eus dans ma propre maison à mettre sous clef un ou deux garnisaires pris de vin. Nous en vînmes à bout avec l'aide de ma chère Christiane et d'un voisin obligeant.

*
* *

Je déclarai :

— Cela n'a rien de comparable, en effet, avec ce que nous voyons aujourd'hui.

— Non, la cathédrale de Reims effondrée, Notre-Dame atteinte par une bombe des « Tauben », voilà des faits inconnus dans la plus odieuse violation du droit des gens.

« Eckermann, reprit-il, rappelez-vous que j'ai prévu cela. J'ai toujours redouté pour l'Allemagne son unité, si cette unité devait la conduire à l'exaltation de la force aveugle et

à l'esprit de conquête mondiale. Ma crainte ne s'est que trop réalisée.

Je répondis :

— Cette conversation est restée gravée dans mon souvenir. Deux ou trois jours auparavant, vous aviez reçu à dîner Monsieur le conseiller des Mines Nœggerath. On était à la fin d'octobre; la verdure pâlissait sur la route d'Erfurt et on servait à table des noix dépouillées de leur coque verte. Vous me fîtes l'honneur de remarquer que le développement de l'humanité semble calculé sur des millions d'années; et même vous doutiez, tant elle rencontre d'obstacles et de misères sur sa route, qu'elle dût jamais devenir meilleure, plus forte et plus heureuse...

— Les faits actuels, dit Gœthe, le démontrent assez!

— De là, vos propos sont tombés sur l'unité de l'Allemagne. A vos yeux, ce devait être surtout une unité d'ordre économique, commercial, monétaire. Car, ajoutiez-vous, et je cite par cœur vos paroles : « *Si l'on croit que l'unité de l'Allemagne consiste à en faire un*

seul et énorme Empire avec une seule grande capitale, et si l'on pense que l'existence de cette grande capitale contribue au bien-être de la masse des peuples et au développement des grands talents, on se trompe ! »

— Et j'ajoutai, reprit Gœthe : « *Si nous n'avions en Allemagne qu'une seule capitale, je serais curieux de savoir ce que serait aussi le bien-être matériel qui va de pair avec la civilisation morale.* » Passe pour le premier point, je n'en nie pas les effets ; mais quant au bienfait de la civilisation morale, voulez-vous me le montrer ? En ce temps-là, Francfort, Brême, Hambourg, Lubeck étaient grandes et brillantes : on voyait en elle des foyers d'intelligence. En est-il de même aujourd'hui qu'elles sont annexées au grand Empire allemand, devenues villes de province, d'énormes réceptacles d'arsenaux et de casernes ?

*
* *

Je constatai :

— Il paraît évident que la Prusse a exercé sur le reste des États une prédominance né-

faste par son esprit guerrier et sa morgue aristocratique. Elle a asservi le reste de l'Allemagne et l'a pliée à son génie de guerre et de proie.

— Œuvre d'une heure devant les siècles, déclara Gœthe, car le démembrement de notre patrie risque d'être au bout de cette guerre abominable; et mon seul étonnement est que tout l'univers civilisé, dans son indignation, ne se soit pas encore dressé contre nous. Les protestations de la presse en Amérique, en Danemark, en Suisse, en Italie contre notre œuvre de mort et de ruines ont retenti douloureusement dans mon cœur.

— Voyez-vous une fin à tout cela?

— Il n'y en a pas d'autre, dit Gœthe, que notre écrasement final. Notre armée est une merveilleuse machine de précision et de force; mais elle a affaire à trop puissante partie. Quant à nos hommes d'État, ils sont plus bêtes que des oies.

Gœthe ne recula point à se servir de ce terme injurieux, qui me fit sursauter.

— Oui, répéta-t-il, Bismarck au moins avait

le cynisme de son orgueil; mais Bethmann-Holweg, mais Jagow, quelle maladresse, quelle pauvreté d'âme! Oser déclarer que violer la neutralité d'un peuple libre n'est que vétille sans importance, dictée par la nécessité; offrir un vil marché à l'Angleterre et se voir repousser par elle avec mépris, ah! quelle honte pour nous!

— Vous avez certainement lu, demandai-je, les manifestes de nos Intellectuels?

— Ils m'ont empli de tristesse et de dégoût, répondit Gœthe. Prétendre que la culture allemande est due au militarisme et se confond étroitement avec lui, constitue une théorie de recul vers la sauvagerie. Comment des savants, des penseurs, des écrivains, osent-ils émettre pareille aberration et se réclamer de l'idée de la Force et de la Nécessité, qui est une loi bonne pour l'ours des grottes préhistoriques, mais non certes une règle de vie nationale pour des civilisés. Car précisément le rôle de la civilisation est d'élever les revendications du Droit contre la Force. Bismarck, en déclarant que celle-ci

primait le Droit, reconnaissait encore à ce dernier une existence précaire. Mais nos Intellectuels s'en vont proclamer que la Force crée le Droit! Les « Apaches » ne raisonnent pas autrement.

— Vous avez vu qu'ils invoquent votre glorieux nom ? fis-je observer.

— Je n'ai rien de commun avec eux, Dieu merci, répliqua Gœthe avec une extrême vivacité, je les désavoue de toute mon âme! Qu'y a-t-il donc de comparable entre l'Allemagne de mon temps et celle d'aujourd'hui ?

*
* *

Il releva la tête après un court silence et reprit avec douleur :

— Oui, nous fûmes autrefois une nation généreuse, vibrante, véritable foyer de lumière et de pensée. Et voilà que sous la botte de ces Hohenzollern, race obtuse, sournoise et féroce, notre peuple allemand, atteint de folie contagieuse, ne présente plus que le spectacle ignoble de quatre millions de bouchers dressés contre les trois quarts de l'Europe, afin de

faire prédominer une humanité lourde, brutale, bassement jouisseuse et dépourvue de tout idéal noble ! »

« Eckermann, ne me dites plus rien ! Je suis pénétré d'une horreur plus forte que ma raison et ma sagesse. Allemagne ! Allemagne ! fallait-il que tu te révélasses au monde sous cet aspect hideux ? »

Deux grosses larmes coulaient sur les joues de Gœthe. Il semblait hors de lui. Non, jamais je ne l'avais vu ainsi.

PEUPLES HÉROÏQUES

Deux petits peuples, deux grands peuples : la Belgique et la Serbie !

La première, nourrie des sucs les plus vigoureux de la civilisation, portant en elle un sédiment de races et le sang mêlé de la domination romaine, franque, germaine, espagnole ; riche du souvenir de ses anciennes énergies communales en lutte contre les seigneurs, organisée constitutionnellement sous un roi modéré, lumineuse par l'épanouissement de ses arts et de sa littérature, constitue, sous la dualité de ses origines wallonnes et flamandes, une nation forte, positive et probe. Menacée par un destin géographique de servir de champ de bataille à l'Europe, elle n'avait trouvé sa sécurité et son équilibre que dans

la déclaration de sa neutralité, reconnue par toutes les puissances.

La seconde, moins policée, plus rude et plus neuve, hier encore grande tribu agricole et guerrière, après s'être délivrée de la domination turque et avoir dû se défendre, avec l'appui russe, contre l'oppression austro-hongroise, a emprunté au développement moderne ses ressources d'adaptation, ses armements géants et un art incontestable de la guerre, dont elle fit preuve, il y a deux ans, dans la confuse mêlée des Balkans.

Rien n'annonçait alors la prédestination de ces deux peuples élus et victimes.

Chose admirable que, dans le cataclysme de 1914, ces deux petits peuples représentèrent avec une énergie calme et déterminée la résistance du Droit contre les spoliateurs du Droit, et, forts de cette situation morale, infligèrent à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie les premières défaites par lesquelles ces orgueilleux et voraces voisins se sont vus paralysés et voués à un gigantesque échec final.

Certes les destinées de la Belgique et de la

Serbie ont été différentes. A l'heure actuelle, la Belgique, submergée par l'invasion teutonne, n'est plus qu'un amas de ruines et qu'un cimetière de martyrs ; un tronçon d'armée, aux mains de l'admirable roi Albert, la défend encore, offrant au monde ému d'admiration et empli de respect le plus beau des spectacles, celui d'hommes libres qui meurent pour défendre leur honneur.

Plus heureuse, la Serbie, en face d'un adversaire de moindre valeur militaire, quoique nombreux et impitoyable, a donné à cet adversaire les plus tenaces et les plus rudes leçons. Elle n'a reculé que pour revenir à la charge. Elle est à cette heure-ci maîtresse victorieuse de son territoire reconquis. Déjà elle réattaque ; demain elle menacera peut-être Budapest et le cœur de son ennemie.

Mais devant l'histoire, le fait moral demeure aussi beau et immortel ; cette défense de Liége, de Namur, d'Anvers, des Flandres ; et la série de combats par lesquels la Serbie porta à son agresseur les plus rudes coups. Sous le muffle bestial des Allemands et des Austro-

Hongrois, c'est le même orgueil sauvage et stupide, ce sont les mêmes instincts de férocité que Belges et Serbes affrontèrent. Ici et là les ignobles reîtres violèrent les femmes, fusillèrent les otages, emmenèrent en captivité des troupeaux d'êtres humains, livrèrent à l'incendie les granges, les usines, les monuments religieux et les trésors d'art.

Serbes et Belges eurent à répondre, sous une forme différente, au même arrogant ultimatum. Aux uns, on ne fit crédit que de quelques heures pour signer leur abdication nationale; aux autres, on ordonna de livrer passage aux armées allemandes, sous peine de se voir traités en rebelles et en coupables. La modération des Serbes acceptant tout, ne réservant qu'un minimum essentiel à leur dignité, la stoïque réponse du roi des Belges se refusant à laisser violer la neutralité de son royaume, compteront désormais comme les plus nobles exemples du devoir accompli.

Car le grand et le tragique, c'est que ces petits peuples ont tenu tête aux deux Ogres qui les menaçaient, en sachant bien qu'ils

étaient gravement compromis, que le nombre n'était pas de leur côté, qu'ils risquaient d'être anéantis ; appuyés sur leurs droits, confiants dans leur cause qui était celle de la justice, ils n'ont pas hésité une minute, ils se sont battus avec une fougue désespérée : ils en recueillent aujourd'hui le fruit amer et glorieux.

Quand on écrira le récit de cette guerre monstrueuse, le rôle de la Belgique et de la Serbie apparaîtra dans toute sa portée et projettera sur la carte ensanglantée de l'Europe une clarté immense. Les victoires serbes, si démoralisantes pour l'orgueil autrichien, ont fait le jeu des Russes dans des proportions insoupçonnées. Quant aux Belges, leur sacrifice, simple et sublime, aura provoqué l'écroulement de l'empire allemand. Ils ont fait trébucher le colosse, ils ont retardé sa marche, ils ont déchaîné contre lui la vindicte britannique, ils ont permis à nos armées d'achever leur mobilisation et de se concentrer pour résister à l'attaque brusquée si traîtreusement assénée à travers leurs provinces saccagées.

Ils ont fait plus encore, ils ont rallié à la cause du juste et du vrai la conscience de l'Europe, les sympathies des neutres outragés et saignés en effigie dans la réalité de leurs pauvres corps ; ils ont été le salut et le rachat du monde ; car aujourd'hui, c'est pour la paix et la liberté du monde que la France, l'Angleterre et la Russie combattent contre la méprisable et atroce folie de conquête allemande.

Par les Belges et par les Serbes, nous savons dorénavant que le Droit crée la Force ; la force morale exprimée par l'holocauste belge, la force physique déployée par l'endurance serbe se confondent en un merveilleux symbole de l'ère nouvelle, par delà ces océans de sang et ces marécages de pourriture.

L'héroïsme enfante l'héroïsme. N'en doutez pas, l'âme des morts belges, l'âme des morts serbes a passé dans l'âme des survivants qui les vengeront. C'est leur vertu qui se mêle au courage héréditaire des alliés, à notre beau sang français si chaud et si ardent. Quand des enfants de dix-huit ans comme Max Barthou, quand des quinquagénaires comme

Max Doumic se font tuer pour le salut de la patrie, c'est que quelque chose de grand, un élan d'héroïsme est monté en eux du fond patrimonial de la race, et qu'aussi, du fond des campagnes belges et des plaines serbes empourprées de carnage et magnifiées par le sacrifice des faibles et des petits, leur est venu le frisson d'une indignation sacrée!

Soyez fiers de votre œuvre, petits peuples sauveurs des anciens, petits frères des grands peuples qui vous saluent comme des égaux de gloire et des maîtres de l'honneur. Le monde entier a assumé envers vous une dette qu'il ne pourrait, sans honte, renier désormais!

L'HOMME AGENOUILLÉ

Elle est sinistre, cette photographie que reproduisait récemment une revue génevoise. On y voit l'empereur François-Joseph en prière. En vérité, c'est bien lui, agenouillé, en uniforme blanc, grand cordon en sautoir, ses coudes soutenus par le balustre de l'oratoire. Sa grosse tête chauve s'incline de biais sur ses mains gonflées dans des gants blancs ; l'arcade sourcilière enchâsse le creux d'ombre des yeux fermés ; son nez plonge dans les épaisses moustaches, et les favoris, comme une mousse blanchâtre, noient les vieilles joues.

Il est impressionnant de recueillement morose. A quoi pense-t-il, ce souverain chargé d'ans, d'honneurs, de tristesses, d'impuissance, et dont le faste impérial n'a pu dissimuler les

ruines accumulées : drames domestiques, échecs militaires, la division dans son double royaume, une tyrannie de fer maintenant agrégées toutes ces disparates et toutes ces discordes ?

Homme, il a été accablé des pires catastrophes ; comme des spectres familiaux, il peut évoquer Maximilien fusillé, Charlotte folle, l'impératrice Elisabeth poignardée, l'archiduc Rodolphe sombrant dans un sanglant mystère, l'archiduc héritier assassiné à Sarajevo. Il a pu dire, voilà des années : « Maintenant, rien ne peut plus m'atteindre ». En effet, il semble plus que blasé, indifférent ; il a le froid morne de la pierre.

Il est lourd, et dans sa forte animalité, il s'affaisse, rongé par les tarets des jours innombrables, vermoulu comme un cadavre embaumé. Peut-être, si on le poussait du pied, s'écroulerait-il en poussière. Tel quel, il garde une forme humaine qui surprend et inquiète. Son crâne chauve semble énorme. Que recouvre cette coupole de parchemin et d'os, on se le demande. Que peut-il subsister dans ce

cerveau perverti par l'adulation, le mensonge, anémié par l'air de ces hautes cimes où meurt la vie ?

Il prie, mais quel Dieu ? Et comment peut-il encore prier ? Quoi, ce souverain étroit, orgueilleux, bigot, féroce, dont la vie se maintint, comme celle de certains sultans, par la mort de ses sujets, les cours martiales et les fusillades, ose élever sa pensée vers un Dieu de clémence et de miséricorde ? Si près de la tombe, il prie, comme le roi adultère, incestueux, fratricide de la *Tragédie d'Hamlet*. Confiant dans la vertu des sacrements, sanctifié par l'hostie ou prêt à la recevoir, pense-t-il donc qu'il y a au Paradis, pour les grands de la Terre, des privilèges d'exception ?

Voilà qui confond la pensée, François-Joseph prie ; et sa main très chrétienne, de ses doigts gourds, a signé la sentence de mort des Serbes. Il a signé ces phrases effroyables :

« Je ne permets pas qu'on fasse prisonniers les habitants trouvés sans uniforme et en armes. Ils doivent être fusillés sans exception. » Et encore : « Il ne faut voir dans tout

habitant qui est trouvé hors des villes et des villages qu'un membre des bandes qui a caché ses armes. Comme le temps manque pour faire de plus amples recherches, il faut fusiller les habitants ainsi trouvés, s'ils paraissent le moins du monde suspects ».

Regardez-le : vous ne voyez ni scrupule ni repentir sur ces traits rogues. A peine l'ennui des défaites ajoutées aux défaites. Entrevoit-il son empire menacé : la Hongrie assaillie par l'armée russe et se demandant peut-être si elle ne pourrait acheter son salut par la paix ? Se promet-il de ne jamais rendre le Trentin à l'Italie qui, attentive, guette ? Espère-t-il, avec l'aide du kaiser, réduire enfin la Serbie ? Pense-t-il amadouer la Roumanie qui s'arme ? Aperçoit-il, comme dans un cauchemar des sorcières, les tronçons des nationalités confondues sous sa loi reprendre corps et âme vivante ? Pressent-il le châtiment et la misère honteuse de son déclin ?

Rien ne l'annonce. Ce bloc enfariné qui ploie, ce macrobe décrépit, en qui s'incarne le destin de plus de quarante-sept millions

d'êtres, ce potentat à la veille de perdre son trône et sa couronne, s'entête à son oraison obtuse. Immobile, il prie : n'a-t-il pas Dieu pour lui et la neutralité affligée de son représentant à Rome ? Sans doute, quand il lui a demandé de bénir les armes de l'Autriche entrant en guerre contre la Serbie, l'ancien pape, plus intransigeant que le nouveau, lui a répondu : « Je puis bénir la paix, non la guerre. » Mais François-Joseph n'a pas compris la leçon ni écouté le conseil.

Est-ce qu'il dormirait ? Comment la rumeur des batailles gigantesques que ses généraux livrent, comment le bourdonnement d'alarme de ses peuples ne le réveillent-ils pas ?

Serait-il mort ? N'est-ce pas un mort entre les morts que l'homme qui a voué au massacre, par sa volonté, des foules plus nombreuses qu'il ne repoussera de moissons sur les vastes charniers de la Serbie, de la Pologne et de la Galicie ? Que lui reste-t-il d'humain ? Par qu'elle fibre se relie-t-il encore à ceux qui pensent, agissent, jouissent et souffrent ?

François-Joseph espère sans doute encore.

Le kaiser lui a dit qu'on serait vainqueur. Et, prostré, il invoque le Seigneur du sang et des flammes, un Dieu à son image, dur, égoïste et cruel.

François-Joseph agenouillé prie...

L'ARMÉE CONFIANTE

Le beau visage de la France, meurtri par places, mais fier, mais résolu, fait face à l'est et au nord-est. Tête baissée, à ras du sol, son Front inexpugnable résiste et, d'un effort patient, avance. « Le Front, être au Front, venir du Front », belles images qui de leur symbole semblent dire que la plus haute pensée et la force concentrée du pays sont là.

Oui, elles sont là, derrière cette muraille vivante d'hommes cramponnés à la terre natale, terre nourricière et sépulture. Le génie de la France, sa vertu, son énergie sublime sont là!

Quand l'impatience nous mord, regardons ces héros boueux qui oublient ou ignorent qu'ils sont des héros. Graves, avec une résolution inlassable, ils vivent leur jour à jour ascéti-

que : ils souffrent sans se plaindre, et ils ont foi, une foi absolue dans un triomphe final assuré par la justice de leur cause et la ténacité de leur cœur.

Comme il rayonne en ce moment, dans la brume et la neige, à travers la pluie, au pâle soleil de février, le Front auguste de nos armées ! Prenez le plus obscur, le plus ignare de ces terrassiers-soldats, il sait pourquoi il se bat et pourquoi il veut vaincre. Il sait qu'en luttant contre la Bestialité savante, il sauve sa Patrie et assure la liberté pacifique de l'Europe. Quand vous le plaignez, il se redresse et semble vous dire de son regard profond : « Je ne demande pas qu'on me plaigne ». Quand vous l'admirez, il vous répond : « Ce que je fais est tout simple ! »

Regardez la France au front, vous qui trouvez lourd le poids de cette guerre gigantesque ; et vous vous sentirez rassérénés, pleins de confiance, déterminés à attendre l'heure ; car elle sonnera, soyez-en sûrs, et se sera une des plus belles de notre histoire.

Si nos ennemis avaient le moindre sens des

réalités, ils économiseraient leurs espions, leurs agences de publicité, leurs menteurs attitrés, leurs semeurs de doute. Argent perdu que celui-là : ils pourraient l'employer plus utilement !

Comme elles sont émouvantes, les lettres que je reçois de la zone de feu ! Toutes se ressemblent dans leur mâle conviction, leur ferme allégresse. Jeunes amis, qui hier ne pensiez pas à endosser le harnois, et qui avez déjà gagné vos galons d'or ; vieux amis, officiers qui, selon le mot si savoureux de l'un d'eux, « vous régalez ! » dans les tranchées ! Vous vous régalez ! Et de quoi donc ? De la pluie, du froid, des poux, du manque de sommeil, de la mort suspendue ? Non, mais de vous savoir utiles, de remplir votre plus complète fonction d'hommes et de chefs, de vibrer à l'entrain et à l'endurance de vos hommes.

« Vous vous régalez ! » mot splendide, quand on pense à votre existence !

A tous ceux qui trouvent que l'attente s'éternise, à tous ceux qui rêvent d'en finir d'un

coup, ce coup fût-il prématuré ou maladroit, je veux citer cette lettre d'un colonel de ligne. Peut-être croirez-vous la reconnaître déjà, car elle reflète bien d'autres lettres que vous avez reçues. Peu de pages offrent si naturel et si bel accent. Jugez-en :

« ... Songez que, depuis plus de trois mois, je vis avec mon régiment dans les tranchées et dans des gourbis enterrés. C'est un beau et brave régiment que les Allemands connaissent bien, et pour cause. J'en ai pris le commandement sur le champ de bataille, en plein combat. Quels braves gens! Vous ne saurez trop dire combien nos soldats et nos officiers sont admirables de bravoure, d'entrain, de ténacité, d'abnégation gaîment consentie. Nous devons vaincre et nous serons vainqueurs. Mais il faut s'attendre à ce que la guerre dure longtemps. Le pays doit s'y préparer, ainsi qu'à d'immenses sacrifices. Et surtout pas de paix boiteuse. Pour nos enfants et nos petit-enfants, dans l'intérêt supérieur de l'humanité, les Boches doivent être écrasés.

« Voilà, cher ami, le sentiment qui domine chez nous, dans l'armée. Tandis que j'écris ces lignes bien vite, notre artillerie répond furieusement à l'artillerie ennemie et la fusillade crépite. Ma ligne est à 70 ou 80 mètres au plus des Allemands.

« Voici un peu plus de trois mois que je ne me suis déshabillé ni nuit ni jour et je ne m'en porte pas plus mal ni physiquement ni moralement. Je crois même que je dormirais mal dans un bon lit. Nous sommes très bien nourris. Le pays fait un effort prodigieux pour ses soldats qui ont largement tout le nécessaire. Vêtements chauds, approvisionnements, tout vient à profusion, aussi ne verriez-vous que figures réjouies parmi ceux... qui restent... »

Méditez cela, gens au visage soucieux, écouteurs de mauvais bruits, et puisez dans cette prose à la Spartiate un réconfort définitif.

Heureux les hommes qui vivent la vie dure du Front, heureux ceux qui les commandent ! Ils n'ont pas de temps à perdre pour commenter les milliers de rumeurs qui passent. Ils ne se demandent pas si c'est demain que l'Alle-

magne mangera son dernier pain et fera cuire son dernier cochon. Ils ne se préoccupent pas de savoir si la Roumanie ou la Bulgarie trouveront leur intérêt à marcher. Les félicitations de M. Wilson pour l'anniversaire du kaiser les laissent froids. Et si le Pape ordonne de prier pour la paix, ils savent bien qu'ils ne quitteront leurs armes qu'après une paix glorieuse.

La France sera sauvée par sa nation, ses hommes libres ployés à la discipline du devoir et s'immolant à tous les sacrifices. Elle sera sauvée — elle l'est virtuellement déjà — par ces mille traits de bravoure, de dévouement, de générosité qui foisonnent comme les blés d'un sol riche. Du généralissime Joffre au dernier soldat, un immense bloc d'énergies sacrées se recueille et bientôt, se détendra avec une propulsion formidable.

Regardons au Front, toujours au Front! Conformons notre patience, notre sagesse, nos efforts, notre dévouement à l'admirable exemple que nous donnent les soldats, nos frères! Que la Nation réponde de toute sa ferveur et

de toute sa volonté à la salvatrice de demain, à l'armée sans faiblesse ni crainte, l'armée calme et résolue, l'armée obéissant à ses chefs et sûre d'elle-même, l'armée stoïque, l'armée confiante !

LES MARTYRES !

Une grande revue ouvre une enquête pour savoir si les enfants imposés par le viol allemand à de malheureuses femmes, doivent naître, grandir à côté des autres petits Français, et mêler aux déchets de notre race un redoutable appoint d'hérédités criminelles ou morbides?

Il n'est guère de problème plus complexe et plus poignant. Qu'on me permette de l'aborder avec tristesse et franchise.

Il est malheureusement certain que ces attentats ont été nombreux, beaucoup plus nombreux que la licence de la guerre ne le comporte d'habitude : il y a eu là un débordement de sadisme et de vilenie en tous points digne de la grossière *Kultur*. Des femmes de

soixante-dix-neuf ans, des enfants de onze ans, des religieuses n'ont pas été épargnées; la mort même n'a pas été respectée. L'effroi justifié dans certaines populations du Nord a été tel que les mères ont coupé les cheveux de leurs fillettes et les ont habillées en garçons pour déjouer l'instinct de ces brutes sans nom.

S'imagine-t-on l'horreur de ces attentats commis dans une rage de luxure et une frénésie de meurtre, sous la menace des baïonnettes et suivies souvent de mutilations mortelles? Pour celles qui n'ont subi que l'oppression ignoble, quelle épouvante et quelle angoisse de sentir lever dans leurs flancs le germe d'une vie odieuse, infâmée par les plus hideux souvenirs! On compte parmi ces martyres des adolescentes à peine pubères, des mères souillées sous le regard de leurs enfants, des épouses que leur mari, absent ou ligoté, n'a pu défendre. Toutes les classes sociales ont payé leur tribut à ce lot de malheureuses dont le sort est devenu public, ou s'est enseveli dans le secret des familles.

La question de l'enfant se pose pour elles

pressante, redoutable. Accepteront-elles la fatalité, seront-elles vouées à des existences gâchées, flétries, que hantera l'opprobre vivant d'une présence innocente, certes, mais désavouée par leur volonté, leur pudeur, leur révolte d'âme française ?

Quelles difficultés soulèvent ces cas de conscience, variables selon l'âge, les circonstances, le caractère, le moral ou la religion individuelles ! Quel embarras pour l'État, qui cependant encourt une responsabilité de protecteur, et qui doit réparer, dans la mesure du possible, le mal qu'involontairement l'invasion de notre pays a laissé commettre.

A qui appartiendra-t-il de décider dans ce conflit poignant qui oppose la nature et la société, les lois actuelles et la répulsion des sentiments les plus légitimes ? Sans hésiter, je réponds :

A la mère, à la mère seule qui a souffert dans son corps meurtri, son âme violentée ; à la mère qui, en vertu d'inexorables lois physiques, assume le lent supplice de cette procréation monstrueuse

Est-elle croyante de cette foi qui vient du cœur et non des lèvres, jugule la raison et ploie toute résistance intérieure? L'Église lui donne un conseil, voire un ordre d'humanité envers l'enfant et elle-même. La femme doit se résigner, nourrir et élever ce triste fruit, le laver par le baptême, en faire un bon chrétien. C'est, je crois, la doctrine de l'Église, qui voit dans ces malheurs une des misères inhérentes à la misère humaine due au péché originel, et aussi une épreuve imposée, un mérite à conquérir.

Pour celles qui ne croient pas où sont indifférentes, et en qui l'horreur de mettre au monde un étranger pétri d'un levain de bestialité l'emporte sur le trouble éveil de la maternité, comment leur refuser la possibilité de rejeter, pendant qu'il est temps encore, le fardeau? Ne semble-t-il pas que l'État doive exceptionnellement faire fléchir la rigueur du Code et, avec garanties et précautions, autoriser l'avortement légal ou absoudre l'avortement clandestin?

Je sais qu'il y répugne, pour des raisons

dont on ne peut méconnaître la valeur morale. Il semble toutefois que, selon la proposition de M. Louis Martin, l'État pourrait fermer les yeux sur l'avortement clandestin des victimes de l'invasion.

Je ne me dissimule pas la gravité d'une pareille mesure; je la réprouverais en toute autre circonstance. Mais qui oserait vraiment dire ici à une femme non coupable : « Accepte cette malédiction » ; au mari, qui se battait peut-être en ce moment : « Tiens, prends ce cadeau de l'ennemi » ; aux frères, aux sœurs : « Subissez cet étranger! » Quel juré oserait condamner l'avortement commis dans de semblables conditions?

Ce n'est pas, je le dis bien haut, un conseil que je donne; je vois là un morne droit pour la société et l'individu. Encore conviendrait-il que la victime s'inspirât de sa conscience profonde, et non des influences de famille, intérêts sociaux, peur du scandale, avant de se décider à sacrifier cet être pétri partiellement de sa chair et imprégné de sa pensée.

Si l'enfant vient au monde, — et pour

beaucoup de mères, il ne faut pas se le dissimuler, une suppression anticipée deviendra chaque jour plus difficile et plus dangereuse, — le point de vue change. Dès lors, un être existe, un paria innocent qui n'a pas demandé à venir et que l'on ne peut plus, sans crime contre la nature et la société, sacrifier. Si la mère le repousse, l'État devra recueillir l'indésirable et assurer son entretien comme son éducation sous un contrôle rigoureux et paternel.

Si la mère, résignée et stoïque, mère avant tout, accepte la responsabilité définitive de sa fonction, l'Etat devrait encore, si elle le désirait, lui en alléger les charges. A celles qui ne demanderaient rien que de conserver dans leur enfant leur douleur vivante et un devoir difficile, à celles qui ne voudraient voir dans ce petit visage mystérieux et inquiétant qu'un reflet d'elles-mêmes, resterait l'obligation morale absolue d'élever cet étranger en vrai Français. Et quiconque saurait leur infortune, leur devrait discrétion, pitié et respect. Seule, en effet, une bassesse digne de

celle des Allemands pourrait sourire de ces tragiques situations, se permettre un sarcasme ou un blâme.

Nous devons plaindre et honorer ces jeunes filles et ces mères martyres, et non les délaisser de notre indifférence ou les peiner de notre injustice. L'État a ses devoirs de prévoyance et de secours, nous avons les nôtres. Joignons tous nos efforts aux siens pour aider ces élues de la plus cruelle souffrance à oublier leur malheur et à renaître à des espoirs plus consolants.

PAROLES SUPRÊMES

C'est l'empereur d'Allemagne qui les a prononcées, si le journaliste Ludwig Ganghofer, son confident, dit vrai.

« Ceux, dit Guillaume II, qui nous jugent par l'extérieur et nous qualifient de Barbares, ne semblent pas comprendre la différence qu'il y a entre la civilisation et la *Kultur*. La Grande-Bretagne est la nation la plus civilisée du monde, comme on peut le constater dans les salons ; mais posséder la *Kultur*, c'est posséder la conscience la plus profonde et la moralité la plus élevée. Les Allemands possèdent la *Kultur*. Dire que je désire fonder un empire du monde, c'est articuler une sottise ; mais la puissance conquérante qui mettra le monde aux pieds des Allemands réside dans

leur moralité, dans leur conscience et dans leur puissance de travail. »

Immense, n'est-ce pas? On pourrait répondre au kaiser que lui non plus ne semble pas se rendre compte de la différence qu'il y a entre la *Kultur* et la civilisation.

On pourrait lui dire que la civilisation qui tend à l'organisation du monde par la justice, la sagesse, la bonté, est l'œuvre lente des siècles et des races, à travers la souffrance, l'effort, les fléaux de toute sorte : progrès conscient et harmonieux, évolution de l'âme humaine vers un idéal supérieur; tandis que la *Kultur*, mûrie comme une citrouille ou un fibrôme en quarante ans de serre chaude et de haute fièvre, est une anomalie monstrueuse.

On pourrait s'informer de ce que sont au juste « la conscience la plus profonde » et « la moralité la plus élevée » de l'Allemagne ? Est-ce sa façon de respecter les traités? Est-ce la voracité dont elle convoite le bien du voisin? Est-ce la cruauté avec laquelle ses soldats exterminent ou emmènent en esclavage des populations? Sont-ce la rapine et le viol?

Sont-ce les affirmations mensongères de ses intellectuels et de ses journalistes? Est-ce?...

Mais pourquoi discuter? Retenons ces paroles de démence impériale. Elles contiennent en elles tout leur effroyable enseignement. Elles se prolongent à l'infini dans toute leur décevante imbécillité et leur mystérieuse horreur.

Si elles ont été vraiment dites, au nom du peuple allemand, par celui qui l'incarne, que l'histoire les enregistre !

L'ALLEMAGNE ET LES NEUTRES

On écrira un jour l'histoire des neutres. Ce sera un des plus frappants épisodes de la psychologie des peuples. Aujourd'hui, nous pouvons en parler avec le sourire de notre conscience tranquille et de notre dignité persistante, sans ménagements intéressés, sans acrimonie d'espoirs déçus.

Il faut bien le reconnaître, les neutres, au début de la guerre, ne savaient à qui entendre. Inondés de fausses nouvelles et de mensonges allemands, travaillés par l'influence, le commerce, les espions allemands, admirant la force allemande, la science allemande, la prospérité allemande, ce n'est pas de notre côté qu'allaient leurs sympathies. Dans certains pays, elles flottaient ; dans d'autres elles

penchaient nettement en faveur de l'Allemagne.

Et c'était bien un peu de notre faute : les apparences nous donnaient tort. Nos parlementaires s'indignent de la suspicion où les tient le pays; mais des débats sans noblesse, de stériles intrigues, la paresse ou le mauvais vouloir opposés par eux à des réformes vitales, leur ingérence abusive dans les rouages de l'administration, leur dictature occulte avaient lassé bien des républicains eux-mêmes et désappointé l'étranger. On croyait la France déchirée par ses dissensions intestines, aveulie et frivole, appauvrie par la dépopulation, infectée par l'alcoolisme; on la jugeait sur cette écume qui monte à la surface des eaux les plus profondes : les goûts de plaisir d'un certain monde de pacotille, les thés-tangos, les petits théâtres obscènes, tout comme si les grandes capitales n'offraient pas les mêmes exhibitions niaises ou scandaleuses.

La guerre vint en coup de foudre, bien que l'orage eût été préparé de longue date par les agresseurs; elle éclata, dans une complexité

si formidable de causes et d'intérêts que la clairvoyance des neutres ne démêla point, dans cette obscurité soudaine appesantie sur l'Europe, d'où partait l'éclair.

L'Allemagne, par un débordement inouï de propagande, toutes les pressions que peuvent exercer la crainte et l'intérêt, s'efforça de conquérir ou de garder leur sympathie. Elle y eût peut-être réussi si elle s'en était tenue à la force de ses armées, et si, sans cruautés vaines, forçant le passage en Belgique, elle avait déclenché sur ses ennemis le ressort massif de sa redoutable machine de guerre.

Par malheur elle agit, on sait comment, et elle parla, beaucoup trop ! Quand on sut comment elle traitait les villes d'art, les villages innocents, les femmes et les enfants, quand on ne vit plus dans ses troupes braves et disciplinées que des hordes d'assassins, de pillards et d'incendiaires, un long frisson courut où l'incrédulité le disputait à l'horreur et à l'effroi.

Très vite pourtant il apparut, d'après les carnets de route, les lettres, les ordres même

des chefs, que ces atrocités répondaient à un système de guerre concerté et réfléchi, remontant du dernier lieutenant au kaiser lui-même. Et que fut-ce lorsque, à travers les apologies éhontées de ses intellectuels, la philosophie hideuse de l'Allemagne se révéla?

C'est alors que pour nous, acteurs et spectateurs, le spectacle des neutres devint intéressant. L'opinion publique chez eux, et en grande majorité, disons-le à leur honneur, flétrit avec une sévérité chaque jour plus indignée cette conception barbare du progrès, la bassesse d'une *Kultur* qui se dresse contre la civilisation pour l'anéantir, l'affirmation de la force brutale servant l'esprit de conquête le plus injuste et l'épanouissement du matérialisme le plus grossier.

Quant aux gouvernements, ils se renfermèrent dans une réserve, dont il n'est pas injurieux pour eux de dire qu'elle fut plus que prudente et déçut l'idée de justice que chacun porte en soi. Si tel petit peuple trouva une excuse dans les risques qu'il eût couru à manifester trop haut sa réprobation, par

contre le silence gardé par M. le président Wilson, à l'égard des plus flagrantes violations du droit, devait susciter dans son propre pays des appréciations sévères, dont le dernier livre de M. Roosevelt nous apporte le témoignage éloquent.

Nous ne citons cet exemple que parce qu'il fut le plus significatif, venant d'un grand peuple qui ne risquait rien à se faire l'interprète platonique des vérités morales éternelles foulées aux pieds par l'intellectualisme et le militarisme allemands. Et qu'on nous entende bien, nous avons autant le souci de l'indépendance des neutres que de la nôtre ; nous les estimons parfaitement libres de n'agir que dans la mesure de leurs intérêts et à l'heure qui leur conviendra ; nous pensons seulement que, venues de haut, du pouvoir même qui les représente, leurs protestations en faveur de la justice opprimée eussent honoré l'humanité et donné quelque noblesse à cette heure effroyable.

Comment oublier que l'Allemagne a commis un crime sans nom, et que ce crime doit être

jugé et puni ? Sans doute les intérêts économiques et matériels ont leur prix, mais que penser d'un monde où les intérêts moraux n'auraient plus leur place ?

L'historien du rôle des neutres saura un jour nous montrer de quel poids les raisons positives pèsent dans la conduite des nations; il expliquera par quels moyens, avérés ou secrets, l'Allemagne menacée dut à la connivence de certains Etats de renouveler ses stocks et ses approvisionnements jusqu'au jour où le blocus resserré autour d'elle rendit ces compromissions plus rares et plus difficiles.

Ce ne sera pas un des chapitres les moins curieux de cette étude du cœur et du cerveau de ces grands témoins, que celui qui racontera leur juste indignation, le jour où la menace allemande de torpiller indistinctement tous les navires passant dans la zone de guerre leur fit si fortement sentir ce que l'agression teutonne peut avoir de cynique et d'odieux. Ce jour-là nous bénéficiâmes de sympathies fondées sur le péril commun autant

que sur cet égoïsme particulier qu'on a si ingénieusement qualifié de « sacré ».

Sachons attendre que la vérité et le temps aient fait œuvre réparatrice : par leurs maladresses et par leur stupide orgueil, les Allemands travaillent en notre faveur dans l'esprit des neutres les plus favorables à leur race et les moins bien disposés pour nous. Songeons que tout ce qui pense haut et fier se rallie d'âme et d'espoir à la cause que nous défendons, parce que c'est celle de l'Esprit contre la Bête. La déclaration du grand Blasco Ybanez, le sang versé par les généreux Garibaldi sont le plus sûr garant que nous luttons, cette fois encore, pour la liberté du monde.

Les neutres le comprendront et nous donneront entièrement raison, surtout quand nous aurons vaincu, avec ou sans eux.

L'HEURE AU CADRAN

Il y a juste quarante-quatre ans, la guerre franco-allemande prenait fin. L'Assemblée nationale avait ratifié le 1er mars les préliminaires de paix. Le vieux Guillaume, le prince royal et Bismarck quittaient Versailles. Le cauchemar cessait.

Il a recommencé voilà sept mois et plus, dans ce même lumineux juillet si bien fait pour la douceur de vivre; et il dure, il durera peut-être encore longtemps. Ne nous en plaignons pas! L'heure qui inscrivit au cadran de l'histoire le traité de l'humiliante paix sonnera, par un juste retour, la défaite de nos ennemis.

Il fut étonnant, ce départ des vainqueurs. Le livre de Délerot, *Versailles et l'Occupation allemande,* en a fixé incisivement le souvenir.

Si l'on met à part le prince royal, à la modération duquel on dût de retrouver le Musée presque intact, ni l'empereur-roi, ni Bismarck et leur suite ne surent s'épargner le reproche de s'être conduits moins en gentilshommes qu'en barbares mal dégrossis.

Sans doute Guillaume Ier n'emporta, comme butin personnel, de l'hôtel de la préfecture, qu'un flambeau en bronze doré; mais le constat immédiat fait après son départ enregistra force meubles brisés, des malles de linge pillées, un guéridon, un secrétaire de marqueterie et d'autres objets de prix volés. Le maître d'hôtel du roi de Prusse emporta les casseroles de cuivre. Quant aux appartements occupés par Sa Majesté, ils étaient dans un état de désordre et de malpropreté incroyable. Déjà, en ce temps-là, les rideaux de soie servaient aux plus immondes emplois.

Pour Bismarck, descendu rue de Provence, à l'hôtel Jessé, ce fut une bauge qu'il laissa. La cuisine, pleine de bouteilles cassées, répandait une odeur infecte; un magnifique service de linge damassé requis de la ville

pour un banquet diplomatique avait filé avec les bagages ; dans un secrétaire placé dans le cabinet particulier de Bismarck et où n'entraient que des officiers supérieurs, on vola, outre un rouleau contenant 400 francs d'or, des bijoux et une collection de médailles. La vaisselle était en miettes, les armoires forcées, les clés disparues. Mais Bismarck avait donné généreusement au jardinier 40 francs « pour les réparations de l'hôtel », en ajoutant, avec son humour cynique : « Madame de Jessé doit être contente. »

Personnellement, il convoita une pendule (lui aussi!) que Mme de Jessé refusa de lui vendre. Cette pendule, que Bismarck avait fait transporter dans son cabinet de travail, était en marbre et ornée d'une statuette en bronze représentant un Satan enveloppé de ses ailes et méditant.

On comprend qu'il y tint, car il dit à la propriétaire :

« Voilà, Madame, cette pendule dont vous parliez tout à l'heure... Ah! Thiers la détestait bien... Nous avons longtemps discuté devant

elle. Il ne pouvait la voir et répétait toujours : « Le diablé, le maudit diable!... » La paix a été signée devant elle ! »

Mme de Jessé se refusa à toutes les instances et offres d'argent des secrétaires de Bismarck. Rendons à ce dernier cette justice qu'il ne prit pas la pendule de force : un sous-ordre déroba seulement le balancier pour lui en faire hommage. Et depuis, la pendule surmontée du Satan de bronze resta arrêtée sur la minute à laquelle Bismarck quitta Versailles, au grand soulagement de ses hôtes, ce qui lui fit dire, mi-plaisant, mi-irrité :

« Comme tout le monde, ici, est content de me voir tourner les talons ! »

Il y a de cela quarante-quatre ans. Et la seconde ruée allemande a dépassé en horreur et en cruauté la première. Moins réservé que son grand-père Frédéric, nous avons su que le kronprinz était capable de voler sans pudeur. Du haut en bas et partout, le pillage fut systématiquement organisé. Les orgies de champagne auxquelles se sont livrées les troupes allemandes à Châlons-sur-Marne lais-

sent loin derrière elles les bouteilles vides de l'hôtel Jessé. Qu'importe, regardons plus haut, regardons plus loin; épions dans le ciel de l'avenir l'heure imprécise encore, mais certaine, qui sonnera le glas de l'Allemagne et le grand jugement des alliés.

Que cette heure vienne, il n'est, dans tout l'univers conscient, pas un être qui en doute. L'Allemagne s'est condamnée par ses crimes, son orgueil insensé, la bêtise de ses mensonges, la brutalité cynique de tous ses actes.

Où se signera le traité de la paix forte et dure, de la paix expiatoire que nous voulons et imposerons? Quelle horloge mémorable enregistrera de son timbre de métal cette heure solennelle? Nul ne le sait. L'essentiel et que ce destin s'accomplisse, et il s'accomplira.

Si le Satan de bronze symbolique qui surmontait la pendule de Mme de Jessé présida à la douloureuse paix, ne serait-il pas, par contre, d'une légitime et belle ironie que la pendule fatidique, témoin de notre paix victorieuse, dressât sur son socle une Justice portant les balances et armée du glaive?

DEUX DOCUMENTS

Jamais nous ne ferons entendre une clameur assez haute contre la sauvagerie allemande. Quand nos adversaires inondent les pays neutres de leurs prospectus mensongers et de leurs bulletins frauduleux, calomnient à plaisir et inventent les pires inepties, ne nous faisons pas tort, de grâce, par notre silence digne ! Il appartient au gouvernement, et je suis persuadé qu'il s'y emploiera de plus en plus, d'assurer la plus large divulgation a l'exposé des crimes commis au nom de la *Kultur*.

Deux documents viennent de paraître, qui à ce titre valent d'être propagés dans l'univers entier. L'un est le « Mémoire des Cent », l'autre le « Rapport officiel de la commission

d'enquête sur les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens ».

Le « Mémoire des Cent » est une réponse à l'impudente déclaration des quatre-vingt-treize intellectuels allemands. C'est, rédigé par un de nos plus distingués écrivains, un manifeste indépendant : il s'étaye sur des pièces officielles du sous-secrétariat des Beaux-Arts, et démontre avec une précision sobre et forte l'intention odieuse qui présida au bombardement de la cathédrale de Reims, du beffroi d'Arras, des villes de Soissons, de Senlis, comme au sac crapuleux de Louvain.

Cent écrivains, peintres, sculpteurs, architectes, artistes dramatiques ont signé ces pages. Elles n'ont pas pour but de convaincre la mauvaise foi allemande, mais de la confondre publiquement devant l'avenir et devant l'histoire. La triste, la grave éloquence d'un pareil mémoire constitue le plus irréfutable réquisitoire contre la méthode de guerre et la cynique philosophie d'un peuple dégénéré.

A ces universitaires d'Allemagne, à ces savants officiels, laquais par la pensée, enrégi-

mentés au service de Krupp et du militarisme, le « Mémoire des Cent » oppose, par l'éclectisme des tendances d'art représentées, l'indignation de la conscience individuelle la plus libre qui soit.

Cet appel à tous les amis de la Beauté outragée mérite d'être entendu, et il dépend de nous tous qu'il le soit.

Le second document, publié ces jours-ci dans le *Journal officiel* et cité par de nombreux journaux, constitue un des plus saisissants procès-verbaux que cette guerre monstrueuse ait enregistrés. Après le relevé des atrocités teutonnes dans nos contrées envahies, ce second monument d'horreur, sans faire oublier le premier, le dépasse peut-être en prouvant la préméditation atroce et l'acharnement continu du forfait.

C'est l'histoire navrante des « Esclaves », l'histoire de 10,000 prisonniers civils emmenés comme otages en Allemagne, et rapatriés dans un état de misère morale et physique qui égale les descriptions de Dante.

Imaginez des populations entières de femmes

parfois enceintes, d'enfants, de jeunes gens de moins de dix-sept ans et de vieillards de plus de soixante, enlevées par force et envoyées dans des camps de concentration qui, à deux exceptions près, Kœnigsbrück et Bayreuth, furent des bagnes de la faim, des coups, de la vermine et de la tuberculose.

Récemment on pouvait lire, dans une grande Revue française, d'intéressants détails sur nos camps de concentration, et juger de la vie paisible, presque confortable, suffisamment nourrie, vêtue, logée que mènent des sujets allemands et austro-hongrois, hommes, femmes, enfants, parqués dès le début de la guerre par mesure de prudence et de protection.

On peut apprécier par cet exemple quelle distance sépare notre humanité de leur barbarie.

Nos malheureux compatriotes ont connu toutes les souffrances : d'abord des marches épuisantes de troupeaux, scandées par les coups de crosse et les fusillades. Des vieillards infirmes ont été forcés de courir ou ont été

traînés à terre, liés aux chevaux par des longes. Peu ou pas nourris, ces pauvres gens ne subissaient qu'injures, railleries et brutalités. A Mars-la Tour on apporta un baquet de résidus infects et de morceaux de viande crue, sur lesquels ces affamés se jetèrent en lacérant avec leurs mains cette ignoble nourriture.

Puis, vint l'entassement dans des wagons, entassement tel qu'il fallait rester debout des journées et des nuits entières: au premier geste la baïonnette intervenait, fourrageait le tas. Heureux quand les tortionnaires ne rabattaient pas les panneaux pour exhiber, dans les gares allemandes, cette ménagerie de bêtes curieuses.

Puis, ce fut l'internement dans des camps de misère, sous des abris de toile ou de bois mal joints, sur des litières de paille ou de copeaux qui, rarement renouvelées, devenaient de véritables fumiers. Presque tous endurèrent la faim, une faim telle que l'on vit des infortunés ramasser à terre pour les dévorer, des têtes de harengs, ou du marc de café; d'autres imploraient des restants de soupe, et

lorsqu'ils devenaient trop pressants, on lâchait sur eux les chiens. L'invasion des poux fut si formidable que, dit le rapport, un des prisonniers portait sur sa poitrine « une couche vivante » ; les geôliers, pour en délivrer une vieille femme, la mirent à nu et l'inondèrent de pétrole : elle mourut deux jours après.

Les sévices les plus odieux s'abattaient sur ces « Esclaves » impuissants : ceux qui ne pouvaient, exténués, remplir la tâche de travail imposée, décharger des wagonnets où s'atteler à d'énormes voitures de vidange, étaient privés de manger et liés à un poteau pendant des heures. Un jour, pour un carreau cassé involontairement, coup de baïonnette dont la victime meurt. Une autre fois, un des gardes-chiourme décharge son revolver sur les travailleurs, sans raison, par plaisir.

Quand ce lamentable bétail humain, rapatrié, franchit la frontière suisse, la charité inépuisable de nos voisins s'émut devant ce sinistre spectacle : de nombreuses femmes, à la suite d'ébranlement nerveux, conservaient des troubles physiologiques ; trois autres devin-

rent folles. Des toux déchirantes secouaient le convoi ; presque tous ces innocents rapportaient des bronchites invétérées ou le germe de la tuberculose.

On ne peut lire ces affreux détails sans avoir le cœur chaviré.

Il faut, oui, il faut pour l'honneur de l'humanité, que de telles abominations soïent connues de tous, répétées par tous ; il faut qu'elles suscitent, dans l'âme des plus indifférents, un sursaut de dégoût et un long frisson de colère !

LE MIRACLE FRANÇAIS

On appelle ainsi tout ce qui a contribué à sauver notre patrie, — temps gagné, concours imprévus ; — on appelle surtout ainsi, après la ruée allemande vers Paris, la victoire de la Marne et, depuis, la fermeté avec laquelle nos soldats refoulent l'agresseur par lentes et tenaces poussées.

Le miracle : pour les uns, ce mot prend un sens mystique ; ils voient là une intervention providentielle et divine. D'autres y admirent des raisons d'ordre humain : le réveil des vertus françaises, l'instinct et la volonté de salut qui saisissent un peuple en péril.

On a beaucoup parlé de Jeanne d'Arc, admirable incarnation de l'ancienne France ; on a même rappelé sainte Geneviève, touchante

figure de foi. Je ne crois pas cependant que le général Joffre ait entendu d'autres voix que celles de l'honneur et du patriotisme. Et ces voix-là ont suffi à galvaniser des milliers d'hommes sur la Marne et à fortifier leur patience dans le froid et la boue des tranchées.

Je ne crois pas plus à un miracle suprahumain que je ne crois que cette guerre se soit appesantie en châtiment de ses péchés sur la France. Mais repousser un phénomène surnaturel, n'est pas exclure ce qui brille d'idéalement pur sur certains sommets du sentiment, ce qui jaillit avec magnificence du terreau héroïque d'une race. Fidèle à ses hérédités, il est évident que notre pays a, dans cette terrible épreuve, réalisé les plus hautes perfections du sacrifice et du dévouement, qu'un souffle comme celui qui l'anima aux grandes épreuves a soulevé son âme, et qu'il vaincra parce qu'il est, précisément, le champion de l'Esprit contre la Bestialité armée.

Pour qui reconnaît que nous n'étions pas préparés et qu'il y aura là des responsabilités à établir, pour qui juge que nous avions

commis des erreurs graves, et au premier rang celle de ne pas faire assez d'enfants et celle de laisser croître l'alcoolisme, on peut prononcer ce mot de miracle, entendu comme un bienfait mystérieux, conforme aux conditions ordinaires ou extraordinaires de la vie.

Nous revenons de loin ! Mais ce n'est pas la première fois que, menacée dans ses œuvres vives, la France éternelle s'est ressaisie. Ne nous hypnotisons pas sur un mot qui diminuerait l'admiration due à nos combattants, et qui menacerait de détendre, à l'avenir, le ressort de l'énergie nationale. Qui compte trop sur le miracle risquerait de ne pas compter assez sur soi. « Aide-toi, le ciel t'aidera ! » reste une vérité de tous les temps. La France s'est aidée, superbement !

Soyons-en fiers, soyons-en heureux ! Elle reconquerra par la victoire complète un prestige dont elle semblait découronnée, et plus d'amis qu'elle n'en aura besoin, car le succès en amène toujours. L'étonnement des autres pays devant la résistance de notre peuple qu'on disait frivole et amolli, nous a été une

leçon assez humiliante pour que nous souhaitions ne plus jamais la recevoir. Certaines neutralités n'auraient pas gardé ce caractère de prudence non seulement en actes, mais en paroles et en pensée, au point de n'avoir osé flétrir les pires crimes teutons, si on nous avait au début supposés plus forts et si on n'avait, à la fin d'août, cru nous voir sombrer.

Soyons heureux et soyons fiers ! Mais ne devenons pas vains ! Le miracle de la vaillance militaire et de la concorde civile, cette union qui a fait de la collectivité un seul faisceau tendu, ne se produirait peut-être pas une autre fois si nous ne remédions pas vigoureusement à nos imprudences.

Notre réveil glorieux de 1914 a répondu, dons notre nation pacifique, au malaise qu'entretenait l'attitude maladroite, tour à tour agressive et louvoyante de l'Allemagne ; si bien que, sur son attaque brutale, chacun s'est dit, ouvriers, paysans, même les moins avertis et les plus incultes : « Il y a trop longtemps que cela dure. Et puisqu'il faut y aller, allons-y ! »

Mais si beaux soient-ils, de tels miracles coûtent trop cher pour que nous souhaitions les voir se renouveler : la fleur de notre jeunesse, des cerveaux d'élite irréparablement détruits, des milliers d'hommes fauchés comme des blés mûrs, des blessures, des ruines, des misères innombrables : tel sera le prix de notre victoire.

On dit qu'il y a quelque chose de changé, qu'on respire un air plus pur, que la France se régénère; acceptons cette part de vérité, mais sans la pousser à l'extrême de certains, comme si le pays qui a si bien su se battre et souffrir n'eût été avant la guerre qu'un troupeau sans noblesse et sans vertu. Non, non, ne laissons pas croire cela ! Si la France s'est sauvée elle-même, c'est qu'elle était digne de se sauver. La date de 1914-1915 a lavé dans le sang, hélas ! toutes nos fautes !

Ce qui importe, c'est que nous n'y retombions plus. Ce qui importe, c'est que, dans ce pays d'égalité, la justice redevienne égale pour tous. Ce qui importe, c'est que la faveur ne soit plus la sûre protectrice de la médio-

crité et de la bassesse. Ce qui importe, c'est qu'on balaye de la Cité les arrivistes et les intrigants sans scrupules : c'est que la probité, le travail, l'intelligence soient rehaussés à leur valeur ; c'est enfin que le mufflisme qui nous vient d'Allemagne ne soit plus chez nous monnaie courante ! Alors, ayant côtoyé l'abîme, la France, désormais unie pour le bien public, pourra aspirer aux plus belles aurores, celles qui, a écrit dans une ode admirable Gabriele d'Annunzio, notre grand allié d'Italie, « ne sont pas toutes encore nées ! »

COMMENT ILS MEURENT

Derrière cette muraille vivante qui, dans les tranchées, du Nord jusqu'à Belfort, hérisse ses baïonnettes, crache la foudre par la bouche de ses fusils et la gueule de ses canons, tout un peuple héroïque, immobile, aligné, repose en d'autres tranchées recouvertes de terre et sur lesquelles bientôt l'herbe du printemps va verdir. Comme un grand corps, la patrie mutilée a saigné un fleuve de pourpre, atteinte au front, à la poitrine, aux bras, au ventre, aux pieds boueux rivés à la terre natale. Toutes les castes, jointes dans la même fraternité, ont livré le plus pur et le meilleur des espérances de demain. Et derrière ces sacrifiés volontaires, couchés dans l'éternelle paix, des centaines de milliers d'autres atten-

dent leur tour, de nouvelles générations de jeunes gens se lèvent pour combattre et mourir.

C'est affreux et c'est sublime! Jamais la France n'a donné au monde plus magnifique spectacle! Quelle solidarité que celle qui fait se tutoyer devant le péril des masses étrangères hier les unes aux autres, les arc-boute épaule contre épaule, associe le noble et le paysan, le bourgeois et l'ouvrier, le prêtre et l'instituteur pour la même œuvre grandiose de salut!

Qu'il est consolant de se dire que nos morts seront vengés par les vivants, et que ceux qui sont tombés en vue de la terre promise ont d'innombrables frères qui achèveront la tâche qu'eux n'ont pu accomplir jusqu'au bout et, au nom du même idéal, vaincront pour la même justice!

La grandeur de cette épopée tient à sa perfection d'unité; elle s'exhausse pour l'avenir, d'un seul coup, comme le surgissement magique d'une cité de gloire et d'harmonie. Merveille émouvante entre toutes, notre nation

n'a qu'un cerveau et qu'un cœur ! Les hommes, pareils aux feuilles des arbres qui sont toutes semblables et toutes différentes, se sont adaptés pour se confondre en une vie surhumaine d'effort et d'abnégation. Le souffle des croisades, l'élan de la Révolution française, si beaux furent-ils, n'eurent pas cette valeur d'ensemble, cet agrégat de millions de consciences fonçant vers un seul but.

Prendrai-je des exemples? Ils sont légion. Pas une famille qui ne puisse invoquer des blessés et des disparus. J'en pourrais citer sans répit pendant des jours et des nuits : il suffirait de lire les citations à l'ordre de l'armée et les listes noires, le martyrologe du champ d'honneur. Si je me borne ici à trois d'entre eux dont le souvenir mérite consécration, ce n'est pas qu'ils firent plus que les autres, ou qu'une chance ironiquement amère les mit plus en vedette. C'est parce qu'ils sont à mes yeux représentatifs d'une noble foule et peut-être parce que, chacun ayant ses morts, ceux-là sont plus près de mon cœur.

Encore en est-il un que je n'avais jamais approché; son nom seul, familier aux gens de lettres, était pour moi un signe de conviction et de probité. C'est Charles Péguy que je veux dire. Je ne le cite pas parce qu'il fut un intellectuel, je le désigne parce qu'il fut du peuple et que, sorti du terreau obscur des humbles, il incarne la race des travailleurs, leurs qualités rudes et bonnes, leur simplicité malicieuse, leur conviction profonde.

Charles Péguy était le petit-fils d'une grand'-mère qui gardait les vaches et ne savait pas lire. Il avait toujours eu une haute idée de ses devoirs de citoyen, dont le premier est d'être, quand la patrie l'exige, un soldat. Ancien normalien, devenu l'éditeur de ces *Cahiers de la Quinzaine* qui firent connaître de jeunes et savoureux écrivains, il partit comme officier de réserve. A une amie de pensée il écrivait : « Si je ne reviens pas, gardez-moi un souvenir sans deuil. Trente ans de vie ne vaudraient pas ce que nous allons faire en quelques semaines ».

Maurice Barrès, à travers le journal d'un

camarade de Péguy, nous l'a montré allègre, d'une cordialité bourrue pour ses hommes, les soutenant et les enlevant jusqu'à ce dernier jour où ce catholique, debout sous les balles, criait à ses gars, couchés sur son ordre : « Tirez, tirez, nom de D....! toujours! » Une balle à la tête l'abattit et, du moins, il n'eut pas à souffrir.

C'est d'un éclat d'obus à l'épaule que fut frappé le capitaine Détanger; blessé d'abord quelques jours auparavant, il n'avait pas voulu quitter sa compagnie; grièvement atteint cette fois, il dit à son commandant : « Ne disons rien de ma blessure, pour ne pas émouvoir nos hommes. » Il se retira à l'arrière et on l'assit sous un arbre comme Bayard. Là, il traça quelques mots pour les siens et, après avoir longuement souffert, mourut dans une petite ambulance, administré par un caporal-curé.

Détanger était de famille militaire, — deux de ses frères, dont l'un blessé, sont en campagne. — Sous le pseudonyme d'Émile Nolly, il s'était signalé au monde littéraire et au

public par des livres délicats et robustes : *Hièn le Maboul, Gens de guerre au Maroc*; officier colonial, sa figure pensive, ses beaux yeux graves reflétaient la nostalgie de cieux lointains, et il portait dans sa dignité charmante on ne sait quel avertissement mystérieux. Le sort si beau d'un Ernest Psichari, écrivain et soldat comme lui, s'identifie au sien : le capitaine Détanger, après Péguy, né du peuple, montre, comme Ernest Psichari, les vertus de la caste bourgeoise en ce qu'elle a de plus fécond et de plus mâle.

Le troisième exemple, que je citerai avec une émotion particulière, consacre la beauté d'âme d'un être que rien ne préparait à mourir ainsi. Fils d'Alsaciens et d'industriels qui avaient opté pour la France, le dernier né d'une grande famille de trois frères et de six sœurs, élevé par une mère admirable, Maurice Kampmann personnifiait le Français d'audace qui ne craint ni l'éloignement, ni les risques du climat, ni l'existence rude; un de ces fiers émigrants qui portent à l'étranger les ténacités les plus belles de notre race. Il

était à Java directeur d'une exploitation, quand éclata la guerre. Il fut de ceux-là qui se jetèrent dans le premier bateau, connurent la fièvre des escales, n'eurent qu'une idée fixe : arriver à temps pour remplir leur devoir.

Où son mérite fut simple et grand, c'est qu'il n'avait aucune illusion : placé en première ligne, sachant ce qu'une guerre semblable exigerait d'hécatombes, il accourait au-devant d'une mort acceptée. Plein d'entrain, simulant la gaîté même à l'heure où tous en manquent, ce civil fut comme sergent, puis sous-lieutenant, un intrépide entraîneur, un soldat révélé chef. A l'affaire de Soissons, il eut sa capote percée, son sac déchiré d'un éclat d'obus. A la veille de l'attaque des Hurlus, il écrivit à son frère une lettre imprégnée du plus admirable renoncement, une lettre testamentaire où, prévoyant la gravité du combat, il disait : « Pour moi, je ne regrette rien; c'est pour vous que j'ai de la peine; pauvre maman! » L'heure venue, il se lança à l'assaut des tranchées ennemies. Une balle

l'atteignit à la jambe; tombé dans un trou d'obus, il se releva, invectivant les Allemands, cria : « En avant! En avant! » et tomba foudroyé d'une balle au cœur.

Ah! qu'elles sont pures et sacrées ces fins d'hommes jeunes, et qui aimaient la vie, et qui surent y renoncer pour permettre à l'âme immortelle de la France de vivre! Chez ces trois jeunes héros, ce qui inspire le respect et force l'admiration, c'est l'allégresse haute du sacrifice. Ils pensaient qu'ils pouvaient mourir : Péguy et Détanger le savaient; Maurice Kampmann, lui, en était sûr; et il a fait, et les deux autres ont fait, et des milliers d'autres ont fait cet acte de renoncement douloureux et superbe qui délivre et arrache l'âme de sa chair périssable, l'élève, croyante ou non, sur les cimes du martyre.

Croyants ou non, honorons, vénérons ces véritables saints de la patrie. Ils l'on servie, ils l'ont purifiée, ils l'ont sauvée d'avance. C'est à eux, à eux surtout qu'elle devra son plus vaste prestige et sa plus ferme grandeur!

NOTRE DROIT, C'EST ASSEZ

Certes, l'attitude de l'Allemagne justifie toutes les revanches et excuserait toutes les représailles. Alors que de partout, confuses ou précises, s'élèvent des aspirations vers plus de bonté et de justice, vers des organisations nationales et des conventions internationales destinées à augmenter le bien-être, la sécurité, la dignité humaine, nul n'aurait cru que l'ignominieuse complicité de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie donnerait au monde le spectacle d'une guerre aussi monstrueuse.

Nul n'était préparé à contempler appétits de proie aussi démesurés, orgueil si fou, régression si complète de tous les sentiments qui honorent les hommes.

Certes les Allemands, en 1870-71, avaient

été voraces, pillards, cruels, atroces même. Mais combien ils ont empiré, en quarante-quatre ans? Bismarck, si son ombre assistait, invisible, à la fête donnée à son puissant et tragique souvenir, aurait pu admirer l'ombre gigantesque de l'arbre du mal qu'il a planté et qui épaissit ses ténèbres sur l'Europe.

Aujourd'hui, tout a été dit sur leur cynisme et leur barbarie. Leur abjection a éloigné d'eux ceux qui les craignent le plus : il y a encore une neutralité du silence, mais au fond de toutes les consciences l'horreur parle. Si nous mesurions le châtiment mérité par l'Allemagne à l'énormité de ses attentats, si nous lui appliquions, enfin victorieux, la loi du talion, ça ne serait rien que de détruire sa puissance de guerre, rien que de la désarmer, rien que d'abattre la dynastie des Hohenzollern, rien que de tirer d'elle ses derniers flots d'or en échange des flots de sang belge, anglais, français qu'elle a fait verser : on la dépécerait comme une bête encore chaude et on se taillerait une nouvelle France dans les lambeaux de son empire.

Certains, et non des moindres, en ont émis l'espoir et conseillé l'exécution. A cet avis prématuré, il est peut-être sage d'opposer la nécessité de réfléchir aux avantages et aux inconvénients d'un semblable projet. Que nous reprenions l'Alsace-Lorraine, que ce soit notre droit et que ce soit notre devoir, cela ne fait doute pour aucun Français. L'Allemagne, en déchaînant une guerre criminelle, a renoncé la première à la foi du traité de Francfort. Ses affirmations répétées de conquêtes nouvelles ont souligné encore la rupture des conventions arrachées alors à notre défaite. Nous rentrerons dans notre bien, nous réglerons ainsi, aux yeux du monde, une situation fausse et pénible dont le malaise pesait sur nous et sur l'Allemagne elle-même comme un cauchemar. A cette première sanction du droit, devront s'ajouter toutes les autres sanctions nécessaires, toutes les réparations qui remédieront au pillage de notre terre envahie, à la destruction de nos usines, de nos outillages, toutes les indemnités de guerre et de meurtres, tout ce qui pourra

donner, sans remédier, hélas! à tant de maux, une satisfaction aussi complète que possible, non à la vengeance ni à la haine, mais à la justice totale et souveraine.

Sera-ce suffisant? J'ose dire que ce sera assez, et que vouloir faire de cette guerre nationale, de cette guerre de défense une guerre de conquête, serait une regrettable et dangereuse erreur. Et il est, on le sait, des erreurs qui se paient cher.

Qu'on veuille bien m'entendre : je ne prône aucune sensiblerie, aucune fausse sentimentalité; je ne prône même aucune pitié. Je ne fais aucun rêve d'avenir. Je n'envisage que l'honneur de la France et que son intérêt. Et je dis, de toute ma conviction, que la France ne se bat pas pour faire à l'Allemagne ce qu'elle lui a reproché de faire en 1871 ; je ne m'arrête pas même à cette considération que l'Allemagne, qui s'est réclamée du seul droit de la force, ne reconnaîtra logiquement que le règne de la force; j'estime que la France, gardienne immortelle des belles idées, ne doit pas imiter son adversaire, et

que rétablir le droit méconnu en 1870-71 sera un assez pur triomphe pour elle.

Je dis de plus que ce n'est pas son intérêt, même pour se protéger et se défendre, que de prolonger ses frontières au delà de celles qu'elle possédait en 1870.

Aurions-nous avantage à nous augmenter de deux ou trois départements de race et d'âme allemande, hostiles *a priori* et qu'il faudrait franciser?

Ce qui donne à cette guerre gigantesque, malgré son épouvantable misère, son seul caractère de beauté, c'est l'esprit de justice, de liberté, de civilisation qui nous anime. Gardons-le jusqu'au bout. Par là nous mériterons l'estime et l'admiration des autres peuples. Par là nous serons vraiment grands et vraiment forts.

Reprenons nos terres françaises, rétablissons la justice, châtions l'Allemagne et rendons-là incapable de nous nuire encore : c'est un magnifique but, et le remplir suffira.

LA GRANDE VOIX D'ITALIE

Ce n'est pas celle du canon éveillant les échos du Trentin, ce n'est pas le chuchotement des pourparlers par lesquels l'Italie s'efforce *d'acquérir*, avant de se décider à *conquérir*. C'est une grande voix pourtant. Elle a résonné d'un timbre d'or devant le monument des Mille, et a soulevé dans son essor deux cent mille âmes frémissantes. Gabriele d'Annunzio a parlé.

Il a parlé en inspiré, c'est-à-dire en poète ; il a parlé en historien visionnaire et divinateur ; il a parlé en grand Italien, ivre d'un amour sacré pour les destinées de sa patrie.

Un tel discours devait prolonger ses vibrants échos par-dessus Gênes-de-la-Mer, se répandre en lave ardente dans la Péninsule,

franchir les frontières et émouvoir quiconque a le sens de la beauté et de la justice armée du glaive.

Heureux les hommes qui, en une heure élue, donnent leur voix magnifique aux aspirations d'un peuple et l'incarnent en accents immortels ; heureux les peuples qui possèdent dans leur sein ces buccinateurs souverains ! Gabriele d'Annunzio eut ce destin prédestiné d'exprimer, à l'heure qui arriverait, décisive entre toutes, les mots fatidiques par lesquels, comme à travers les lueurs fulgurantes d'un glaive de feu, une nation, jusqu'en ses profondeurs les plus obscures et ses êtres les plus humbles, prend conscience de ses devoirs envers elle-même.

Cette mission, si haute et si belle, il est rarement donné aux poètes de l'accomplir en une époque où l'action n'est plus la sœur du rêve et où les réalités positives étouffent presque toujours l'Esprit. Nouveau Lamartine, Gabriele d'Annunzio a su, en termes inoubliables, devant l'ombre auguste du maître soldat par qui se fonda l'unité de l'Italie,

convier celle-ci à sa définitive grandeur, dans une lutte que sanctifie la conscience du droit et qu'honoreront les plus nobles alliances.

Ce n'est pas la première fois que le patriotisme du grand poète se révèle aussi superbement : on se rappelle que jadis des strophes enflammées contre l'Autriche-Hongrie lui valurent la censure du gouvernement italien. Les temps changent et s'accomplissent, puisque cette fois le roi d'Italie l'a félicité par un télégramme singulièrement expressif.

Pour nous, Français, nous devons une profonde gratitude à cet écrivain rare entre tous, dont les romans, chatoyants de vie comme des joyaux et de poésie comme des poèmes, ont, grâce à l'art du traducteur G. Hérelle, enrichi et magnifié le patrimoine des œuvres qui ont une double patrie : leur patrie propre et l'Univers. Comment pourrions-nous jamais oublier que le premier de tous les siens, Gabriele d'Annunzio se déclara notre allié, avant même que coulât le sang pur des généreux Garibaldi ?

Si nous pouvions avoir le moindre doute sur la portée du discours de Gabriele d'Annunzio, nous le mesurerions à l'effet produit en Allemagne. Les journaux allemands ont senti que la parole ailée du poète serait sur toutes les bouches italiennes le charbon de feu qui purifie et cautérise, un puissant topique d'énergie et d'ivresse guerrière.

Toutes les manifestations qui ont suivi l'émouvante commémoration du monument des Mille ont montré, acclamé par la foule qui se reconnaissait en lui, le poète grandissant dans l'enthousiasme populaire comme le symbole vivant de la conscience nationale.

Gabriele d'Annunzio aura sans doute de grandes heures encore. Nul mieux que lui ne saura être la grande voix de l'Italie. Revers ou victoires de son peuple, il trouvera des accents incomparables pour célébrer les morts et glorifier les vivants. Mais jamais peut-être ne sonnera plus pour lui cette minute sacrée où, sentant frémir sous ses pieds la terre natale, l'héroïque œuvre de l'immortelle puissance romaine, il attesta l'avenir de sa race,

haussée dans l'épreuve et cimentée dans le sang du sacrifice.

Les destinées de l'Italie peuvent maintenant s'accomplir, telles que les hommes qui la gouvernent les auront préparées et voulues. Nous ne pouvons que souhaiter à notre sœur latine la prospérité des armes. Ce qui importait fut : le cœur italien s'est révélé à nous ; Gabriele d'Annunzio l'a élevé dans ses mains tout palpitant vers l'aurore. L'éclair du verbe a resplendi ; attendons maintenant que le tonnerre gronde et que l'épée frappe !

LA FORGE ARDENTE

Réjouissons-nous de ce que la désignation du nouveau sous-secrétaire d'État, M. Albert Thomas, assure une impulsion plus active encore à l'armement de guerre. Louons MM. Charles Humbert et Henry Bérenger, tous deux membres de la commission sénatoriale de l'armée, d'avoir réclamé que la France entière devienne, de plus en plus, un immense atelier de fabrication d'artillerie. Là est la délivrance de notre sol et la victoire. Les derniers succès du Nord l'ont prouvé !

Combien M. Charles Humbert, reprenant son effort continu, a raison de prôner l'industrialisation intensive de la guerre ! Jamais l'on ne fera assez et jamais l'on ne fera trop pour regagner le temps perdu avant le 2 août

1914, pour doubler la valeur du temps si bien employé depuis !

Reportons-nous aux séances du Sénat, les 13 et 14 juillet. Quel coup de tonnerre dans ce ciel orageux où l'on ne voulait voir que la splendeur de l'été et la douceur de la paix ! Le discours de M. Charles Humbert ébranla la nation. Son réquisitoire, énumérant les imperfections et les retards de notre préparation militaire, fit une impression si forte que M. Clémenceau put s'écrier : « Depuis 1870, je n'ai pas assisté à une séance du Parlement aussi émouvante, aussi angoissante, aussi douloureuse que celle d'aujourd'hui ! »

Que disait donc M. Humbert au nom de la commission de l'armée ? Ceci, en substance :

« Notre artillerie de campagne, constituée par le 75, était excellente et supérieure à celle de l'Allemagne.

« Mais nous manquions des obusiers légers réclamés par le président du comité technique de l'artillerie et le conseil supérieur de la guerre. Nos corps d'armée possédaient 120 canons de 75 en face de 160 canons allemands.

« L'Allemagne pouvait nous opposer une formidable artillerie lourde, canons longs et mortiers à tir rapide, à grande puissance, et nous n'avions à peu près rien d'équivalent.

« Nos places de siège contenaient des canons datant de 1878, insuffisants comme portée en égard de l'adversaire.

« Nos stocks de munitions pourraient à peine répondre aux besoins de début d'une campagne, et la fabrication ensuite n'était pas assurée.

« Nous manquions de tracteurs mécaniques et du combustible indispensable pour les mettre en mouvement, alors que l'Allemagne entretenait des centaines de milliers de litres d'essence dans des réservoirs inexplosibles en verre armé.

« Nous manquions de chaussures pour l'infanterie en campagne, de tentes-abri individuelles, de ponts métalliques démontables pour voies ferrées, de projecteurs électriques et d'équipages radio-télégraphiques.

« Nos places de l'Est et Maubeuge voyaient leurs communications de télégraphie sans fil

dépendre du poste plus important de Metz, qui pouvait les brouiller et les paralyser.

« Enfin la défense des côtes était inexistante, et l'insuffisance des magasins se démontrait par la présence de 80,000 obus logés dans une de nos grandes places, sous deux hangars couverts en tuiles, à la merci d'un projectile venant y éclater. »

Graves imputations : elles s'amplifiaient le lendemain avec la réponse de M. Messimy qui, tout en reprochant au discours de M. Charles Humbert quelques exagérations, le confirmait, l'aggravait ; voici en quels termes généraux :

« Pendant dix ans, la préparation militaire s'était endormie, et il avait fallu les incidents de Tanger et d'Agadir pour réveiller notre prévoyance. Oui, nous manquions d'artillerie lourde, mais on fabriquait des canons longs d'une portée de 12 kilomètres, et on étudiait un obusier court de 8 kilomètres de portée. A la fin de 1915 on aurait les premiers et en 1917 le second. Des matériels anciens transformés entreraient en service à la fin de 1916 et au cours de 1917. Des canons de place à

portée de 14 kilomètres et demi entreraient en service en 1918. En 1919 les obus d'acier seraient entièrement substitués aux obus de fonte.

« Pour la télégraphie sans fil, il était exact que nos places de l'Est dépendaient du poste de Metz, mais on s'occupait d'y remédier, et 35 postes de télégraphie sans fil de campagne seraient livrés fin 1914 et en 1915. »

Ayant épuisé ces détails, que M. Gaudin de Villaine reconnut précis et déclara navrants, M. Messimy élevait le débat, proclamant que les responsabilités de cet état de chose n'étaient pas imputables au Parlement, pas davantage aux services du ministère de la guerre dont les demandes s'étaient toujours vues réduites, mais remontaient au vice d'un système, — neuf ministres de la guerre se succédant en trois ans, — aux divergences de vue entre les ministres des finances et de la guerre, au manque d'autorité des gouvernements successifs.

Voilà ce que M. Messimy répondait à M. Charles Humbert au milieu de l'émotion

légitime du Sénat, qui votait les crédits destinés à hâter armements et approvisionnements.

Quinze jours après, la guerre éclatait.

Ce qu'en fut le début, on le sait ou on le soupçonne. Que nous fûmes à deux doigts du gouffre, on n'y peut penser sans angoisse. Heureusement le peuple de France était là : il fit face de tout son héroïsme, et la bataille de la Marne, fixée impérieusement par le généralissime Joffre et secondée par l'effort de centaines de milliers d'hommes, sauva le présent et l'avenir.

Depuis, selon la formule française, « on s'est débrouillé. » Avec une précipitation furieuse et magnifique, on a réparé les erreurs, les atermoiements, les imperfections d'antan. Ce passé que j'évoque seulement parce qu'il fut historique et enseigne une tragique leçon de choses, le voilà loin déjà, de l'autre côté du fossé rempli, hélas ! du plus pur sang de notre race.

L'essentiel est maintenant de regarder non derrière nous, mais devant nous : fondons des

canons, fabriquons des obus, amoncelons les explosifs, encore, encore et toujours ! Quand on aura brisé la résistance de fer et d'acier de l'ennemi, la baïonnette de nos soldats fera le reste.

Un seul devoir, une seule pensée : organiser de plus en plus cette guerre d'outillage que préparent nos usines, nos hauts fourneaux, toutes les forges ardentes du pays, et où, dans l'éblouissant creuset des métaux en fusion, irradie l'aurore de la victoire !

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Avant-Propos	1
Pour mon fils	5
La Haine	13
Croquemitaines et Tartufes !	17
La Vérité	23
La Dette sacrée	27
La Victime	33
Leur Mentalité	37
La Folie allemande	43
« Plus grande ! Plus belle ! »	49
Recommencements	55
Ceux qu'on ne reverra plus	61
Leur Philosophie	65
Le peuple Allemand	71
Pourquoi nous vaincrons !	77
Une leçon de Choses	85
Si j'étais le Président Wilson	93
Notre Pensée	97
Autre Guitare !	103
La Paix allemande	111
Le Cerveau malade	117
Officiers allemands	123

Pages
La Pensée française 131
Villes otages 139
Si j'étais Dieu le Père 147
Trois guerres en une 153
Pensons à l'avenir 161
Officiers français 169
L'Aigle noir et le Vautour chauve 177
Entretien de Gœthe avec Eckermann 185
Peuples héroïques 197
L'Homme agenouillé 205
L'Armée confiante 211
Les Martyres ! 219
Paroles suprêmes 227
L'Allemagne et les Neutres 231
L'Heure au cadran 239
Deux documents 245
Le Miracle français 253
Comment ils meurent 259
Notre droit, c'est assez ! 267
La grande voix d'Italie 273
La Forge ardente 279

9096. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. (7-15).

140298. HMod.
M3316c

Author Margueritte, Paul.

Title Contre les barbares.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU